

**NON CONFORME
UNCERTIFIED**

LES RENCONTRES ARLES PHOTOGRAPHIE

47 expositions
4 juillet
18 septembre
2011

Ministère de la Culture et de la Communication
Direction Régionale des Affaires Culturelles
Provence-Alpes-Côte d'Azur, Ministère de l'Éducation
Nationale, de la Jeunesse et de la Vie associative,
Région Provence-Alpes-Côte d'Azur,
Conseil Général des Bouches-du-Rhône,
Ville d'Arles, Programme Culture de l'Union Européenne,
Institut Français.

Graphique: Pascal



PROVENCE
ALPES
CÔTE D'AZUR

Octopart



Centre
d'Arles



LES RENCONTRES D'ARLES PHOTOGRAPHIE

ÉDITION 42

Semaine d'ouverture du 4 au 10 juillet
Expositions du 4 juillet au 18 septembre

Dossier de presse - Juin 2011

Claudine Colin Communication / Constance Gounod / 28 rue de Sévigné / 75004 Paris
rencontresarles@claudinecolin.com / www.claudinecolin.com / tél. +33 (0)1 42 72 60 01

Les photographies de la programmation en haute résolution et libres de droit sont disponibles:
http://u000217372.photoshelter.com/gallery/Rencontres-dArles-2011/G0000_6yhrSYAhcY
mot de passe : arles2011

Les Rencontres d'Arles / 34 rue du docteur Fanton / 13200 Arles
info@rencontres-arles.com / www.rencontres-arles.com / tél.+33 (0)4 90 96 76 06

Partenaires privés :



Les Rencontres d'Arles sont aussi organisées avec le soutien spécial de :

Prix Pictet, Fondation d'entreprise Hermès, Métrobus, Cercle des Mécènes des Rencontres d'Arles, SAIF, ADAGP, Leica.

Le soutien de : HSBC France, Air France, Communauté d'agglomération Arles Crau Camargue Montagnette, Ambassade du Royaume des Pays-Bas, Mondriaan Foundation, Ligue de l'Enseignement, INJEP, SNCF, Le Point, Télérama, Connaissance des Arts, Réponses Photo, La Provence, Images Magazine, Picto, Dupon Digital Lab, Janvier, Circad, Jean-Pierre Gapihan, Plasticollage, Photorotation, Orange Logic, ILO interprétariat et traduction, Société des Eaux d'Arles.

Et la collaboration active de : Musée départemental de l'Arles Antique, Abbaye de Montmajour, École Nationale Supérieure de la Photographie d'Arles, Rectorats des Académies d'Aix-Marseille, de Montpellier, de Nice, CRDP de l'Académie d'Aix-Marseille, IUP d'Arles, Museon Arlaten, Musée Réattu, Domaine départemental du château d'Avignon, Conseils Architecture Urbanisme et Environnement 13, 30 et 34, Maison du geste et de l'image, Parc naturel régional de Camargue.

Partenaires publics :



PROFUSION, ARDEURS, FIDÉLITÉ

Jean-Noël Jeanneney, président des Rencontres d'Arles.

Cette année 2011 marque le dixième anniversaire de la nouvelle formule de notre festival. Nous éprouvons quelque immodeste satisfaction à constater que les Rencontres d'Arles, si chères aux photographes et, au premier rang, aux valeureux fondateurs Lucien Clergue, Michel Tournier et Jean-Maurice Rouquette, que les R.I.P., comme on disait à l'époque de ce renouveau, aient échappé alors au « Rest In Peace » auquel certains, adeptes d'un sinistre jeu de mots sur l'acronyme, les vouaient en ces temps lointains, les uns avec un chagrin sincère, les autres avec une commisération condescendante.

En 2001, la survie de cette belle entreprise, vieille de plus de trente ans, paraissait fort compromise. On n'accueillait que 9 000 visiteurs et le budget était grevé de dettes, reposant pour 90 % sur un financement public : les perspectives d'avenir étaient sombres si n'étaient pas redéfinis en profondeur les principes, la conception, le format de l'ensemble. C'est en 2002 que François Barré, mon prédécesseur jusqu'en 2009, puis François Hébel, appelés à la rescousse par le maire Hervé Schiavetti, mirent en œuvre des transformations radicales qui permirent l'enchaînement d'heureuses réussites. Il me tient à cœur, moi qui suis tout neuf dans l'aventure, de rendre hommage à tous deux pour cela.

La nouvelle politique de programmation artistique s'appuie notamment sur de grands prix annuels de photographie qui prospèrent grâce au soutien de Maja Hoffmann, de retour à Arles, soutien qui s'affirmera comme de plus en plus généreux. Défricheur de nouveaux talents, le prix Découverte des Rencontres permet de varier les regards posés sur la création, grâce, en particulier, au renouvellement régulier des nominateurs. L'appel, selon le même principe, à une succession variée de commissaires et d'experts, d'année en année, pour composer le programme (songeons au concours prestigieux de Martin Parr en 2004, Raymond Depardon en 2006, Christian Lacroix en 2008 ou encore Nan Goldin en 2009), fait échapper au risque d'une vision par trop unilatérale qui ne s'ouvrirait pas généreusement à la diversité des talents.

Autre signe de cette montée en puissance : l'augmentation des surfaces d'exposition – on est passé de 3 000 à 15 000 mètres carrés – et l'extension, en conséquence, du nombre des expositions. (Je salue à ce propos Olivier Etcheverry scénographe, Nicholas Champion régisseur, qui rivalisent d'invention, avec leurs équipes, pour recevoir les œuvres dans ces lieux qui ne les attendaient pas). La conquête des anciens ateliers de la SNCF a été, à cet égard, décisive. Cette friche industrielle était délaissée, repliée sur le souvenir douloureux et stérile d'un âge d'or ferroviaire révolu : nous lui avons redonné vie et avenir. L'église des Frères-Prêcheurs, redécouverte après des années de fermeture et de désintérêt, nous a apporté aussi le bénéfice de son prestige historique. La conviction de la nouvelle équipe dirigeante – conviction instinctive mais confirmée par de savantes études ultérieures – était qu'il fallait atteindre un seuil critique dans la quantité des expositions afin que la densité de l'offre justifiait et motivât la venue à Arles de visiteurs français ou étrangers en grand nombre.

Parallèlement, des efforts ardents ont été accomplis pour accompagner et accroître la notoriété du festival auprès d'un large public, au-dedans et au-dehors, via notamment les partenariats noués avec divers médias (tels Radio France, Arte, *Le Point*...). Nous avons recherché une forte identité visuelle, décalée et originale, diffusée grâce à d'autres partenariats privés (Metrobus, que préside Gérard Unger, la Fnac, Gares & Connexions...). Et c'est le lieu de saluer la contribution remarquable de Michel Bouvet, dont les affiches, nous entraînant du règne végétal au règne animal, constituent aujourd'hui notre emblème, notre image de marque. Nous lui rendons hommage à travers une exposition rétrospective de ses créations pour Arles, depuis le fameux piment des débuts jusqu'au zébu aux allures taurines que nous présentons cette année : on est passé de l'étrangeté à la familiarité sans rien perdre d'un sentiment de singularité qui demeure, me semble-t-il, de bon aloi.

Nous avons pu capitaliser de la sorte l'engouement croissant du public pour la photographie. L'usage des divers appareils qui permettent de la capter n'a jamais été aussi massif depuis l'invention de ce procédé magique, voilà bientôt deux cents ans. Le téléphone portable joue désormais un rôle décisif et il n'est pas besoin des dramatiques événements collectifs que nous vivons ces temps-ci dans le monde arabe pour en prendre la pleine mesure. La programmation des Rencontres d'Arles se donne le devoir d'être à l'avant-garde des évolutions techniques et technologiques, gage de leur attrait auprès d'un public neuf autant que de tous ceux qui lui sont fidèles de longue main ; en moyenne un visiteur nous vient plus de trois fois sur cinq ans mais les « primo-visiteurs » constituent actuellement 40 % du total.

La conquête de ce vaste public passe par un allongement de la durée des expositions. Traditionnellement celles-ci s'arrêtaient à la mi-août ; désormais la saison se clôture avec les journées du patrimoine, en septembre, le 15 août étant le point d'orgue de la fréquentation estivale, supplantant statistiquement la semaine d'ouverture de juillet, qui conserve la fidélité spécifique des professionnels.

Le Village situé à l'Atelier des Forges, dont j'ai suggéré l'apparition l'an dernier, est reconduit pour la semaine d'ouverture (du 4 au 10 juillet), selon un format que nous avons redéfini de concert avec ceux qui y étaient présents en 2010, afin de permettre au plus grand nombre possible d'éditeurs et de libraires, petits et grands, d'y trouver confortablement et utilement leur place.

Nous ne pouvons aujourd'hui que nous réjouir de résultats qui s'apprécient à l'aune de chiffres éloquentes. Depuis 2001, avec une augmentation moyenne de 20 % par an, le nombre de visiteurs du festival n'a cessé de croître, passant du chiffre de 9 000 que j'évoquais plus haut à 73 000 en 2010 ; les dix expositions proposées jadis sont maintenant soixante, le budget a été multiplié par cinq et les recettes propres ont crû de 10 à 60 % du budget. Les coproductions avec d'autres institutions ont aussi été multipliées. Les expositions (produites par nous-mêmes pour 80 % d'entre elles) s'exportent désormais souvent à travers le monde.

La « nouvelle formule » du festival – devrais-je écrire notre « New Deal » ? – a prouvé de la sorte, après une décennie, son efficacité. Au service des photographes et de la communauté photographique, tout autant qu'en contribuant à étancher la soif du public pour cet art majeur, le festival est parvenu à diversifier ses sources de revenus, par le biais d'une énergique politique tarifaire et commerciale (35 % des recettes) et avec l'appui salutaire d'un groupe important de financeurs privés (25 %) dont nous avons su attirer vers nous la considération et l'amitié ; à quoi s'ajoutent les subventions des pouvoirs publics à hauteur municipale, départementale, régionale et nationale : soutien moral précieux, apport matériel indispensable.

Sur le programme de 2011, que je crois pouvoir dire toujours aussi dense, hétéroclite et audacieux qu'auparavant, je voudrais jeter d'abord le regard de l'historien. En considérant, au premier rang, ce que nous avons à montrer du Mexique dans la longue durée.

Le Mexique ! Je n'exprimerai pas ici de jugement sur l'enchaînement des circonstances qui ont conduit à mettre à bas, depuis le Palais de l'Élysée, pour le chagrin de beaucoup, tant de beaux projets artistiques qui devaient manifester cette année, en France, l'amitié de deux grands pays. Mais j'ai à cœur de saluer et de remercier les nombreux partenaires et interlocuteurs qui nous ont soutenus dans un parcours malaisé pour permettre que soit à peu près sauvée des eaux la partie mexicaine de notre programme : je citerai seulement, ici, au premier rang, l'ambassadeur Carlos de Izaca, en dépit des contraintes douloureuses qui lui étaient imposées, et M. Xavier Darcos, qui préside l'Institut français.

Si nous nous sommes rudement battus à cette fin, c'est que nous étions animés par la volonté de démontrer, à contre-courant de certains préjugés, combien le Mexique est riche d'une histoire républicaine et démocratique. L'exposition sur la révolution mexicaine, que nous avons réussi à présenter, en dépit de toutes les traverses rencontrées, grâce au soutien de la Fondation Televisa, est hors de pair. Elle dévoile des clichés uniques et enrichit le répertoire photographique informant sur un événement majeur, et pas seulement pour l'Amérique latine, révélant beaucoup de nouvelles images en plus de celles déjà connues qui sont dues au fonds Casasolas.

Comment ne pas être fasciné, dans un autre registre, par la fabuleuse histoire qui entoure la trouvaille de la valise mexicaine ayant appartenu à Robert Capa, rescapée et ressuscitée après des années d'errance, depuis qu'elle avait été égarée à l'époque de la guerre civile d'Espagne ? Beaucoup éprouveront, je n'en doute pas, une tendresse particulière pour l'exposition de Chris Marker que nous avons le bonheur de pouvoir offrir. De ce témoin infatigable des soubresauts de la planète, de ce grand voyageur à la rencontre des peuples qu'il voudrait tant fraternels, les films et les photographies ont touché plusieurs générations, proposant du monde, sur le long terme, une vision lucide et, à la fin des fins, réconfortante.

Je laisse à François Hébel, comme il convient, le soin de présenter en détail le programme que, soutenu par l'efficacité de l'administratrice Alice Martin, il a imaginé avec son équipe de brillantes productrices. J'ajouterai seulement que quiconque s'intéresse aux effets des nouvelles technologies sur la culture est voué à porter un intérêt vif à l'exposition *From Here On* qui traite des usages de la photographie via l'Internet. Cette exposition a été conçue par les compétences de Clément Chéroux, Joan Fontcuberta, Erik Kessels, Martin Parr et Joachim Schmid et elle ouvre la voie vers un avenir fascinant et de nouveaux champs du processus créatif.

J'ai parlé jusqu'ici sur le ton de la satisfaction, sinon de l'allégresse. Mais, à l'occasion de ce dixième anniversaire, je ne peux taire mon inquiétude quant à la fragilité de notre festival, fragilité sur laquelle j'avais déjà, hélas !

été contraint d'attirer, l'an dernier, l'attention. Les Rencontres, malgré leur brillant redressement, continuent de subir de plein fouet les aléas de la conjoncture, comme l'a prouvé l'annulation de l'année du Mexique. Notre financement, fondé à 60 % sur des recettes propres et du mécénat, nous expose à de graves périls.

Dans cette situation d'équilibre précaire, nous exprimons notre pleine gratitude aux partenaires privés dont la fidélité ne nous a pas fait défaut : la Fondation LUMA, que nous ne remercierons jamais assez pour les projets ambitieux qu'elle dessine et qui devraient, sous le sceau de Frank Gehry, commencer de se concrétiser à l'automne, en assurant aux Rencontres la mise à disposition de nouveaux locaux, SFR, qui avait l'an dernier renouvelé et augmenté sa participation selon un nouveau contrat triennal, la Fnac, Olympus, BMW qui a rejoint le Festival l'an dernier et revient cette année, la banque Pictet dont nous avons le privilège de présenter le prix sur le développement durable – sans compter bien d'autres encore que je ne peux citer tous mais qui savent combien nous leur devons.

Il me revient de m'adresser enfin aux pouvoirs publics pour leur témoigner notre reconnaissance, en premier lieu au ministre de la Culture, Frédéric Mitterrand. Clairement conscient des nouveaux enjeux liés à la photographie, il nous a témoigné, sur place comme à Paris, de sa conviction que notre festival mérite d'être consolidé et de son intention d'y pourvoir. Sa confiance et son intérêt nous sont précieux, utilement relayés sur place par la Direction régionale des Affaires culturelles. Nous savons gré au ministère de l'Éducation nationale de souhaiter, parce qu'il est conscient de ce que nous apportons à la formation artistique et civique des jeunes citoyens, s'affirmer davantage aux côtés des Rencontres, en signant une nouvelle convention triennale. Je remercie également les collectivités locales, le Conseil régional, le Conseil général des Bouches-du-Rhône et la Ville d'Arles, sans le soutien régulier desquels le festival n'aurait pu perdurer depuis quarante-deux ans.

NON CONFORME

François Hébel, directeur artistique des Rencontres d'Arles.

En 2002, pour la première édition de la nouvelle formule des Rencontres d'Arles, nous prenions en compte l'élargissement de la palette du photographe par le numérique. Nous présentions *Here is New York* (Voici New York, suite aux attentats du 11 septembre), premier phénomène de l'ère digitale mélangeant professionnels et amateurs, et nous affirmions le genre de la photographie « vernaculaire ». Dix éditions plus loin, le monde a changé, la photographie et son public aussi.

MANIFESTES

En 2011, *From Here On* (À partir de maintenant), un manifeste signé de cinq artistes et directeurs artistiques, tous liés de longue date à Arles, déclare un changement profond dans les usages de la photographie, engendré par la suprématie d'Internet et de la création numérique dans l'accès et la diffusion des images. Ce manifeste introduit l'exposition de 36 artistes illustrant les nouvelles étendues de la création.

Précurseur s'il en est, Chris Marker, a très tôt cherché à utiliser la photographie de façon différente : de *La Jetée* à *Second Life*, du banc-titre mythique à sa passion d'aujourd'hui, la galerie virtuelle. Cette exposition présente ce voyageur engagé, amusé et bouleversant, à travers ses séries photographiques en noir et blanc réalisées durant ses voyages autour du monde, et la plus récente, inédite et en couleur, dans le métro parisien.

D'une génération différente, mais animé comme Chris Marker d'une conscience politique à l'échelle internationale, JR, révélé à Arles en 2007, qui a toujours eu un souci radical de solidarité et de fraternité et refusé le fatalisme, vient de recevoir le prestigieux prix TED aux États-Unis. Il présente au Théâtre antique l'évolution fulgurante de ses projets d'affichages citoyens, en clôture de la semaine d'ouverture.

Cette empathie nous l'avons souhaitée avec les artistes et commissaires d'exposition mexicains, en maintenant, malgré les soubresauts de la politique, plusieurs expositions de ce pays où la photographie tant historique que contemporaine est remarquable.

RÉPUBLIQUE

Des vintages de la révolution mexicaine (1910), premier moment de la photographie documentaire moderne, sont rassemblés pour la première fois avec le soutien de la Fondation Televisa de Mexico. Une très belle rétrospective consacrée à Graciela Iturbide est présentée avec l'aide de la FUNDACION MAPFRE à Madrid et de sa commissaire Marta Dahó. Des artistes contemporains montrent leur distance critique sur la société mexicaine d'aujourd'hui. À travers ces projets se révèle une représentation d'une République conquise de haute lutte et d'une démocratie bien vivante.

Une longue amitié lie Arles et le Mexique. Après avoir visité Arles, Pedro Meyer a créé à Mexico le Centro de la Imagen, devenu le centre de référence pour les photographes latino-américains. Manuel Álvarez Bravo, chargé il y a trente ans de créer une collection de photographies pour la Fondation Televisa, a approché de nombreux photographes lors des premières Rencontres dirigées par Lucien Clergue.

La Fondation Televisa présente également à Arles l'exposition consacrée au directeur de la photographie Gabriel Figueroa initialement prévue à la Conciergerie à Paris.

DOCUMENTS

En 1939, dans une France au bord de la capitulation, le président mexicain, Lazaro Cardenas, sauve les républicains espagnols enfermés par la police française au camp d'Argelès en les évacuant vers le Mexique. C'est le chemin de cette démocratie mexicaine qu'a suivi la valise de négatifs de la guerre d'Espagne de Robert Capa, Gerda Taro et Chim (David Seymour). Elle est exposée pour la première fois en Europe après avoir été révélée à l'International Center of Photography de New York cet hiver.

Trisha Ziff, qui a permis de retrouver ce trésor, donne la première de son film poignant sur le périple de cette valise, en ouverture des Rencontres au Théâtre Antique.

Cette section du programme, liée à la photographie de presse, célèbre les 30 ans du *New York Times Magazine* par la création, avec la Fondation Aperture, d'une exposition montrant l'excellence en matière de photographie documentaire et de portrait.

Alors que le photo journalisme souffre d'un violent phénomène de délocalisation et de dumping qui refuse de dire son nom, une soirée de projection « mano a mano » rassemble l'agence VII et le collectif Tendance Floue, de caractères si différents, qui ont marqué les dix dernières années.

Enfin un hommage est rendu par ses amis à Roger Théron, patron historique de *Paris Match*, grand collectionneur de photographies et l'un des premiers membres du Conseil d'Administration des Rencontres d'Arles, décédé en juin 2001.

POINTS DE VUE

Tous récemment nommés dans leurs fonctions, les cinq nominateurs du prix Découverte 2011 représentent les nouvelles générations de conservateurs, éditeurs, collectionneurs. Simon Baker, Chris Boot, Le Point du Jour (David Barriet, David Benassayag, Béatrice Didier), Sam Stourdéz et Artur Walther proposent pour cette dixième édition une sélection de quinze expositions de très grande qualité.

Créé à l'initiative des Rencontres en 2002, avec le soutien immédiat de la Fondation LUMA, le prix Découverte a aussi été l'occasion d'inviter à Arles plus de cinquante nominateurs qui se sont succédé dans cet exercice. Leurs choix extrêmement variés montrent combien le champ de la photographie n'a cessé de s'étendre. Force est de constater, à travers l'exposition qui les rassemble, que tous les artistes primés, souvent rencontrés en plein essor, ont acquis une grande notoriété.

L'un d'entre eux, Wang Qingsong, lauréat en 2006, représente le grand mouvement de la photographie chinoise contemporaine très présent à Arles ces dernières années. Il expose sa nouvelle fresque-performance de 42 mètres de long. Beaucoup d'autres expositions, projections, colloques, séminaires, débats, stages, émaillent ce programme des Rencontres et, comme toujours à Arles, des initiatives parallèles viennent l'enrichir.

Foam, très beau musée d'Amsterdam, célèbre ses dix ans en interrogeant *What's next ? (Et Après ?)*, la Fondation LUMA poursuit ses propres programmes sous la forme d'un séminaire, d'une exposition de Trisha Donnelly et remodèle le prix LUMA créé en 2010, le Méjan poursuit avec Actes Sud et, cette année, avec la Collection Lambert son intense activité photographique et Arles verra surgir nombre d'initiatives dont la spontanéité et l'implication militante nous réjouissent.

RÉVOLUTION OU RÉVOLUTION ?

Depuis dix ans, face à ce qui paraît parfois comme des choix fragiles, voire ésotériques, des présentations non académiques, certains demandent régulièrement si la photographie est un genre révolu. Eh bien non, elle n'a jamais été aussi dynamique, variée, libre, signifiante. Ses territoires se déplacent, ses outils se multiplient, et le public qui s'y intéresse ou qui la pratique est exponentiel.

La photographie est devenue la première pratique culturelle des Français, selon une étude du ministère de la Culture. Avec les partenaires publics et privés, nous remercions chaleureusement ces visiteurs, professionnels, de loisir ou scolaires que nous rencontrons plus nombreux tous les étés. Ils sont la récompense du travail, parfois plus ardu qu'il n'y paraît, mené avec enthousiasme par les équipes des Rencontres d'Arles depuis dix ans.

Cette affluence témoigne un nécessaire respect pour ceux qui ont fait le choix difficile d'être artistes. Par cette qualité ils ne se marginalisent pas mais se mettent au centre de la société. Ils en sont les témoins indépendants, les premiers critiques. De leurs regards et de leur libre agenda, nous nourrissons notre perception du monde. Puissent-ils nous convaincre d'élargir nos points de vue, afin d'agir avec plus d'empathie dans une société qui se doit d'être plus solidaire.

Pour toutes ces raisons, je reste convaincu qu'un festival est un média, un temps de pause pour une réflexion esthétique et donc politique sur le monde. J'espère que ces dix dernières années ont distillé ce message, pour que l'avenir continue d'échapper tant aux lois du marché qu'à celles des académismes. Pour que la photographie, les photographes, mais aussi les commissaires et directeurs artistiques, continuent à nous surprendre par de nouvelles grammaires non conformes aux idées préconçues que l'on pourrait se faire de la photographie.

ARLES ET LES RENCONTRES

Hervé Schiavetti, maire d'Arles, vice-président du Conseil général des Bouches-du-Rhône

Pour Les Rencontres d'Arles, l'année 2011 s'annonce à la fois passionnante pour ses visiteurs et compliquée pour ses organisateurs.

Cette édition marque un anniversaire dans la longue histoire qui lie notre ville à la photographie. Voilà dix ans que François Barré et François Hébel sont revenus à la tête du festival. Depuis 2001, le festival a « changé de format » pour reprendre une des expressions favorites de son directeur. Le nombre d'expositions, le nombre d'événements a été multiplié. Comme le nombre de visiteurs. Comme le nombre de pages de la revue de presse. Comme les retombées économiques pour la ville d'Arles.

Pendant ces dix années, la photographie a connu une vogue internationale sans précédent sur fond de révolution technologique et de passion culturelle. La photo est devenue l'art planétaire de ce début du XXI^e siècle. Seulement quarante années plus tôt, à la fin du siècle précédent, le photographe Lucien Clergue, le conservateur Jean-Maurice Rouquette et l'écrivain Michel Tournier bataillaient encore pour que la photographie ne soit plus considérée comme un art mineur.

Si Arles peut aujourd'hui être considérée comme la capitale mondiale de la photographie, nous le devons à ces précurseurs que je viens de citer, aux dizaines d'immenses créateurs qui ont montré ici leurs images mais aussi aux organisateurs d'exception que sont le directeur François Hébel, l'ancien président François Barré et l'actuel président Jean-Noël Jeanneney.

Comme pour nous éviter l'autosatisfaction ou une improbable routine, la préparation de l'édition 2011 a été compliquée par les turbulences diplomatiques qui ont conduit à l'annulation de l'année du Mexique en France. Loin des polémiques, les Rencontres montreront cet été la photographie mexicaine en explorant les liens étranges et puissants qui existent entre ce pays et cet art.

La confiance et le soutien jamais démentis du ministre de la Culture Frédéric Mitterrand sont particulièrement précieux cette année pour les Rencontres. Et pour les projets d'Arles. 2011 sera une année décisive pour le projet Parc des Ateliers porté par la Fondation LUMA de Maja Hoffmann et soutenu par les collectivités publiques avec des partenaires éminents les éditions Actes Sud, l'École Nationale Supérieure de la Photographie et bien sûr les Rencontres. La décision de l'État d'installer sur ce site un Centre national du patrimoine photographique marque la volonté de rassembler ici des énergies, des moyens pour réaliser un projet exemplaire du futur patrimoine d'Arles et de la Méditerranée.

Au nom de tous les Arlésiens, je voudrais remercier les partenaires publics et privés qui soutiennent les Rencontres : les collectivités au premier rang desquelles le Conseil régional Provence-Alpes-Côte d'Azur et le Conseil général des Bouches-du-Rhône ainsi que la Fondation Luma, SFR, Olympus, la Fnac et BMW.

Je souhaite une passionnante édition 2011 des Rencontres d'Arles à tous les passionnés de photographie.

ÉDITORIAL / p. 7

PROFUSION, ARDEURS, FIDÉLITÉ

Par Jean-Noël Jeanneney, président des Rencontres

NON CONFORME

Par François Hébel, directeur artistique des Rencontres

ARLES ET LES RENCONTRES

Par Hervé Schiavetti, maire d'Arles

MANIFESTES / p. 19

CHRIS MARKER

JR

WANG QINGSONG

FROM HERE ON

PAR CLÉMENT CHÉROUX, JOAN FONTCUBERTA, ERIK KESSELS, MARTIN PARR, JOACHIM SCHMID

ARTISTES:

HANS AARSMAN, LAURENCE AËGERTER, ROY ARDEN, ARAM BARTHOLL, NANCY BEAN, VIKTORIA BINSCHTOK, MARCO BOHR, EWOUT BOONSTRA, KURT CAVIEZEL, TONY CHURNSIDE ET LES GET OUT CLAUSE, DAVID CRAWFORD, MARTIN CRAWL, CUM*, CONSTANT DULLAART, JON HADDOCK, GILBERT HAGE, MONICA HALLER, MISHKA HENNER, JAMES HOWARD, THOMAS MAILAENDER, MICHEAL O'CONNELL A.K.A MOCKSIM, JENNY ODELL, JOSH POEHLEIN, WILLEM POPELIER, JON RAFMAN, DOUG RICKARD, ADRIAN SAUER, FRANK SCHALLMAIER, ANDREAS SCHMIDT, PAVEL MARIA SMEJKAL, CLAUDIA SOLA, SHION SONO, JENS SUNDHEIM, PENELOPE UMBRICO, CORINNE VIONNET, HERMANN ZSCHIEGNER.

RÉPUBLIQUE / p. 27

LA RÉVOLUTION MEXICAINE

GRACIELA ITURBIDE

GABRIEL FIGUEROA

ENRIQUE METINIDES

DANIELA ROSSELL

MAYA GODED

DULCE PINZÓN

IÑAKI BONILLAS

FERNANDO MONTIEL KLINT

DOCUMENTS / p. 33

LA VALISE MEXICAINE : ROBERT CAPA, CHIM (DAVID SEYMOUR), GERDA TARO

TRISHA ZIFF, LA VALISE MEXICAINE (DOCUMENTAIRE)

THE NEW YORK TIMES MAGAZINE

MANO A MANO VII / TENDANCE FLOUE

HOMMAGE À ROGER THÉROND

POINTS DE VUE / p. 37

PRIX DÉCOUVERTE 2011

ARTISTES PROPOSÉS PAR SIMON BAKER

MINORU HIRATA

MARK RUWEDEL

INDRÉ ŠERPITYTĖ

ARTISTES PROPOSÉS PAR CHRIS BOOT
CHRISTOPHER CLARY
DAVID HORVITZ
PENELOPE UMBRICO

ARTISTES PROPOSÉS PAR LE POINT DU JOUR
LYNNE COHEN
RUT BLEES LUXEMBURG
JOACHIM MOGARRA

ARTISTES PROPOSÉS PAR SAM STOURDZÉ
JEAN-LUC GRAMATTE & JACOB NZUDIE
RAPHAËL DALLAPORTA
YANN GROSS

ARTISTES PROPOSÉS PAR ARTUR WALTHER
DOMINGO MILELLA
JO RACTLIFFE
MIKHAEL SUBOTZKY

10 ANS DES PRIX DES RENCONTRES D'ARLES

ÉDUCATION / p. 49

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE DE LA PHOTOGRAPHIE D'ARLES
AUGUSTIN REBETZ
DES CLICS ET DES CLASSES
STAGES À LA CENTRALE PÉNITENTIAIRE D'ARLES
OBJECTIF PHOTO : LE PARI(S) DES ENFANTS
STAGES
PHOTO FOLIO REVIEW & GALLERY
UNE RENTRÉE EN IMAGES
ATELIERS PHOTOGRAPHIQUES

RENCONTRES / p. 55

MICHEL BOUVET
PROJECTIONS NOCTURNES
COLLOQUES
SÉMINAIRE
RENCONTRES AIX-ARLES-AVIGNON
VILLAGE DES RENCONTRES D'ARLES
RENCONTRER LES PHOTOGRAPHES

PROGRAMMES ASSOCIÉS / p. 61

SFR JEUNES TALENTS PHOTO
LUMA ARLES 2011
FOAM, WHAT'S NEXT?
NICOLAS GUILBERT POUR LE CENTRE DES MONUMENTS NATIONAUX
ASSOCIATION DU MÉJAN

L'ÉTÉ ARLÉSIE / p. 67

INFORMATIONS PRATIQUES / p. 73

GÉNÉRIQUE / p. 77

EXPOSITIONS

MANIFESTES

CHRIS MARKER

Né en 1921 à Neuilly-sur-Seine. Vit et travaille à Paris.

Chris Marker, l'un des réalisateurs les plus influents et les plus importants d'après-guerre, a travaillé fréquemment en collaboration avec, entre autres, Alain Resnais et Jean-Luc Godard. Marker, qui émerge dans l'univers culturel parisien en tant qu'auteur et éditeur, est vite reconnu pour ses livres de voyages : la collection *Petite Planète* qu'il dirige au Seuil à partir de 1954. Parallèlement à ses commentaires écrits, Marker se fait connaître pour ses films documentaires dont l'inimitable style expressif se démarque des techniques narratives traditionnelles pour puiser dans une veine fondamentalement politique. Marker obtient sa renommée internationale à partir de 1963 avec son court-métrage de science-fiction *La Jetée*, une histoire d'expérimentation nucléaire et de voyage dans le temps qui, depuis, a influencé de nombreux réalisateurs. Dans les années 1970, Marker travaille de plus en plus en solitaire, réalisant tantôt des documentaires sur l'histoire de la gauche (*Le Fond de l'air est rouge*, 1977), tantôt des réflexions sur le voyage et la mémoire (*Sans Soleil*, 1982). Entre 1952 et 2004, Marker a réalisé plus de quarante films.

La rétrospective de Chris Marker à Arles présente plus de trois cents œuvres, créées entre 1957 et 2010. *Coréennes* est un projet réalisé en 1957, alors que Chris Marker est l'un des seuls journalistes autorisés à explorer la Corée du Nord. Les photographies qui en résultent offrent un regard non censuré sur la vie quotidienne du pays, quatre ans après la fin d'une guerre dévastatrice. Fait amusant, le produit de ses promenades est condamné des deux côtés du 38^e parallèle : au nord, parce que l'auteur ne parle pas de Kim Il-sung ; au sud, simplement parce que l'œuvre a été créée de l'autre côté de la frontière. Nul rejet de ce type pour *Quelle heure est-elle ?* (2004-2008) même si Marker vole ici des portraits « comme un paparazzo bien intentionné », selon ses propres termes. Inspiré par le court mais inoubliable poème d'Ezra Pound (« L'apparition de ces visages dans la foule/Des pétales sur une branche noire humide »), il se met à prendre des photographies dans le métro parisien. En collectionnant ces « pétales », son intention est de restituer ses sujets sous leur meilleur jour, souvent imperceptible dans le flux du temps, afin qu'ils soient en accord avec eux-mêmes et leur vraie nature. Il commence l'expérience avec un appareil dissimulé dans une montre, d'où le titre. S'il passe ensuite à d'autres appareils, le titre reste inchangé, pour nous rappeler que l'instant volé du visage d'une femme révèle quelque chose du temps lui-même...

Il développe la même idée avec la série *PASSENGERS* (PASSAGERS, 2008-2010). « Cocteau disait que, la nuit, les statues s'échappent des musées pour se promener dans la rue », explique Marker, qui affirme tomber parfois sur les modèles de grands maîtres de la peinture dans le métro parisien, des figures fantomatiques, s'effaçant dans un hors-temps. Ces images en couleur illustrent les diverses manières dont les gens bâtissent des frontières invisibles autour d'eux, afin de supporter la vie dans la ville moderne. Cette modernité rencontre enfin la tradition artistique dans une autre série, *After Dürer* (Après Dürer), dans laquelle Marker s'approprie et revisite certaines estampes du graveur allemand. *Silent Movie* (Film muet) et *Les hommes creux* (From the Hollow Men) mettent également en question la linéarité narrative et historique. Si la première installation présente un regard profondément personnel sur le centième anniversaire du cinématographe, la seconde est une réflexion sur l'état de l'Europe, dévastée après la Première Guerre mondiale. *La Jetée* (1963), le film le plus connu de Chris Marker, est projeté à Arles, accompagné d'une présentation de son récent travail sur *Second Life*, une plate-forme virtuelle accessible sur Internet récemment explorée par l'artiste.

Commissaire : Peter Blum.

Exposition réalisée avec la collaboration de la Peter Blum Gallery, New York.
Installation multimédia réalisée par Coïncidence avec la collaboration de Max Moswitzer.
Projection de *La Jetée* avec l'aimable autorisation de Argos Films.
Encadrements en partie réalisés par Circad, Paris.
Exposition présentée au palais de l'Archevêché.

JR

JR possède la plus grande galerie d'art au monde. Il expose librement dans les rues, attirant ainsi l'attention de ceux qui ne fréquentent pas les musées habituellement. Son travail mêle l'art et l'action et traite d'engagement, de liberté, d'identité et de limite. Après avoir trouvé un appareil photo dans le métro en 2001, il explore l'univers de l'art urbain puis commence à travailler sur les limites verticales, dans les sous-sols interdits et sur les toits de la capitale parisienne. En 2006, il réalise *Portrait d'une génération*, des portraits de jeunes de banlieue qu'il expose, en très grand format, dans les quartiers bourgeois de Paris. Ce projet illégal est devenu officiel lorsque la mairie de Paris a affiché les photos de JR sur ses bâtiments. En 2007, avec Marco, il réalise *Face 2 Face*, la plus grande expo photo illégale jamais créée. JR a affiché d'immenses portraits d'Israéliens et de Palestiniens face à

face dans huit villes palestiniennes et israéliennes et de part et d'autre de la barrière de sécurité. En 2008, il est parti pour un long périple international pour un projet dans lequel il souligne la dignité des femmes. À la même période, il met en place le projet *The Wrinkles of the City*, révélant à travers les rides des habitants de plusieurs villes, l'histoire et la mémoire d'un pays. En 2010, son film *Women Are Heroes* est présenté au festival de Cannes en compétition pour la Caméra d'Or. En 2011, il reçoit le TED Prize qui lui offre la possibilité de formuler « Un souhait pour changer le monde ». Le projet permet à chacun de participer à un projet artistique à grande échelle et de pouvoir transmettre un message. Le premier pays où une action a été réalisée à ce jour est la Tunisie. JR crée « l'art infiltrant » qui s'affiche, sans être invité. Des gens qui vivent souvent avec le strict minimum découvrent quelque chose d'absolument superflu. Et ils ne se contentent pas de voir, ils participent. Des vieilles dames deviennent mannequins pour un jour, des gosses se transforment en artistes pour une semaine. Dans cette action artistique, il n'y a pas de scène qui sépare les acteurs des spectateurs. Après les expositions locales, les images sont transportées à New York, Berlin, Paris ou Amsterdam où les gens les interprètent à la lumière de leur propre expérience. Comme il reste anonyme et n'explique pas ses immenses portraits grimaçants, JR laisse un espace libre pour une rencontre entre un sujet/acteur et un passant/interprète. C'est sur cela que JR travaille, pose des questions...

Projection réalisée par Coïncidence.
Projection au Théâtre Antique, samedi 9 juillet.

WANG QINGSONG

Né en 1966 dans la province du Heilongjiang en Chine. Vit et travaille à Pékin.

Après avoir passé huit ans dans les champs de pétrole, Wang Qingsong entre à l'Académie des Beaux-Arts du Sichuan en 1991. Ayant obtenu son diplôme, il s'installe à Pékin. Témoin des transformations radicales qui s'opèrent dans la capitale, il estime que la peinture n'est plus à même de représenter la modernisation, avec sa vitesse excessive, son afflux de nouvelles idées et de consommation. En 1996, il passe à la photographie, un outil plus adapté à saisir le rythme et l'esprit des zones urbaines, grâce à la mise en place de tableaux vivants à grande échelle. Son travail photographique, composé de facettes concentrées provenant de nombreuses observations, représente avec vivacité la Chine contemporaine telle qu'il la conçoit, avec tous les éléments qui laissent à désirer dans cette course aveugle à l'urbanisation.

L'HISTOIRE DES MONUMENTS

En août 2009, j'ai réalisé une œuvre de 42 mètres de long, *L'Histoire des monuments*, à l'aide de 200 figurants, pendant quinze jours. Ce travail représente mon point de vue sur ce que l'on raconte des civilisations, des normes et des coutumes de la beauté, de la vertu... Les figurants sont enduits de boue et placés dans des formes creusées dans le décor de la photographie. Les traditions chinoises se transmettent d'une génération à l'autre, accompagnées de nombreux documents relatifs aux personnages historiques, de poèmes, de littérature, de tragédies... Durant leur règne, les personnes de pouvoir ont l'habitude de dresser le résumé de leurs accomplissements. Chaque dynastie fait ainsi une interprétation de sa propre dynastie qui diffère des précédentes. Ces versions divergentes sont souvent indéniablement erronées.

Wang Qingsong

www.wangqingsong.com

Tirage réalisé par Picto.
Exposition réalisée avec le soutien de BMW.
Exposition présentée à l'église des Trinitaires.

MAINTENANT, NOUS SOMMES UNE ESPÈCE D'ÉDITEURS.
TOUS, NOUS RECYCLONS, NOUS FAISONS DES COPIER-COLLER,
NOUS TÉLÉCHARGEONS ET REMIXONS.
NOUS POUVONS TOUT FAIRE FAIRE AUX IMAGES.
TOUT CE DONT NOUS AVONS BESOIN, C'EST D'UN ŒIL, UN CERVEAU,
UN APPAREIL PHOTO,
UN TÉLÉPHONE, UN ORDINATEUR, UN SCANNER, UN POINT DE VUE.
ET, LORSQUE NOUS N'ÉDITONS PAS, NOUS CRÉONS.
NOUS CRÉONS PLUS QUE JAMAIS,
PARCE QUE NOS RESSOURCES SONT ILLIMITÉES
ET LES POSSIBILITÉS INFINIES.
L'INTERNET EST PLEIN D'INSPIRATIONS,
DU PROFOND, DU BEAU, DU DÉRANGEANT,
DU RIDICULE, DU TRIVIAL, DU VERNACULAIRE ET DE L'INTIME.
NOS PETITS APPAREILS DE RIEN DU TOUT, CAPTURENT
LA LUMIÈRE LA PLUS VIVE
COMME L'OBSCURITÉ LA PLUS OPAQUE.
CE POTENTIEL TECHNOLOGIQUE A DES RÉPERCUSSIONS ESTHÉTIQUES.
IL CHANGE L'IDÉE QUE NOUS NOUS FAISONS DE LA CRÉATION. IL EN RÉSULTE
DES TRAVAUX QUI RESSEMBLENT À DES JEUX,
QUI TRANSFORMENT L'ANCIEN EN NOUVEAU, RÉÉVALUENT LE BANAL.
DES TRAVAUX QUI ONT UNE HISTOIRE, MAIS S'INSCRIVENT
PLEINEMENT DANS LE PRÉSENT.
NOUS VOULONS DONNER À CES TRAVAUX UN NOUVEAU STATUT.
CAR LES CHOSES SERONT DIFFÉRENTES,
A PARTIR DE
MAINTENANT...

FROM HERE ON

Le manifeste est signé par les cinq commissaires de l'exposition :

Clément Chéroux, conservateur au Cabinet de la Photographie, Centre Pompidou. Vit et travaille à Paris.

Joan Fontcuberta, artiste. Vit et travaille à Barcelone.

Erik Kessels, fondateur et directeur artistique de KesselsKramer. Vit et travaille à Amsterdam.

Martin Parr, photographe de l'agence Magnum Photos. Vit et travaille à Bristol.

Joachim Schmid, artiste. Vit et travaille à Berlin.

Tirages réalisés par Picto et Janvier, Paris.

Encadrements par Circad, Paris, Cadre en Seine, Rouen, Plasticollage, Paris et L'image collée, Paris.

Exposition réalisée avec le soutien de l'ambassade des Pays-Bas en France et de la Mondriaan Foundation, Amsterdam.

Exposition présentée à l'Atelier de Mécanique, Parc des Ateliers.

L'OR DU TEMPS

Ma voiture s'appelle Picasso

Ceux qui naissent aujourd'hui de par le monde ont sans doute plus de chance d'entendre, pour la première fois, prononcer le nom de « Picasso » à propos d'une voiture que de l'un des peintres les plus influents du XX^e siècle. C'est là le signe de l'extrême porosité actuelle entre l'art et la culture populaire. C'est aussi le résultat d'une longue partie de yo-yo entre *High and Low* entamée il y a près d'un siècle.

On fêtera, en effet, bientôt le centenaire de l'invention du ready-made par Marcel Duchamp. Depuis, le principe qui consiste à s'emparer d'un objet de consommation courante pour l'introduire dans la sphère de l'art a fait florès. La plupart des avant-gardes historiques – Dada, le Surréalisme, le Pop Art, l'Internationale situationniste, la *Picture Generation* et le postmodernisme – ont largement éprouvé les inépuisables ressources plastiques de l'appropriation, à tel point que celle-ci est aujourd'hui devenue un médium à part entière. On a maintenant recours à la technique de l'appropriation comme un artiste du *quattrocento* utilisait la camera obscura, ou comme un peintre du dimanche ferait de l'aquarelle. Tout le monde la pratique désormais : l'artiste vers lequel tous les regards se tournent, l'étudiant des Beaux-Arts, ma voisine ou mon cousin et même les directeurs artistiques des grandes compagnies automobiles.

Eau, gaz et images à tous les étages

Le développement d'Internet, la multiplication des sites de recherche ou de partage d'images en ligne – Flickr, Photobucket, Facebook, Google Images, eBay, pour ne citer que les plus connus – permettent aujourd'hui une accessibilité aux ressources visuelles qui était encore inimaginable il y a dix ans. C'est là un phénomène comparable à l'installation, au XIX^e siècle, dans les immeubles des grandes villes, des réseaux d'eau courante puis de gaz. On sait combien ces nouvelles commodités de l'habitat moderne ont modifié en profondeur les modes de vie, le confort et l'hygiène. Nous avons désormais à domicile un robinet à images qui bouleverse tout aussi radicalement nos habitudes visuelles. Dans l'histoire de l'art, les périodes où l'accessibilité aux images était facilitée par une innovation technologique ont toujours été marquées par d'importantes avancées plastiques. Les progrès des procédés d'impression photomécaniques et l'essor subséquent de la presse illustrée dans les années 1910 et 1920 ont ainsi permis l'apparition du photomontage. De semblables bouleversements dans le champ de l'art peuvent être observés avec le développement de la gravure populaire au XIX^e siècle, avec l'avènement de la télévision dans les années 1950... Et celui d'Internet aujourd'hui.

Appropriationnisme digital

Banalisation de l'appropriation d'une part, hyperaccessibilité aux images de l'autre, la conjonction de ces deux facteurs est particulièrement féconde. Elle crée les conditions d'une stimulation artistique. Et, en effet, depuis les premières années du nouveau millénaire – Google Images date de 2001, Google Maps est lancé en 2004, Flickr la même année –, les artistes se sont emparés des nouvelles technologies. Depuis, ils sont chaque jour un peu plus nombreux à mettre à profit les richesses que leur offre Internet. De la manière la plus décomplexée, ils s'approprient ce qu'ils découvrent sur leur écran, éditent, transforment, déplacent, ajoutent ou retranchent. Ce que les artistes cherchaient autrefois dans la nature, en déambulant dans les villes, en feuilletant les magazines, ou en fouillant dans les cartons des marchés aux puces, ils le trouvent aujourd'hui sur la Toile. L'Internet est une nouvelle source de langage vernaculaire, un puits sans fond d'idées et d'émerveillements.

Pour une écologie des images

Ce ne serait guère favoriser l'intelligibilité du phénomène que de l'aborder à travers le seul prisme de la nouveauté. Les travaux qui résultent de ces pratiques d'appropriation digitale ne sont pas fondamentalement nouveaux, au sens où le modernisme concevait ce terme : ils ne cherchent à être ni *originaux* ni *révolutionnaires*. Mais ils poussent en revanche beaucoup plus loin des logiques qui étaient à l'œuvre depuis quelques décennies. Ils recherchent

l'intensité, radicalisent les positions et, ce faisant, ils commencent à *faire* bouger les lignes. Les artistes réunis ici s'inscrivent par exemple tous dans le grand mouvement de désacralisation du savoir-faire artistique entamé au début du XXe siècle au profit d'une célébration du *choix* de l'artiste. Plutôt que d'ajouter des images aux images, ils préfèrent également recycler l'existant. Ils revendiquent une forme de principe *écologique* appliqué aux images. Cela confère au processus créatif un caractère beaucoup plus ludique qui fait la part belle à la trouvaille, à la sérendipité et à la poésie involontaire. Ils partagent aussi le désir de rendre encore un peu plus caduques les critères d'évaluation qui permettaient autrefois de déterminer ce qui est de l'art et ce qui n'en est pas.

Le suicide simulé de l'auteur

Les artistes présentés dans cette exposition ont aussi en commun de revaloriser la figure de *l'amateur* tout en dépréciant celle de *l'auteur*. Leur héros n'est plus le technicien, l'ingénieur ou le professionnel qui possède un savoir-faire, une expertise ou un métier et recherche une certaine qualité, mais bien plutôt l'amateur ou le collectionneur qui pratique sa passion en dilettante. Ce qui est en jeu ici, ce n'est plus « la mort de l'auteur » telle que Roland Barthes l'avait décrite en 1968, mais bien plutôt son *suicide simulé*. Pour l'appropriationniste qui travaille à l'ère du tout numérique, il ne s'agit plus de nier son statut d'auteur, mais plutôt de jouer, ou de faire croire, à sa propre disparition tout en sachant que ce jeu ne trompe désormais plus personne. On conviendra aisément que le problème ne se pose pas ici en termes de *nouveauté*, mais bien *d'intensité*.

La petite monnaie de l'art

Le grand mouvement d'appropriationnisme digital, dont cette exposition dresse encore maladroitement les premiers éléments de cartographie, nous révèle une chose essentielle. Nous vivons sur des filons d'images. Ces gisements se sont accumulés depuis maintenant près de deux siècles. Leur sédimentation progresse désormais de manière exponentielle. À l'instar de ces ressources dont notre planète est naturellement dotée, c'est là une énergie à la fois fossile et renouvelable. C'est aussi une extraordinaire richesse. Il suffit de creuser un peu, de tamiser doucement l'eau du ruisseau, pour voir apparaître les premières pépites. La ruée vers l'or a d'ailleurs déjà commencé. Sur la tombe d'André Breton, au cimetière des Batignolles à Paris, son épitaphe indique « je cherche l'or du temps ». Il fut parmi les premiers à comprendre que les images analogiques constituaient une source intarissable de merveilleux et étaient, de ce fait, notre plus grande richesse. Son ami Paul Éluard disait des cartes postales photographiques, dont il faisait passionnément la collection, qu'elles n'étaient pas de l'art, « tout au plus la petite monnaie de l'art », mais qu'elles donnaient « parfois l'idée de l'or ». Les artistes qui exploitent, depuis quelques années déjà, toutes les ressources des technologies numériques ont suivi ce filon. Ils agissent eux aussi en éclairés et nous montrent du doigt le chemin de la fortune.

Clément Chéroux

CLÉMENT CHÉROUX

Né en 1970. Vit et travaille à Paris.

Clément Chéroux est historien de la photographie et docteur en histoire de l'art. Diplômé de l'École Nationale Supérieure de la Photographie d'Arles, il est aujourd'hui conservateur au Centre Pompidou – Musée national d'Art moderne et dirige la revue *Études photographiques*. Il a publié *L'Expérience photographique d'August Strindberg* (Actes Sud, 1994), *Fautographie, petite histoire de l'erreur photographique* (Yellow Now, 2003), *Henri Cartier-Bresson, le tir photographique* (Gallimard, 2008) et *Diplopie, l'image photographique à l'ère des médias globalisés : essai sur le 11 septembre 2001* (Le Point du jour, 2009). Il a également été commissaire des expositions *Mémoire des camps. Photographies des camps de concentration et d'extermination nazis, 1933-1999* (2001), *Le Troisième œil. La Photographie et l'occulte* (2004), *La Subversion des images : surréalisme, photographie, film* (2009), *Shoot ! La Photographie existentielle* (Rencontres d'Arles 2010).

JOAN FONTCUBERTA

Né en 1955 à Barcelone. Vit et travaille à Barcelone.

Au cours d'une quarantaine d'années prolifiques consacrées à la photographie, Joan Fontcuberta a développé une œuvre à la fois artistique et théorique qui s'intéresse aux conflits entre la nature, la technologie, la photographie et la vérité. Ses expositions personnelles se sont tenues, entre autres, au MoMA de New York, au Chicago Art Institute et à Valencia ICAM. Actuellement professeur à l'université Pompeu Fabra (Barcelone), il a également été professeur invité dans plusieurs grandes universités dans le monde entier. Parmi ses derniers ouvrages, on trouve *Through the looking glass* (La Oficina de Ediciones, Madrid), *Indiferencias fotográficas* (Ed. Gustavo Gili, Barcelone) et *La Boîte de Pandore* (Actes Sud, Arles). Il a été directeur artistique des Rencontres d'Arles 1996 et exposé en 2005 et 2009 avec les projets *Miracles & Co* et *Blow up Blow up*.

www.fontcuberta.com

ERIK KESSELS

Né en 1966. Vit et travaille à Amsterdam.

Erik Kessels est le cofondateur et directeur de création de KesselsKramer, une agence de communication indépendante et internationale, installée à Amsterdam. Kessels travaille et a travaillé pour des clients des Pays-Bas et du monde entier tels que Nike, Diesel, J&B Whisky, Oxfam, Ben, Vitra ou The Hans Brinker Budget Hotel. Son travail a été récompensé par de nombreux prix internationaux. L'agence KesselsKramer, établie depuis 1996, est constituée d'une équipe de trente-huit personnes de huit nationalités différentes. Son but est de découvrir de nouvelles stratégies narratives pour les marques, en choisissant le support le plus adapté à leurs messages. Avec KesselsKramer Publishing, il a conçu, dirigé et publié plusieurs livres de photographie vernaculaire, dont la série *In almost every picture*, *The Instant Men* et *Wonder*. Depuis 2000, il contribue à la rédaction du magazine photographique alternatif *Useful Photography*. Il a organisé des expositions telles que *Loving Your Pictures* au Centraal Museum (Utrecht) et aux Rencontres d'Arles en 2008, après avoir été nominateur du prix des Rencontres en 2002. Il est l'un des quatre commissaires (avec Lou Reed, Fred Ritchin et Vince Aletti) du New York Photo Festival 2010, où il a présenté l'exposition *Use me Abuse me*.

www.kesselskramer.com
www.kesselskramerpublishing.com
www.kkoutlet.com

JOACHIM SCHMID

Né en 1955 à Balingen en Allemagne. Vit et travaille à Berlin.

Joachim Schmid est un artiste installé à Berlin qui travaille avec des photographies trouvées depuis le début des années 1980. Son œuvre a été exposée dans le monde entier et fait partie de nombreuses collections. En 2007, Photoworks et Steidl ont publié une mono-graphie complète, *Joachim Schmid Photoworks 1982-2007*, à l'occasion de sa première rétrospective. En 2008, Les Rencontres d'Arles ont présenté des photographies qu'il avait trouvées.

MARTIN PARR

Né en 1952 au Royaume-Uni. Vit et travaille à Bristol.

George Parr, son grand-père, lui-même un photographe amateur passionné, l'encourage dès son plus jeune âge à s'intéresser à la photographie. À partir de 1970, il étudie la photographie à l'école Polytechnique de Manchester. Depuis ses études, Martin Parr a travaillé à de nombreux projets photographiques et a acquis une renommée internationale pour son imagerie innovante, son approche détournée du documentaire social et sa contribution à la culture photographique britannique et internationale. En 1994, il devient membre à part entière de la coopérative photographique Magnum. Au cours des dernières années, il manifeste un intérêt croissant pour la réalisation de films et se met à appliquer sa photographie à d'autres supports tels que la mode et la publicité. Souvent présent aux Rencontres, où il a connu son premier grand succès international en 1986 avec la série *The Last Resort*, sa direction artistique d'une section importante de l'édition 2006 a été particulièrement appréciée.

www.martinparr.com

RÉPUBLIQUE

LA RÉVOLUTION MEXICAINE

PHOTOGRAPHIE ET RÉVOLUTION

Lorsque j'ai vu pour la première fois les photographies que l'Anglais Jimmy Hare avait prises à Ciudad Juárez en 1911, j'ai eu l'impression d'être face à quelque chose que je ne connaissais pas. Cette impression me troublait, car ces clichés avaient été pris, précisément, dans ma ville natale. À quoi tenait donc ce mystère ? Au début, j'ai cru qu'il était dû au regard audacieux qui caractérise ce grand photographe de guerre. Pourtant, les années passant, je me suis rendu compte que c'était autre chose qui m'avait déconcerté : l'idée de la révolution qui avait durant bien longtemps dominé mon imagination venait d'un ensemble d'images publiées régulièrement pendant soixante ans, parmi lesquelles, bien entendu, ne figurait aucune de Jimmy Hare, ni celles non plus de nombreux autres photographes. Dès lors, ne manquait-il pas une histoire de la photographie de la révolution, incluant cette fois la plupart des regards qui avaient laissé des traces de cette période historique ? C'est ce que nous avons fait dans le livre *Mexique : photographie et Révolution**. Dans ce travail, nous nous sommes efforcés tout particulièrement de découvrir pourquoi et par quels mécanismes une telle quantité de photographies n'avaient pas circulé à l'époque, et comment cette absence avait pu avoir un impact sur la mémoire visuelle de notre pays. L'exposition que nous présentons à Arles nous a posé un nouveau défi, car elle s'est certes appuyée sur ce livre, mais elle a exigé d'élaborer un discours presque exclusivement fondé sur les impressions d'époque disponibles pour un envoi en France. Le résultat est extrêmement intéressant, car loin de poser problème pour la collection, ces photographies qui n'apparaissent pas dans le projet éditorial sont venues l'enrichir. D'autre part, la très grande quantité de pièces que nous avons réussi à réunir pour cette exposition nous permet de penser que nous avons là sans doute l'exposition la plus vaste et la plus complète de photographies de l'époque de la révolution mexicaine à ce jour.

Miguel Ángel Berumen, commissaire de l'exposition.

*México : fotografía y revolución, Lunberg Editores and the Televisa Foundation.
Exposition réalisée par la Fondation Televisa en collaboration avec les Rencontres d'Arles.
Exposition présentée à l'Espace Van Gogh.

GRACIELA ITURBIDE, COLLECTION DE LA FUNDACIÓN MAPFRE

Née en 1942 à Mexico. Vit et travaille à Mexico.

Graciela Iturbide se tourne vers la photographie seulement à partir des années 1970, à la suite du décès d'une de ses filles. À l'université, elle rencontre son mentor, Manuel Álvarez Bravo, professeur, cinématographe et photographe et se met à prendre des images de la vie quotidienne, presque exclusivement en noir et blanc. Le travail d'Iturbide témoigne d'un féminisme fervent, depuis sa toute première série, intitulée *Angel Woman* (1979) ou encore avec *Our Lady of the Iguanas*, dont la prise de vue s'est déroulée dans une ville dominée par les femmes. Connue à Mexico comme fondatrice du Conseil photographique mexicain, elle est désormais exposée dans de nombreux pays. Elle a travaillé en Argentine et aux États-Unis, où elle a remporté le prix W. Eugene Smith. Plus récemment, elle s'est vu décerner le prix de la fondation Hasselblad (2008).

Graciela Iturbide est l'une des photographes mexicaines les plus remarquables du paysage contemporain international. Durant sa carrière, longue d'une quarantaine d'années, elle a bâti une œuvre à la fois intense et profondément singulière. Cette œuvre est d'ailleurs essentielle pour comprendre l'évolution photographique au Mexique et dans le reste de l'Amérique latine. Sa contribution et son talent lui ont récemment valu le prix Hasselblad, la plus haute distinction photographique au monde. Célèbre pour ses portraits d'Indiens seris, qui vivent dans la région désertique de Sonora, pour son regard sur les femmes du Juchitán de l'isthme de Tehuantepec (Oaxaca) ou pour son essai fascinant sur les oiseaux, Iturbide poursuit un parcours visuel qui comprend des pays aussi variés que l'Espagne, les États-Unis, l'Inde, l'Italie, Madagascar, et bien sûr son Mexique natal. Sa curiosité pour les différentes manifestations de la diversité culturelle lui a permis de faire du voyage une démarche créative. Elle exprime sa passion artistique en ces termes : « photographier comme prétexte pour apprendre à connaître ». Sa façon d'observer le monde à travers l'objectif associe l'expérience au rêve de manière inhabituelle, en un canevas complexe tissé de références historiques, sociales et culturelles. La fragilité des traditions ancestrales, leur difficile maintien, l'interaction entre nature et culture, l'importance du rituel dans le langage corporel de tous les jours et la dimension symbolique des paysages et des objets trouvés au hasard sont d'une grande importance dans sa riche carrière. Son travail se caractérise par un dialogue constant entre images, époques et symboles, dans un tableau poétique où se mêlent le rêve, le rituel, la religion, le voyage et la communauté.

Marta Dahó, commissaire de l'exposition.

Exposition réalisée par la FUNDACIÓN MAPFRE avec la collaboration des Rencontres d'Arles.
Exposition présentée à l'Espace Van Gogh.

GABRIEL FIGUEROA, LA TRAVERSÉE D'UN REGARD

Né en 1907 à Mexico. Décédé en 1997 à Mexico.

Il perd sa mère et son père peu après sa naissance. Il est ensuite confié à ses tantes, qui l'encouragent à développer son intérêt pour les arts. À la suite d'une faillite familiale, il doit, âgé de quatorze ans, travailler comme employé dans la chambre noire d'un studio photographique. C'est en 1932 qu'il fait ses débuts en tant que photographe de plateau, grâce à l'aide du chef opérateur Philips qui l'aide à obtenir une bourse pour Hollywood, où il apprend les secrets de l'éclairage au studio Sam Goldwyn, sous l'égide de son maître Gregg Toland. De retour au Mexique, il réalise en 1936 son premier film en tant que cameraman auprès de Fernando de Fuentes. Ce succès monumental lui vaut sa première récompense internationale à Venise. C'est sa rencontre avec Emilio Fernandez, en 1943, qui donne naissance au style Figueroa. Ensemble, ils ont tourné vingt-six films, qui constituent l'âge d'or du cinéma mexicain. En 1950, Figueroa rencontre aussi Buñuel, avec qui il tourne sept films. Nombreux sont les artistes qui tenteront d'avoir Figueroa sous contrat (Orson Welles, Walt Disney) mais il restera fidèle à la liberté de création qu'il a trouvée dans son pays.

Le regard de Gabriel Figueroa Mateos (1907-1997) embrasse plus d'un demi-siècle d'histoire du cinéma mexicain. Dans sa trajectoire prolifique de créateur d'images, il a été portraitiste en studio, reporter graphique, photographe de plateau, éclairagiste, chef opérateur, directeur de la photographie et figure emblématique d'une usine à rêves qui a offert à plusieurs générations de Mexicains un divertissement et une éducation sentimentale. La filmographie de Gabriel Figueroa se compose de plus de deux cents pellicules. Le photographe y a prouvé son habileté technique, sa maîtrise recherchée du cadrage et du clair-obscur, son affinité avec l'esthétique des autres arts plastiques, ainsi que sa capacité à s'adapter au rythme des transformations d'un art qui était autant une industrie qu'un spectacle. Son talent pour les lumières et pour la caméra a été reconnu dans les festivals de films les plus importants du monde, et réclamé par des réalisateurs de l'envergure d'un John Ford, d'un Luis Buñuel et d'un John Huston. L'exposition, conçue comme une installation vidéographique, propose un passage en revue synthétique de l'iconographie animée du photographe qui a porté au grand écran les passions, les visages et les paysages d'un peuple élu par le soleil et assombri par la tragédie. Pendant ce trajet, le spectateur pourra découvrir, même de façon fragmentaire, la diversité des genres qu'a fréquentés Figueroa en tant que cinéaste : des thrillers, des comédies, des tragi-comédies, des mélodrames, des épopées historiques, ou encore des adaptations de romans et de romans-feuilletons. Traversée des mondes réels ou illusoire que le regard d'un photographe a permis de voir, d'entrevoir ou d'imaginer, l'exposition est surtout la confirmation de l'existence d'une multitude de Mexiques, certains d'entre eux n'étant qu'un effet de la séduction des images.

Exposition réalisée par la Fondation Televisa en collaboration avec les Rencontres d'Arles.
Exposition présentée à l'église des Frères Prêcheurs.

ENRIQUE METINIDES

Né en 1934 à Mexico. Vit et travaille à Mexico.

Enrique Metinides Tsironides, fils d'immigrants grecs, se voit offrir par son père, à l'âge de dix ans, son premier appareil photographique. Il photographie tout d'abord la rue et des natures mortes, en puisant son inspiration dans ses films de gangsters préférés. À douze ans, il suit le travail de la police et collabore avec le photographe « El Indio » pour le journal *La Prensa*. Il n'en démissionnera qu'en 1997, au moment où le journal sera revendu et où 450 employés syndicalistes se retrouveront au chômage. En 2000, le premier livre signé Metinides, *El Teatro de los Hechos*, est publié. Depuis, le travail de Metinides a été exposé dans de nombreuses expositions de groupe à Mexico, au PS1 New York, à Photo España, au MoMA de San Francisco ou au Walker Art Center de Minneapolis et dans des expositions personnelles à l'Anton Kern Gallery (New York) et chez Blum and Poe (Los Angeles). Deux expositions sont également prévues en 2011, à Berlin et à New York.

101 TRAGÉDIES

101 Tragédies est un ensemble de photographies et de récits choisis et narrés par le photographe mexicain Enrique Metinides. Il se souvient de tout : des rues, des personnages, des familles, de la tristesse, mais aussi de l'héroïsme des sauveteurs et du « public » de badauds, reconnaissants d'être simples spectateurs et non impliqués dans les drames auxquels ils assistent. Metinides classe ses images par type : accident de train, de vélo, de voiture ou de bus, crash aérien, suicide, meurtre, pendaison, noyade... Tout y est méticuleusement classé, stocké, enregistré. Il invente un ordre à partir du chaos, de la folie, dont il est le témoin photographique. L'œuvre exceptionnelle de Metinides se démarque de la photographie de presse à scandale d'aujourd'hui, la « Nota Roja » qui se vend encore dans les rues de Mexico. Ses images diffèrent du sensationnalisme contemporain : si elles sont puissantes, elles font souvent preuve d'un humanisme propre, d'un sens du détail et d'une conscience à la

fois de l'accident et du contexte culturel. Sa photographie, tantôt cinématographique, tantôt intime, se présente sous la forme de courtes narrations : des films à une seule image, pourrait-on dire. Enfant, Metinides adorait aller au cinéma et photographier l'écran pour obtenir des images fixes. Cette influence est visible dans sa photographie. Il vit entouré d'une collection de DVD qui comprend aussi bien James Cagney que des films d'action récents avec des poursuites en voiture spectaculaires. Réalisateur d'instantanés. Metinides, qui a travaillé à Mexico toute sa vie, n'a que rarement quitté la ville et jamais le pays, mais y a sans doute vécu plus de choses que la plupart d'entre nous. Depuis qu'il a pris sa retraite de la rue, il a entamé une série d'œuvres qui revisitent les scènes dont il a été témoin et qu'il a documentées. Il crée des images hybrides en incorporant dans le cadre les jouets de son immense collection de policiers, pompiers et ambulanciers miniatures, qu'il place au premier plan devant ses photographies, comme le décor d'une adaptation cinématographique d'un travail antérieur. Il réalise ainsi de nouvelles œuvres à la lisière de l'innocence enfantine, de l'horreur et de l'absurde. Metinides n'appartient pas à la catégorie tabloïd, celle qui caractérise notre millénaire : son œuvre a peu de rapport avec le sensationnalisme conventionnel d'aujourd'hui ou les narco-sagas qui représentent le Mexique contemporain dans les médias. Son travail est unique parce qu'il est guidé par une réflexion personnelle qui s'étend sur une vie entière. *101 Tragédies* est une série de films à une seule image. Narration par Metinides. En images et en mots.

Enrique Metinides, co-commissaire de l'exposition, avec Trisha Ziff, Guillaume Zuili et Lucía González de Durana Villa.

Tirages réalisés par LMI, Mexico et Dupon, Paris.
Encadrements réalisés par Jean-Pierre Gapihan, Paris.
Exposition réalisée en collaboration avec 212 BERLIN et LMI fotolabs, Mexico.
Exposition présentée à l'Atelier des Forges, Parc des Ateliers.

DANIELA ROSSELL

Née en 1973 à Mexico. Vit et travaille à New York.

Après avoir étudié le théâtre à Mexico, elle s'oriente vers la peinture à la National School of Visual Arts de Mexico en 1993. Elle expose dès l'âge de ses vingt-trois ans, en solo, à la Galería OMR de Mexico. Par la suite, sa série *Ricas y famosas* (Riches et célèbres) est exposée à Salamanque, en Espagne, en 2003, aux Canaries au Centro Cultural de Caja Tenerife, à Madrid à PhotoEspaña ainsi qu'à Chicago, à Miami et à Los Angeles. Elle est représentée par la Greene Naftali Gallery à New York. Son travail est également montré dans des expositions collectives : *Tendencias: New Art from Mexico City* à Vancouver, Canada, *Hybrid Cultures: Works from Mexico City and Montreal* à Montréal ou encore au Hierbabuena Center for the Arts de San Francisco, dans l'exposition *Mexcelente*. Publication : *Ricas y famosas*, Daniela Rossell, Turner, 2002.

UNIVERS PRIVÉS, ILLUSIONS PUBLIQUES

Une image en particulier de *Ricas y famosas* témoigne très clairement de la relation complexe et complice qui sous-tend le travail de la photographe Daniela Rossell sur l'identité, le quotidien et l'imagerie des Mexicains de classe supérieure. Devant une fresque orientaliste qui dépeint un harem, huit femmes prennent la pose, telles des odalisques. [...] Si les odalisques de la peinture se montrent indifférentes à notre visite imaginaire, les odalisques « réelles » font face à l'appareil, affichant une conscience de soi démesurée, regardant presque l'objectif. [...] Si les huit femmes possèdent toutes une forme d'audace vis-à-vis de l'image photographique, elles semblent également en avoir peur. Elles savent qu'elles font de leurs visages et de leurs corps un produit disponible à la consommation publique ; elles empruntent pour l'occasion les poses conventionnelles du cinéma ou de la presse. Outre les papiers que les femmes ont dû signer pour dispenser la photographe de toute accusation d'atteinte à la vie privée, les photographies elles-mêmes témoignent indéniablement de l'existence d'un contrat. Ces femmes imposent au regard public l'univers qu'elles se sont créé. Elles théâtralisent non seulement leur abondance de moyens, mais également le kitsch excessif qui peuple le monde fait d'illusions qu'elles se sont construit. L'aspect radical des images de Rossell n'est pas uniquement dû au fait qu'elles parviennent à franchir le seuil de maisons protégées par des gardes du corps – la presse à scandale et les pages « société » des quotidiens y parviennent déjà, sans faire sourciller qui que ce soit. (...) Plutôt que de nous présenter la manière dont vivent les classes privilégiées, *Ricas y famosas* fait apparaître la manière dont celles-ci voudraient vivre : ce qu'elles s'imaginent être. Les photographies de Rossell représentent toujours une multitude contradictoire de fantasmes provenant pêle-mêle de boutiques d'antiquités, de grands magasins, de safaris. Elles documentent l'effort désespéré d'une classe sociale spécifique de créer un « ailleurs » pour se distinguer de la misère rurale la plus abjecte. [...] *Ricas y famosas* est donc un guide de voyage détaillant une série de Disneyland tropicaux pseudo-aristocratiques : des décors d'évasion habités autant par les fantômes de l'iconographie révolutionnaire priïsta, les animaux empaillés et, plus souvent qu'on ne le voudrait, des œuvres d'art. Souvent, le rôle de l'art contemporain est moins de faire un commentaire que d'inciter au commentaire. [...] Le

mérite de Rossell n'est pas tant d'avoir produit une thèse sur les gens dont elle a fait le portrait, mais plutôt d'avoir fait circuler des objets visuels qui forcent les spectateurs à se représenter en public. (...) L'art de Rossell est un art de la provocation, en ce sens qu'il provoque des commentaires en cascade.

Cuauhtémoc Medina

Tiré de l'article : C. Medina, « El Ojo Breve. Mundos privados, ilusiones públicas », *Reforma*, mercredi 11 septembre 2002. Traduction anglaise de Trudy Balch, *Witness to Her Art. Art and Writings* by Adrian Piper, Mona Hatoum, Cady Noland, Jenny Holzer, Kara Walker, Daniela Rossell and Eau de Cologne, sous la direction de Rhea Anastas et Michael Brenson, Annandale-On-Hudson, New York, Center for Curatorial Studies, Bard College, 2006, p. 332.

Tirages réalisés par BS Imagen Virtual, Mexico.

Exposition présentée à l'Atelier des Forges, Parc des Ateliers.

MAYA GODED

Née en 1970 à Mexico. Vit et travaille à New York.

Maya Goded débute ses études de photographie et de sociologie à Mexico en 1985 avant de partir pour l'International Center of Photography de New York. Elle commence à travailler en 1993 en tant qu'assistante de la photographe Graciela Iturbide. Elle recevra ensuite le prestigieux prix W. Eugene Smith en 2001 pour son travail *Plaza de la Soledad* sur le milieu des prostituées à Mexico City. Elle présente aussi *Retourmons toutes dans les rues* à la Casa de l'América de Madrid en 2007 et une exposition au musée des Beaux-Arts de Mexico en 2007. Elle a par ailleurs exposé avec d'autres artistes aux États-Unis, au Canada, au Mexique, en Amérique latine, en Europe et en Chine. Parmi ses publications, on trouve *Nosotras* (Éditions Filigranes en 2004), *Good Girls* (Éditions Umbridge en 2006).

WELCOME TO LIPSTICK (Bienvenue à Lipstick)

Ces photographies ont été faites dans une zone rouge proche de la frontière entre le Mexique et les États-Unis. Cet endroit, isolé par des murs, cache les prostituées au reste de la société. Autrefois très fréquenté, c'est aujourd'hui un territoire dans lequel règnent la violence et l'anarchie, que peu de monde ose visiter. Malgré cette décadence, la lutte de ces femmes pour survivre maintient vivante cette zone rouge.

LAND OF WITCHES (Terre de sorcières)

Après avoir achevé de réaliser *Missing*, une série sur les femmes disparues et assassinées à la frontière entre les États-Unis et le Mexique, j'ai ressenti le besoin de prendre en main mon destin, de faire justice contre l'impunité et d'affronter ma propre peur. J'ai donc décidé de me rendre à plusieurs reprises au nord du Mexique, dans l'espoir de m'y retrouver et afin de renouer avec mon amour de la photographie. De ces voyages, j'ai tiré la série photographique *Land of Witches*. En Amérique latine, la conquête espagnole a amené, outre la religion catholique, la persécution des femmes soupçonnées de sorcellerie, aussi bien espagnoles qu'indigènes. Les chamans, les sorciers autochtones, possédaient un savoir étendu sur les plantes et l'équilibre entre l'homme et la nature. Malgré les fréquentes chasses aux sorcières, la sorcellerie était pratiquée de manière clandestine et ces croyances vivent encore aujourd'hui dans la campagne mexicaine. Je suis partie, dans les États les plus catholiques, à la recherche des sorcières mi-européennes, mi-indigènes. Si tous les habitants des petits villages vont à leur rencontre, ils craignent également leur pouvoir. Elles finissent toujours exilées, trop différentes, sans doute, des autres femmes du village.

Maya Goded

Encadrements réalisés par Jean-Pierre Gapihan et Plasticollage, Paris (pour *Land of Witches*).

Projection montée et réalisée par Maya Goded en collaboration avec Coincidence (pour *Welcome to Lipstick*).

Expositions présentées à l'Atelier des Forges, Parc des Ateliers.

DULCE PINZÓN

Née en 1974 à Mexico. Vit et travaille à Brooklyn.

Elle étudie la communication et les médias à l'Universidad de las Américas à Puebla Mexico et la photographie à l'université d'Indiana en Pennsylvanie. En 1995, elle s'installe à New York où elle étudie à l'International Center of Photography. Son travail a été publié et collectionné dans le monde entier. En 2001, ses photos sont utilisées pour la couverture d'une édition du livre d'Howard Zinn, *Une histoire populaire* des États-Unis. En 2002, elle remporte la prestigieuse bourse Jóvenes Creadores au Mexique pour l'ensemble de son œuvre, participe à la 12e édition de la Biennale Mexicaine du Centro de la Imagen et obtient le fellowship de la New York Foundation for the Arts en 2006. En 2008, elle obtient une bourse de la Ford Foundation et en 2010 la Gaea Foundation/Sea Change Residency pour sa série *La véritable histoire des super-héros*. Elle arrive en première place au Symposium international de photographie de Mazatlán Abierto pour cette même œuvre. Elle s'appête actuellement à publier son premier livre de photographie.

LA VÉRITABLE HISTOIRE DES SUPER-HÉROS

Après le 11 Septembre, l'idée de « héros » devint petit à petit omniprésente dans l'imaginaire collectif. En cette période de crise, la nécessité de reconnaître le travail et l'extraordinaire détermination de certains individus face au danger semblait criante, ceux-ci sacrifiant parfois leur vie en tentant d'en sauver d'autres. Néanmoins, dans le tourbillon des médias qui affichaient, en une, les désastres et autres états d'urgence, il était aisé de passer à côté d'innombrables héros qui ont œuvré chaque jour pour le bien d'autrui, tout autant que ces autres héros glorifiés ; mais en des circonstances bien moins théâtrales. Le travailleur immigré mexicain à New York est l'exemple même du héros qui passe inaperçu : il travaille souvent de très longues heures dans des conditions extrêmes, et économise sur son salaire, si bas soit-il, au prix d'immenses sacrifices, pour l'envoyer au Mexique à sa famille et à sa communauté. Discrètement, l'économie mexicaine est devenue dépendante de l'argent envoyé par des travailleurs résidant aux États-Unis. De la même manière, l'économie américaine devient petit à petit dépendante de la main-d'œuvre mexicaine. C'est justement cet immense sacrifice, passé sous silence et inavoué, qui fait l'intérêt de ce travail photographique autour des travailleurs. L'intention principale de cette série est de rendre hommage à ces hommes et ces femmes, figures courageuses et déterminées, qui réussissent tant bien que mal, sans le moindre pouvoir surnaturel, à supporter de difficiles conditions de travail afin d'aider leurs familles et communautés à survivre et prospérer. Ce projet est constitué de vingt photographies couleur d'immigrants latino-américains vêtus de costumes de super-héros américains ou mexicains célèbres. Chaque image représente le travailleur/super-héros sur son lieu de travail et est accompagnée d'une légende constituée de son nom, sa ville natale, le nombre d'années durant lequel il a travaillé à New York et la somme d'argent qu'il envoie à sa famille chaque semaine.

Exposition projetée, réalisée par Coïncidence.
Expositions présentées à l'Atelier des Forges, Parc des Ateliers.

INAKI BONILLAS

Né en 1981 à Mexico. Vit et travaille à Mexico.

Depuis la fin des années 1990, Iñaki Bonillas a établi dans son œuvre une relation profonde avec la photographie. S'intéressant à l'esthétique et aux démarches conceptuelles des années 1960-1970, il isole peu à peu les éléments constitutifs de la photographie pour les associer à d'autres procédés. En 2003, Bonillas incorpore les vastes archives photographiques de son grand-père, J. R. Plaza, dans sa propre œuvre. Il combine des éléments a priori incompatibles : d'un côté l'élément narratif personnel, biographique, constitué d'anecdotes et d'émotions subjectives, de l'autre une approche qui mêle compilation, classification et archivage. Son travail a récemment été présenté dans les expositions *Les enfants terribles*, Colección/Fundación Jumex (Mexico), *El mal de escritura*, MACBA (Barcelone), ou *Little Theater of Gestures*, Museum für Gegenwartskunst, Kunsthalle Basel et Malmö Konsthall. Iñaki Bonillas est représenté par ProjecteSD (Barcelone), Galerie Greta Meert (Bruxelles) et Galería OMR (Mexico). À l'automne prochain, l'exposition *Archivo J. R. Plaza* sera inaugurée à La Virreina Centre de la Imatge (Barcelone).

DOUBLE CLAIR-OBSCUR

En 2003, Iñaki Bonillas ouvre son œuvre aux vastes archives photographiques de son grand-père, J. R. Plaza, flot continu de réflexions sur la photographie, qui joint souvent des éléments a priori incompatibles : d'un côté le récit biographique, de l'autre une compilation quasi scientifique. Bonillas choisit ici de travailler à partir d'une image seule, prélevée dans les archives, dans l'idée d'explorer la possibilité, non seulement de la création d'une nouvelle série d'images à travers la juxtaposition, la recontextualisation ou d'autres formes de réinterprétation de la source originale, mais également de la création d'une nouvelle archive à part entière. Plus que la simple flexibilité des images, le but est de montrer à quel point les images sont capables d'engendrer des champs visuels distincts. L'image en question est un portrait de l'arrière-grand-père de l'artiste qui présente les traces d'une grille autrefois inscrite au crayon sur toute la surface de l'image, en vue d'une reproduction. La présence de ce découpage offre à l'artiste 104 images plutôt qu'une seule, 104 éléments qui ne sont pas seulement des fragments d'une plus grande image mais des images en elles-mêmes, qu'il peut utiliser en tant que telles. En renonçant à l'aspect figuratif de la photographie ou, en d'autres termes, à la possibilité de pouvoir reconnaître le sujet, l'artiste peut alors rechercher des manières différentes de représenter cette nouvelle archive abstraite. Mais arrivées à ce point, les images ne sont plus photographiques – elles sont désormais impossibles à départager –, ce qui permet à Bonillas de partir de cette neutralité et d'explorer quatre différentes techniques, avec notamment un film 16 mm et un dessin minutieux au crayon. Il est important de noter que la photographie originale possède une autre particularité : elle a été prise de manière à créer une situation de double clair-obscur, grâce à l'intersection des dégradés de lumière du premier plan et de l'arrière-plan. Ce phénomène lumineux, constitué d'axes qui se croisent, donne à l'artiste l'occasion de travailler avec une grande richesse de tons gris.

Exposition organisée en collaboration avec la galerie ProjecteSD, Barcelone.
Exposition présentée au couvent Saint-Césaire.

FERNANDO MONTIEL KLINT

Née en 1978 à Mexico. Vit et travaille à Mexico.

Il a étudié la photographie à l'Escuela Activa de Fotografía et au Centro de la Imagen. Son œuvre est représentée dans les collections du musée d'Art de Guandong (Guangzhou, Chine), du musée d'Art contemporain du Chili, Nave K (Espagne), du musée d'Art moderne d'Aguascalientes (Mexique). Il a fait l'objet d'expositions personnelles et collectives dans des musées du monde entier, tels que le Palais des Beaux-Arts (Belgique), le musée de la Patagonie (Argentine), le Colegio de Arquitectos (Murcia, Espagne), le Victoria & Albert Museum (Londres), le Santralistanbul (Istanbul), l'université de Bilgi University (Turquie), El Palau de la Virreina (Barcelone) ou la Triennale de Milan. Il a aussi bénéficié de bourses de la part d'Omnilife, d'ID Magazine et a reçu le premier prix aux XXIe rencontres nationales des jeunes artistes (Mexique) ainsi qu'une mention honorable aux XXXIIIe Rencontres. Il est également finaliste à Critical Mass (États-Unis). Son travail a été présenté dans des foires artistiques telles que Preview Berlin, Slick Paris, Scope Basel, Maco Mexico, PhotoMiami ou MadridFoto. Il est représenté au Mexique par Emma Molina, en Espagne par la Galería Fernando Pradilla et à New York par la CTS Gallery.

ACTES DE FOI

La société à laquelle nous sommes parvenus atomise et isole l'individu, codépendants de la technologie en tant qu'êtres individualistes et consommateurs que nous sommes, engouffrés dans une quête presque éthérée du plaisir total, où nous cessons de nous reconnaître et de nous connaître de manière organique. L'interaction a été supplantée par une simulation virtuelle dans laquelle l'introspection et la recherche de l'être, du « je » intérieur et de sa liberté animique sont réduites à une peau de chagrin. Que signifie ici précisément le sens du mot « foi » ? Je m'intéresse à l'exploration de l'acte de foi dans la vie contemporaine sans lien avec la religion. Je recrée ma libération mentale grâce à des mises en scène et des actions qui sont captées par l'appareil photo, dans lesquelles j'invente d'artificieuses réalités faites d'atmosphères absurdes, à la recherche de l'introspection. L'introspection est aussi un chemin de lumière vers la contemplation et la libération individuelle. Ce sont des moments d'inspiration lors desquels l'infini m'apparaît comme une révélation, en un zénith mental. Ce qui n'a pas de fin, ce qui est essentiel dépasse le monde d'ici-bas ; la foi remplace la logique et se transforme en un acte éternel et circulaire.

Fernando Montiel Klint

Tirages réalisés par Dupon, Paris
Encadrements réalisés par Plasticollage, Paris.
Exposition présentée au cloître Saint-Trophime.
www.kiintandphoto.com

DOCUMENTS

ROBERT CAPA, CHIM (DAVID SEYMOUR), GERDA TARO LA VALISE MEXICAINE

La légendaire valise mexicaine de Robert Capa, contenant des négatifs de la guerre d'Espagne, était considérée comme perdue depuis 1939. Récemment retrouvée à Mexico, elle est exposée aujourd'hui pour la première fois en Europe. La valise – il s'agit en réalité de trois petites boîtes – renferme près de 4 500 négatifs : non seulement des photographies de Capa mais également celles de ses compagnons, tous juifs et exilés, les photojournalistes Chim (David Seymour) et Gerda Taro. Ces négatifs couvrent la guerre d'Espagne (1936-1939) à travers les chroniques détaillées de Chim en 1936-1937, la documentation de l'intrépide Taro, qui a photographié jusqu'à sa mort sur le champ de bataille en juillet 1937, et les reportages incisifs de Capa menés du début de la guerre aux derniers mois du conflit. On y trouve également celles du photographe et ami Fred Stein, représentant Taro, des images qui sont devenues, depuis la mort de celle-ci, intimement liées aux images de la guerre elle-même. Entre 1936 et 1940, les négatifs passent de main en main dans un souci de préservation, pour finalement refaire surface à Mexico en 2007. La guerre d'Espagne a éclaté le 19 juillet 1936. Au sens le plus large du terme, il s'agissait d'un coup d'État militaire mené par le général Francisco Franco et dont le but était de renverser le gouvernement de la République d'Espagne, élu démocratiquement et constitué d'une coalition entre la gauche et le centre. Dès ses premières heures, la guerre d'Espagne a attisé les passions de ceux qui voyaient l'attitude de Franco – qui jouissait d'un soutien matériel de l'Allemagne et de l'Italie – comme révélatrice de la montée du fascisme en Europe. De nombreux intellectuels et artistes de gauche se sont alors ralliés à la lutte antifasciste soutenant, dans des publications pour la presse internationale, la cause républicaine. Les négatifs de la valise mexicaine permettent de regarder d'un œil nouveau l'immense production des trois photographes, à travers des portraits, des scènes de combat, ainsi que des images rappelant les effets désastreux de la guerre sur les civils. Si certaines de ces œuvres nous sont déjà familières grâce à des tirages d'époque ou des reproductions, les négatifs de la valise mexicaine, présentés ici sous la forme de planches-contact agrandies, dévoilent pour la première fois l'ordre de la prise de vue, ainsi que certaines images totalement inédites. Ce fonds ne représente pas seulement un panorama exceptionnellement riche de la guerre d'Espagne – un conflit qui a changé le cours de l'histoire de l'Europe – mais révèle également les trois photojournalistes en tant que fondateurs de la photographie de guerre moderne.

Cynthia Young, commissaire de l'exposition

Première présentation après New York de cette exposition réalisée par l'International Center of Photography, New York.
Cette exposition et son catalogue ont reçu le soutien du National Endowment for the Arts, de la Fondation Joseph et Joan Cullmann pour l'art, de Frank et Mary Ann Arisman et de Christian Koese. Elle a aussi reçu le soutien de Sandy et Ellen Luger.
Aggrandissements photographiques réalisés par Dupon, Paris.
Exposition réalisée avec le soutien de la Fondation d'entreprise Hermès.
Exposition présentée au Musée Départemental de l'Arles Antique.

CHIM (DAVID SEYMOUR)

Né en 1911 à Varsovie. Décédé en 1956 à Suez.

De son vrai nom Dawid Szymin, grandit dans une famille d'intellectuels et d'éditeurs de livres en hébreu et en yiddish. En 1933, après avoir étudié les arts graphiques à Leipzig, il s'oriente vers la photographie pour gagner sa vie en poursuivant ses études à la Sorbonne. Bientôt reconnu pour ses photographies fortes des événements politiques liés au Front populaire, il collabore régulièrement avec le magazine communiste français *Regards*. Comme Capa, il couvre la totalité de la guerre d'Espagne. Mais contrairement à Capa et à Taro, qui cherchaient à faire des prises de vue sur la ligne de front, la grande force de Chim est de s'intéresser aux individus en dehors du conflit, qu'il s'agisse de portraits officiels de personnages importants, d'images de soldats sur le front intérieur ou de paysans au travail dans des petites villes. À l'écoute de la politique complexe de la guerre, ses images sont chargées de sens et de nuances. Il est avec Robert Capa l'un des quatre fondateurs de l'agence Magnum Photos en 1947.

GERDA TARO

Née en 1910 à Stuttgart. Décédée à Brunete, Espagne.

Ce fut l'une des premières femmes photojournalistes reconnues. De son vrai nom Gerta Pohorylle, élevée à Leipzig dans une famille juive de classe moyenne, elle choisit de s'exiler à Paris en 1933, où elle rencontre « André » Friedmann et se lance dans la photographie. Au printemps 1936, ils se réinventent pour devenir Robert Capa

et Gerda Taro. En août de la même année, ils partent pour l'Espagne en tant que photographes indépendants dans le but de documenter la cause républicaine pour la presse française. Pionnière du photojournalisme, elle consacre sa courte carrière presque exclusivement à la photographie dramatique des lignes de front de la guerre d'Espagne. Son style se rapproche de celui de Capa, mais diffère par son intérêt pour les compositions formelles et le degré d'intensité avec lequel elle photographie des sujets morbides. Taro travaille aux côtés de Capa, avec lequel elle collabore de près. Lors d'un reportage sur la bataille de Brunete, un conflit décisif de la guerre d'Espagne, elle est mortellement blessée par un char. Taro fut la première femme photographe tuée lors d'un reportage de guerre.

ROBERT CAPA

Né en 1913 à Budapest. Décédé en 1954 à Thai Binh, Indochine.

Robert Capa, né Endre Friedmann, est l'un des plus célèbres photojournalistes du xxe siècle. Il quitte la Hongrie et sa famille, des tailleurs juifs de Budapest, à l'âge de dix-sept ans pour cause d'activités gauchistes et se réfugie à Berlin, où il s'inscrit à la Hochschule für Politik et étudie le journalisme. Sans ressources ni profession, et avec peu de connaissances en allemand, il se tourne vers l'appareil photo pour gagner sa vie. En 1933, il s'installe à Paris, où il rencontre Chim, Stein et Taro. Il se fait rapidement connaître par ses photographies de la guerre d'Espagne, caractérisées par leur proximité viscérale avec l'action, rarement vue auparavant. Pellicule après pellicule retrouvée dans la valise mexicaine, on peut observer Capa se déplacer avec ses sujets, courir après l'action, essayer de comprendre et de ressentir les événements de la même manière que ses sujets. En 1947 Robert Capa fonde l'agence Magnum Photos avec Henri Cartier-Bresson, Georges Rodger et Chim (David Seymour).

TRISHA ZIFF, LA VALISE MEXICAINE (FILM DOCUMENTAIRE)

Née au Royaume-Uni. Vit et travaille à Mexico.

Trisha Ziff a débuté en tant qu'activiste politique s'illustrant par la photographie et le cinéma en Irlande du Nord, avec le lancement de Camerawork Derry en 1982, durant l'occupation britannique. De retour à Londres au milieu des années 1980, elle dirige Network Photographers avant de s'installer à Mexico pour se consacrer à sa carrière de commissaire d'exposition. Ses expositions ont été présentées dans de grands musées tels que le Victoria & Albert Museum (Londres), International Center for Photography (New York) ou le Centro de la Imagen (Mexico). Elle a contribué à la production du premier CD-ROM (*Voyager*), *I Photograph to Remember*. Son travail sur Che Guevara, d'abord dévoilé à Arles en 2004, a par la suite fait l'objet d'une exposition itinérante et d'un film, *Chevolution* (2008). Elle a également produit ou coproduit les films *Oaxacalifornia* (Faction Films, 1995), *My Mexican Shiva* et *9 months 9 days* (2009). Son dernier documentaire est à peine achevé : *The Mexican Suitcase* (Mallerich Films et 212 BERLIN, 2010). Actuellement, elle travaille sur un nouveau long-métrage documentaire, *Pirate Copy*, qui s'intéresse aux enjeux politiques et au problème du piratage de films et d'images et a récemment organisé une exposition importante de Maya Goded, *Las Olvidadas*, pour Arts Block (Californie). Elle collabore aussi avec Enrique Metinides à l'occasion de sa rétrospective aux Rencontres d'Arles.

La Valise mexicaine, c'est l'histoire de deux boîtes, disparues à Paris en 1939 et retrouvées à Mexico en 2007. Ces boîtes contiennent plus de 4200 négatifs de photographies prises durant la guerre d'Espagne par trois photographes exilés, originaires d'Allemagne, de Pologne et de Hongrie, qui se sont rencontrés à Paris et se sont rendus en Espagne pour contribuer à la lutte contre le fascisme à l'aide de la photographie. Robert Capa (23 ans), David Seymour, dit Chim (28 ans) et Gerda Taro, qui mourra durant un reportage en Espagne avant son vingt-septième anniversaire. Diverses théories ont été élaborées pour tenter d'expliquer comment les négatifs se sont retrouvés dans un placard de Mexico, apportant au passage des éclaircissements sur l'étonnante implication du Mexique dans la guerre d'Espagne. Une histoire qui parle d'exil et de liberté, de perte et de réparation, pleine de contradictions : rejetée par certains, recherchée par d'autres, puis, après un temps d'hésitation, restituée. Une histoire de survie. *La Valise mexicaine* révèle le contenu de ces boîtes et aborde l'importance qu'elles peuvent avoir aujourd'hui, d'autant qu'elles nous renseignent sur notre passé. Le film explore également, à travers la narration, la contribution exceptionnelle du Mexique à la République d'Espagne, le pays ayant accueilli des dizaines de milliers de réfugiés. Le film a été tourné sur un appareil Canon 5D, un réflex photographique, par Claudio Rocha, directeur de la photographie. Réalisé par Trisha Ziff, 212 BERLIN et produit par Eamon O'Farrill (Mexico), le film est co-produit avec Mallerich Films (Barcelone) et les producteurs Paco Poch et Victor Cavalier. D'une durée de 90 minutes, il est au format 35mm et numérique et sera sur les écrans courant 2011.

Première projection mondiale de gala au Théâtre Antique le 5 juillet 2011.

LES PHOTOGRAPHIES DU NEW YORK TIMES MAGAZINE

Depuis plus de trente ans, l'hebdomadaire *The New York Times Magazine* joue un rôle déterminant dans les possibilités de la photographie de magazine, à travers des commandes et des publications de travaux de tous bords, du photojournalisme à la photographie de mode en passant par le portrait. Avec cette exposition, Kathy Ryan, directrice de la photographie du *New York Times Magazine*, présente les coulisses du magazine, les démarches de collaboration et de création des quinze dernières années qui en ont fait un véhicule incontournable de la narration photographique au sein des médias d'actualités contemporaines. L'exposition comprend onze installations qui examinent chacune un projet ou une série de projets notables parus dans les pages du magazine. Ceux présentés dans l'exposition – des exemples d'œuvres fondateurs dans les domaines du reportage, du portrait, mais également de la photographie artistique – reflètent tout l'éclectisme du magazine. Avec des visuels tirés des différentes étapes du processus de commande – listes de prises de vue, tirages de lecture et planches-contact, vidéos, coupures, tirages encadrés – la méthodologie collaborative du magazine se révèle, de l'idée originelle jusqu'à la page imprimée, voire plus loin, dans certains cas, lorsqu'un sujet qui voit le jour en tant que commande devient partie intégrante de l'œuvre d'un photographe. L'exposition *Les Photographies du New York Times Magazine* propose également une importante série d'agrandissements de coupures et de couvertures retraçant les trente dernières années du magazine.

À propos de Kathy Ryan, commissaire d'exposition et rédactrice en chef de la photographie du *New York Times Magazine* : sous sa direction, le magazine a remporté de nombreux prix : Pictures of the Year, World Press Photo, The Society of Publication Designers ou The Overseas Press Club. Kathy Ryan est rédactrice en chef de la photographie au *New York Times Magazine* depuis 1985, après avoir travaillé à l'agence Sygma. Elle a remporté le prix Canon Best Picture Editor of the Year au festival Visa pour l'Image de Perpignan en 1997 et a été nommée Picture Editor of the Year en 2003 aux Lucie Awards en 2003.

À propos d'Aperture : situé dans le quartier artistique de Chelsea, à New York, Aperture est un éditeur et espace d'exposition de renommée mondiale consacré à promouvoir la photographie sous toutes ses formes. Aperture a été fondé en 1952 par les photographes Ansel Adams, Dorothea Lange, Barbara Morgan, et Minor White ; l'historien Beaumont Newhall et l'écrivain et commissaire Nancy Newhall, parmi d'autres. Ces figures visionnaires ont lancé un périodique trimestriel, *Aperture magazine*, dans le but d'encourager à la fois le développement et l'appréciation du média photographique et ceux qui la pratiquent. Dans les années 1960, Aperture a étendu ses activités à la publication de livres (plus de 500 ouvrages sont parus à ce jour) pour constituer l'une des bibliothèques les plus complètes et les plus innovantes de l'histoire de la photographie et de l'art. Le programme d'Aperture couvre aujourd'hui des conférences d'artistes et des tables rondes, des éditions limitées photographiques et des expositions itinérantes qui ont lieu dans les plus grands musées et institutions d'art aux États-Unis et dans le reste du monde.

Kathy Ryan et Lesley Martin, commissaires.

Exposition créée avec les Rencontres d'Arles par la Fondation Aperture.
Tirages réalisés par Picto (pour le cloître Saint-Trophime).
Exposition présentée à l'église Sainte-Anne et au cloître Saint-Trophime.

MANO A MANO VII / TENDANCE FLOUE

La profession de photo-journaliste connaît un bouleversement profond depuis 15 ans. La prise de vue alliée à la diffusion numérique des photos a permis à trois grandes agences, Reuters, Agence France Presse, Associated Press d'assurer leur suprématie grâce à un réseau de centaines de correspondants dans le monde. Cette délocalisation, associée à un dumping sur les prix de vente, a été le début du déclin des agences, notamment françaises, créées à la fin des années 60 dont les plus emblématiques étaient Gamma, Sygma, Sipa. Leurs photographes ont subi de plein fouet cette transformation du marché, suivie rapidement de la réduction drastique des budgets des rédactions, notamment pour les sous traitants que sont les agences, puis le phénomène d'internet qui propose des photographies d'amateurs, ravis d'être les reporters d'un jour. Dans ce climat de fin d'une époque dorée, il nous a semblé intéressant de faire dialoguer deux agences qui se sont paradoxalement développées dans les années 2000 : VII (prononcer seven) basée à Brooklyn / New York, et Tendance Floue à Montreuil dans la banlieue parisienne. Toutes deux ont été créées et sont autogérées par des photographes. Elles proposent deux approches très différentes de leur métier.

François Hébel, directeur des Rencontres d'Arles

À priori, tout oppose VII et Tendance Floue. D'un côté, un groupe de photojournalistes reconnu, mobilisé sur les événements qui font l'actualité ou sur des enjeux aux dimensions planétaires. Ils sont en « assignment » (commande) pour les plus grands magazines. VII est une référence. Ses photographes sont « au cul de l'actualité ». De l'autre, des individus qui questionnent le monde dans un laboratoire de création photographique atypique. Tendance Floue est une mise en commun des énergies où le photographe s'efface pour le groupe. Expériences collectives mises en images sous différentes formes, qui deviennent une pensée utopique du monde. Tendance Floue se vit « au cul du présent ». Cette confrontation photographique d'un soir à l'occasion de nos anniversaires respectifs ne cherche pas à révéler un « best of » des productions photographiques ou ce qui devrait opposer ces deux structures de photographes. Nous croyons au contraire que nos champs d'expériences ont été motivés par les mêmes interrogations. Avant tout nos images sont là pour questionner, regarder le monde à travers ces enjeux essentiels qui font que nous écrivons en images une idée « politique » de ce que nous croyons être le monde. Subjectivité essentielle de la photographie qui n'est pas là pour apporter des preuves mais plutôt pour donner à penser ou à douter.

VII et Tendance Floue

Projection au Théâtre Antique mercredi 6 juillet, réalisée par Coïncidence.

HOMMAGE À ROGER THÉROND

Il fut notre père photographique, notre mentor, notre patron. Il fut l'Œil de *Match*, le fondateur de *Photo*, le collectionneur passionné. Il savait nous faire partager sa passion pour l'image. Roger Théron est mort il y a dix ans. Nous tenons à lui rendre hommage avec ses proches et ses intimes. Nous montrons les plus belles pages de *Match*, les plus étonnantes pièces de sa collection, accompagnées des témoignages d'Edmonde Charles-Roux, Sylvie Aubenas, Didier Rapaud, Olivier Royant, Jean-François Leroy, Philippe Garner et Sebastião Salgado.

Jean-Jacques Naudet

Roger Théron naît à Sète en 1924. Il est engagé en 1945 à *L'Écran français*, grâce à Jacques Prévert, comme critique de cinéma. Trois ans plus tard, en 1948, il est reporter à *Samedi Soir*. Il entre à *Paris Match* dès son premier numéro en 1949, propriété de Jean Prouvost et en devient le plus jeune rédacteur en chef. Il est nommé directeur de rédaction de *Match* en 1962 pour six ans et quitte le journal en 1968. À la demande de Françoise Giroud, il rejoint *L'Express* comme conseiller de la rédaction. Il est avec Walter Carone et André Lacaze l'un des fondateurs de *Photo* et intègre les Publications Filipacchi. En 1976, Daniel Filipacchi devient propriétaire de *Paris Match* et en confie la direction à Roger Théron. C'est en 1980 que ce dernier crée, avec Jean-Luc Monterosso, à l'occasion de la première édition du Mois de la Photo de Paris, le Grand prix Paris Match du photojournalisme. Deux ans plus tard, il est nommé vice-président directeur des rédactions du groupe Hachette-Filipacchi Presse. En 1989, il lance, avec Michel Decron, Jean Lelièvre et Jean-François Leroy, *Visa pour l'image*, le plus grand rendez-vous international de photojournalisme et devient, en 1996, président du comité éditorial de Hachette-Filipacchi Médias et membre du comité directeur de Lagardère Groupe. Il quitte l'hebdomadaire en 1999, après avoir, pendant cinquante ans, « fait » *Match*, transformant toujours l'actualité en une aventure extraordinaire. Il crée l'événement en exposant pour la première fois à la Maison Européenne de la Photo sa collection de photographies, l'une des plus belles collections mondiales. Père de quatre enfants, Émilie, Éléonore, Ève et Tristan, il a épousé en 1971 Astrid Doutré, une Arlésienne. Il soutint dès l'origine les Rencontres d'Arles, dont il fut membre du conseil d'administration jusqu'à son décès.

Cet hommage a été réalisé par Jean-Jacques Naudet, Guillaume Clavières et Marc Brincourt.
Projection au Théâtre Antique mercredi 6 juillet, réalisée par Coïncidence.

POINTS DE VUE

RIX DÉCOUVERTE 10^e ÉDITION

Le prix Découverte des Rencontres d'Arles récompense un photographe ou un artiste utilisant la photographie et dont le travail a été récemment découvert, ou mérite de l'être sur le plan international. Il est doté de 25 000 euros et attribué suite au vote du public professionnel présent pendant la semaine d'ouverture des Rencontres d'Arles. Nouveaux responsables d'institutions internationales, les nominateurs proposent chacun trois nominés exposés à Arles et qui concourent ainsi pour le prix Découverte.

Avec le soutien de la Fondation LUMA.

Expositions présentées à la Grande Halle, Parc des Ateliers.

ARTISTES PRÉSENTÉS PAR SIMON BAKER

Né en 1972 au Royaume-Uni. Vit et travaille à Londres.

Le Dr Simon Baker est le premier conservateur pour la photographie et la création artistique internationale à la Tate Modern de Londres. Il était, auparavant, professeur associé en histoire de l'art à l'université de Nottingham où il enseignait l'histoire de la photographie, du surréalisme et de l'art contemporain. Il a publié de nombreux ouvrages sur ces sujets et a organisé les expositions *Undercover Surrealism: Georges Bataille and Documents* (Hayward, Londres, 2006) ; *Close-up : proximity and defamiliarisation in art, film and photography* (Fruitmarket, Édimbourg, 2008) et, plus récemment, *Exposed: Voyeurism, Surveillance and the Camera*, à la Tate Modern (avec Sandra Phillips).

www.tate.org.uk/modern

MINORU HIRATA_Japon

Né en 1930 à Tokyo. Vit et travaille à Tokyo.

Minoru Hirata est surtout reconnu pour l'intensité exceptionnelle de ses chroniques de performances artistiques japonaises, en particulier celles des groupes néodadaïstes Hi Red Centre ou Zero Dimension. Ces chroniques témoignent d'un regard plus complexe, plus sophistiqué que les simples images documentaires auxquelles on s'attend habituellement. Outre ses chroniques relatant les activités des avant-gardes japonaises, Hirata s'est également engagé à un niveau plus personnel avec comme sujet de prédilection l'île d'Okinawa (occupée par les États-Unis entre 1945 et 1972). L'œuvre qu'il réalise sur Okinawa depuis les années 1960 est tout aussi sensible, engagée et originale que ses photographies, plus célèbres, de performances : elles révèlent la même aisance avec l'expérimentation, la même originalité vis-à-vis de l'aspect politique de la vie quotidienne, sous occupation ou non, que l'univers spectaculaire de l'avant-garde.

Simon Baker

Hirata découvre l'avant-garde tokyoïte en 1958 avec l'œuvre controversée d'Ushio Shinohara à l'exposition indépendante de Yomiuri, un événement sans jury qui se déroule au Tokyo Metropolitan Art Museum. Peu après, en 1959 ou 1960, Hirata rend visite à Shinohara dans son atelier-résidence à Tokyo, envoyé par une agence photographique américaine. La prise de vue qui s'ensuit rapprochera les deux artistes : Hirata se mettra à documenter avec avidité les performances de Shinohara ainsi que de nombreux autres pratiquants de l'Anti-art (Hangeijutsu) dont notamment Neo Dada, Hi Red Center, Yoko Ono, Nam June Paik ou Zero Jigen (littéralement « zéro dimension »). L'action est le composant principal des chroniques de Hirata. Il se qualifie, dans une de ses récentes publications photographiques, *Cho-geijutsu/Art in Action* (2005), de « comploteur », aidant les artistes et les collectifs qui mettent en scène leur « art en action ». Il crée une œuvre composée de documents dignes de l'histoire de l'art qui dégagent également une véritable authenticité photographique. L'attachement de Hirata à Okinawa remonte à 1967, avant que les États-Unis ne restituent l'archipel au Japon en 1972. Dès sa première visite, il est immédiatement séduit par la beauté des récifs coralliens et des paysages marins, mais il est encore plus touché par l'histoire géopolitique complexe d'Okinawa : depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, les précieuses terres de l'archipel furent occupées – et le sont encore – par une multitude de bases militaires américaines. Ses photographies traduisent une sympathie profonde envers le sort du peuple d'Okinawa, pour qui le rêve d'une existence indépendante semble impossible, même après la remise de leur terre sous gouvernance japonaise.

Reiko Tomii

www.takaishiiigallery.com

Exposition réalisée avec la collaboration de la Taka Ishii Gallery, Tokyo.

Encadrements réalisés par Jean-Pierre Gapihan.

MARK RUWEDEL_États-Unis

Mark Ruwedel travaille dans les régions désertiques de l'ouest des États-Unis, s'intéressant en grande partie aux traces et à l'effet de l'activité de l'homme sur le paysage. Son œuvre traduit à la fois une loyauté absolue envers le langage formel et le potentiel de la chambre grand format ainsi qu'un attachement important au tirage photographique et à l'esthétique qui en découle. Aussi conceptuellement ambitieux que géographiquement vaste, son travail se nourrit de la précision et de l'engagement de la tradition américaine des « nouveaux topographiques », tout en ajoutant à cette approche une couche personnelle qui témoigne de son propre regard sur la relation tumultueuse qu'entretiennent environnement naturel et expansion économique.

Simon Baker

Depuis de nombreuses années, mon travail s'efforce de faire ressortir un regard sur l'Ouest américain en tant que palimpseste d'une histoire culturelle et historique. On pourrait considérer que *Dusk* (Crépuscule) et *Dog Houses* (Niches) sont des chapitres d'un projet plus vaste, intitulé *Message from the Exterior* (Message du Dehors). *1212 Palms* (1212 Palmiers) est une œuvre complète qui représente l'intérêt que j'ai toujours eu pour les noms de lieux, ainsi qu'une approche conceptuelle de la photographie de paysage. *1212 Palms* (1212 Palmiers) est une série de neuf photographies noir et blanc représentant, dans le désert californien, des endroits qui ont été nommés suivant le nombre de palmiers qui s'y trouvaient. De *Una Palma* à *Thousand Palm Oasis* (Un palmier à Oasis des mille palmiers), la somme des neuf noms de lieux correspond à mille deux cent douze palmiers, même si le nombre d'arbres représentés dans les images est différent. Les photographies qui constituent *Dusk* et *Dog Houses* ont été réalisées dans les régions désertiques à l'est de Los Angeles. *Dusk* est une série d'images noir et blanc de maisons abandonnées, photographiées au moment où le soleil disparaît derrière l'horizon. Avec leurs tons obscurs, atténués, elles évoquent à la fois la présence et l'absence, l'isolement social ainsi que géographique. Les *Dog Houses*, que j'ai photographiées en couleur, ont été découvertes près de maisons abandonnées et d'anciennes propriétés isolées, comparables à celles de la série *Dusk*. La collection présente un inventaire relatif à une forme singulière et poignante d'architecture vernaculaire. Ces structures modestes, à la fois drôles et tragiques, témoignent de la fragilité de l'homme qui se mesure à un environnement rude.

Mark Ruwedel

Exposition présentée avec la collaboration de la Luisotti Gallery, Santa Monica.
Encadrements réalisés par Jean-Pierre Gapihan, Paris.

INDRĖ ŠERPYTYTĖ_Lituanie

Née en 1983 à Palanga en Lituanie. Vit et travaille à Londres.

L'œuvre d'Indrė Šerpytytė aborde les problèmes de la mémoire, du traumatisme et de la perte à travers l'histoire d'après-guerre de sa Lituanie natale, associant de manière sophistiquée la recherche d'archives, la sculpture et la photographie. Son projet *1944-1991* en est exemplaire : elle part d'une série de photographies de sites de répression et de violence, dont elle fait ensuite une base de travail pour évoquer ses propres représentations, ainsi que les relations complexes et subtiles qu'elle entretient avec ces lieux. En travaillant aussi bien la photographie que d'autres médiums, Šerpytytė témoigne cependant d'un profond engagement vis-à-vis de l'histoire spécifique et du potentiel critique du médium photographique.

Simon Baker

1944-1991

En 1944, la Guerre froide s'installe. Une guerre brutale, inhumaine. Une guerre presque oubliée aujourd'hui. Les puissances occidentales considéraient comme illégale l'occupation des pays baltes et de l'Est par les autorités stalinienne, malgré les accords d'après-guerre qui avaient reconnu les frontières de l'Union soviétique. Cachée par le rideau de fer, l'occupation du bloc soviétique continua durant cinquante ans, décimant les populations. On estime aujourd'hui le nombre de morts à vingt millions. Selon certains, le chiffre réel serait plus près de soixante millions. Sans le moindre soutien de l'Occident, les partisans résistants se sont battus contre le régime soviétique. Ils ont dû abandonner leurs familles, leurs maisons, pour se réfugier dans la forêt. Dans de nombreux villages et villes, des habitations ont été réquisitionnées par les officiers du KGB afin de servir de centres de contrôle, d'interrogation, d'emprisonnement et de torture. Ces maisons familiales ont été ainsi converties en lieux terrifiants. Par conséquent, la forêt était non seulement un refuge, mais également un charnier. La résistance la plus active et la plus appuyée, celle des « frères de la forêt » lituaniens, a duré dix ans.

Indrė Šerpytytė

www.indre-serpytyte.com

Encadrements réalisés par Circad, Paris.

ARTISTES PRÉSENTÉS PAR CHRIS BOOT

Né en 1960 à Shropshire au Royaume-Uni. Vit et travaille à New York.

Chris Boot est directeur général de la Fondation Aperture à New York depuis janvier 2011, après avoir été, dix années durant, éditeur indépendant. Sous son propre nom, Chris Boot Ltd, il a publié plus de quarante titres, dont *History* de Luc Delahaye (2004), *Lodz Ghetto Album, Photographs by Henryk Ross* (2004), *Things as They Are: Photojournalism in Context since 1955* (2005), *The Memory of Pablo Escobar* par James Mollison (2007), *Beaufort West* par Mikhael Subotzky (2008) ou *Infidel* par Tim Hetherington (2010). Entre 1998 et 2000, Boot est directeur éditorial chez Phaidon Press, où il a commandé la réalisation de livres tels que *Boring Postcards* de Martin Parr ou *The Photo Book – A History*. Auparavant, il a travaillé huit ans chez Magnum Photos, notamment en tant que directeur des bureaux de Londres et de New York. Il a également écrit et dirigé la publication de *Magnum Stories* (Phaidon, 2004).

www.aperture.org

CHRISTOPHER CLARY_États-Unis

Né en 1968 à Rochester, New York. Vit et travaille à Brooklyn, New York.

Christopher Clary a réalisé une installation pour l'exposition intitulée *Gay Men Play* que j'ai organisée pour le New York Photo Festival en 2009 et qui tournait autour de l'usage de la photographie chez les homosexuels comme outil propice à la communication sur la sexualité. La pièce qu'il a créée, tapissée d'images qu'il avait collectionnées et imprimées depuis son disque dur, était à la fois intelligente et touchante. Mais son œuvre ne se préoccupe pas uniquement de la photographie comme devise sociale et sexuelle. En explorant de manière publique son désir d'un archétype photographique spécifique de la masculinité et du nu masculin, Clary déterre d'une manière poignante certaines questions relatives à l'inventivité sexuelle, la confiance en soi et la vulnérabilité du mâle.

Chris Boot

Christopher Clary est un artiste pluridisciplinaire qui se spécialise dans les installations, en utilisant des photographies qu'il s'approprie ou qu'il crée lui-même pour confronter les problèmes de la sexualité et de la masculinité. Au cœur de sa pratique, on trouve une collection de pornographie homosexuelle : des magazines qui documentent les communautés bear, cuir et camionneur sur une vingtaine d'années, ainsi qu'une collection numérique qui comprend 1 500 images d'hommes téléchargées sur des sites pornos professionnels et amateurs ainsi que sur les réseaux sociaux. Sa collection constitue le point de départ de la création d'œuvres qui abordent sa propre identité sexuelle et sociale, ainsi que la production et la consommation d'images de la sexualité masculine. À Arles, l'installation de Clary comprend une présentation de ses photographies pornographiques à l'état brut : des magazines exposés, des images miniatures imprimées sur du papier peint. L'espace comprend des agrandissements sur toile d'images de Kevin qui proviennent de la collection, empilés en groupes : des fenêtres de fichiers JPG transposés en peintures plus grandes que nature. L'installation comporte également deux séries photographiques qui mettent en scène les rencontres entre Clary et des hommes de sa collection : invités à se déshabiller lentement, durant deux heures, devant un appareil photo dans son atelier, que Clary règle pour prendre un cliché toutes les cinq secondes. Vus en tant qu'images individuelles, les résultats sont similaires aux images de sa collection, mais la série dans son ensemble révèle et explore les sujets sous-jacents du « nu masculin », étant donné que ces rencontres provoquent et révèlent des expressions de vulnérabilité et de douleur tout autant que la confiance en soi sexuelle et le désir.

www.christopherclary.com

DAVID HORVITZ_États-Unis

Né en 1982 à Los Angeles. Vit et travaille à Brooklyn.

Même si la pratique photographique joue un rôle central dans l'œuvre de David Horvitz – qu'il s'agisse de la sienne ou de celle des autres, qu'il sollicite –, ses créations se situent à l'opposé d'objets d'art raffinés. Les images qu'il présente sont plutôt semblables à des cartes postales, ce sont des échanges entre lui et son public, des souvenirs des interventions qu'il réalise tout autour du monde, ou encore un moyen d'encourager son public à penser comme des artistes conceptuels ou des artistes de performance, et de jouer. Il veut que les gens appréhendent leur environnement d'une manière différente, pratiquant un landart virtuel de l'ère interactive, et laisse rarement la moindre trace derrière lui. Son investigation sur la nature de la photographie me fait penser à Duane Michals et à Keith Arnatt.

Chris Boot

Le caractère nomade de David Horvitz le fait osciller entre Internet et la page imprimée, en évitant toute forme spécifique de définition ou de support. Il s'intéresse fréquemment à des disciplines qui questionnent la circulation

de l'information et l'impermanence des artefacts numériques. Horvitz encourage aussi bien ses amis qu'un public issu du Web à participer à ses projets. Il canalise l'esprit de l'art conceptuel en interagissant avec diverses communautés, à travers les technologies de communication numériques. Ses projets, en accès libre et gratuit, traduisent sa grande générosité. Pour *Public Access*, un de ses projets récents, il a voyagé tout le long de la côte californienne, de la frontière mexicaine jusqu'à l'Oregon. Durant ce road-trip, il a réalisé des photographies de diverses vues de l'océan Pacifique dans le cadre desquelles il s'inclut (parfois discrètement). Il a ensuite envoyé ces photographies sur Internet pour illustrer les pages Wikipédia des lieux en question. Une des photographies de Horvitz, prise entre le Mexique et les États-Unis où la frontière s'avance dans la mer, est ainsi apparue dans l'article Wikipédia sur le Border Field State Park. Avec l'intention de distribuer ses images de manière ouverte, au sein des nouveaux espaces publics qui ont vu le jour avec Internet, le travail de Horvitz a entraîné une modeste controverse au sein de la communauté des rédacteurs de Wikipédia. Après des débats de longue haleine, les images ont été soit retouchées (Horvitz n'apparaissant plus dans ses propres photographies), soit tout simplement effacées. Un document PDF a été créé pour documenter tout le déroulé du projet et le processus de suppression des images. Avec *From the Southern-most Inhabited Island of Japan (Hateruma... Public Domain)* [Depuis l'île inhabitée à l'extrémité sud du Japon (Hateruma... Domaine public)], exposé à cette époque au New Museum, Horvitz a généré une succession d'images « de voyage » qui font office de représentation, métaphorique et en ligne, d'un voyage au sud du Japon qu'il avait effectué quelques années plus tôt. Comme avec beaucoup de projets de Horvitz, ce travail se manifeste sous plusieurs formes : texte, photographie, images trouvées, coupures de presse, ainsi qu'un livre.

www.davidhorvitz.com

Tirages réalisés par Janvier, Paris.

PENELOPE UMBRICO_États-Unis

Née en 1957 à Philadelphia en Pennsylvanie. Vit et travaille à New York.

Les photographies descriptives des typologies du quotidien de Penelope Umbrico, créées par milliers et publiées en ligne, représentent des observations anthropologiques détachées sur les gens, les objets qui leur tiennent à cœur, et leur comportement. En même temps, une telle œuvre constitue l'art d'un charognard, qui regroupe des photographies trouvées pour les afficher d'une manière qui lui est tout à fait personnelle. Comme les autres artistes que j'ai nommés pour le prix Découverte d'Arles, Umbrico réalise des œuvres provocantes et originales, engagées avec et autour du phénomène de la photographie telle qu'elle se manifeste aujourd'hui : un langage employé par quasiment tout le monde, pour articuler du sens sur les réseaux à un niveau social. Chris Boot

SIGNAL SUR ENCRE

Mon travail est tout autant une étude de la photographie qu'une pratique photographique en tant que telle. En parcourant les images sur des sites Web communautaires, je re-photographie, scanne et fais des captures d'écran pour extraire des détails spécifiques de ces images qui, selon moi, mettent en évidence une déflation ou une rupture dans les représentations idéalisées qu'on trouve dans ces communautés. Ce rassemblement, cette recontextualisation fait de moi une archiviste. Le travail produit représente une accumulation qui fait référence à l'histoire de la technologie en révélant l'expression des désirs et des envies liés à la culture. Les idées d'absence et d'effacement sont des thèmes récurrents dans mon travail, surtout au vu de l'utilisation répandue de technologies telles que la photographie ou Internet. Je remets en question l'idée de la démocratisation des médias, l'idée que des images mises en scène avec des outils pré-réglés encourageraient la subjectivité ou l'individualité. J'examine l'écart entre les pratiques photographiques individuelles et collectives ainsi que les ramifications liées au fait de partager ses photographies personnelles avec un public anonyme. Ma proposition pour le prix Découverte, composée de petits détails relevés à partir de centaines d'images d'objets plus ou moins cassés et mis en vente, explore les conséquences et les dérivés d'une production de masse. Celle-ci implique une extrême disponibilité de tout, à travers les technologies les plus répandues de la photographie grand public. J'y découvre ainsi : des télévisions à tube cathodique, encombrantes, indésirables, photographiées avec autant de maladresse dans la composition de l'image que dans le salon où elles se trouvent ; une profusion de télécommandes universelles, dont le concept de « distance universelle » représente une métaphore appropriée aux phénomènes contemporains de détachement et d'isolement. Il s'agit d'une trajectoire qui part d'images d'objets, de corps ingérables et persistants, pour arriver à celles d'objets devenus des extensions abstraites du corps. Ce travail raconte, d'une certaine manière, l'histoire de la promesse et de l'échec de la technologie : un panorama des technologies de production d'images où se trament les manifestations culturelles du désir, du matériel et de l'immatériel, de la désincarnation, de l'absence et de l'effacement.

Penelope Umbrico

www.penelopeumbrico.net

Encadrements réalisés par Plasticollage et Circad, Paris.

ARTISTES PRÉSENTÉS PAR LE POINT DU JOUR **DAVID BARRIET, DAVID BENASSAYAG & BÉATRICE DIDIER**

Vivent à Cherbourg-Octeville et à Paris.

En 1996, David Barriet, David Benassayag et Béatrice Didier créent Le Point du Jour, éditeur spécialisé en photographie, puis en 1999 le Centre régional de la photographie de Cherbourg-Octeville qui présente une soixantaine d'expositions associées à des projections, rencontres et résidences. Installé en 2008 dans un bâtiment conçu par Éric Lapiere (prix de la Première œuvre 2003), Le Point du Jour Centre d'art/Éditeur est issu du rapprochement de ces deux structures. Ils y présentent les travaux de Lynne Cohen, Mikaël Levin, Helen Levitt, Joachim Mogarra, Maxence Rifflet et Gilles Saussier, accompagnées de livres et de diverses actions en direction du public. Tous les deux ans, Le Point du Jour organise une résidence d'artiste, suivie d'une exposition et d'un livre, ainsi que le prix Roland Barthes pour la recherche photographique, qui récompense le travail de jeunes universitaires.

David Barriet est né en 1970 dans la Manche. Il a travaillé pour la presse, au sein d'un service photographique et comme photographe indépendant. Il a également développé des projets personnels jusqu'en 2002, exposés notamment au Pôle Image Haute-Normandie (Rouen) et à l'Artothèque de Caen.

Né en 1970 à Paris, David Benassayag a suivi des études de lettres à l'université Paris IV-Sorbonne avant d'obtenir un master 2 édition à l'université Paris XIII-Nord. Il a travaillé comme rédacteur et assistant d'édition.

Béatrice Didier, née en 1964 à Paris, a été journaliste puis administratrice de compagnies de théâtre et de danse. Elle est titulaire d'un master 2 en sciences politiques (université Grenoble-Stendhal).

www.lepointdujour.eu

LYNNE COHEN_Canada

Née en 1944 à Racine, aux États-Unis. Vit et travaille à Montréal.

Les images de Lynne Cohen montrent systématiquement des intérieurs sans personnages. Ce rigoureux minimalisme contraste avec une décoration souvent kitsch, parfois un détail incongru ou une relation incompréhensible entre les objets. Plus on s'applique à voir, plus l'inquiétude s'insinue : d'abord, en raison de la contrainte sur les corps que les lieux suggèrent ; ensuite, quant à la nature des images, entre catalogues d'équipement et installations artistiques. Ces vues frontales, aux cadres imposants, sont toujours à double fond. Quelque chose, de dérisoire ou de grave, y semble camouflé, autant qu'elles apparaissent, elles-mêmes, comme des camouflages ; mais de quelles intentions alors, et de quelles réalités ?

David Barriet, David Benassayag, Béatrice Didier

Depuis plus de trente ans, Lynne Cohen photographie des salons, des clubs masculins, des salles de classe, des établissements de bain et des installations militaires. Elle pourrait être une collectionneuse en quête, à travers toutes ces pièces, de la pièce unique ; mais une collectionneuse que l'origine ou l'authenticité n'intéressent guère : Lynne Cohen préfère en effet ne pas préciser où ses photographies ont été prises, contribuant ainsi à accroître leur uniformité factice. En réalité, chaque site prélevé dans le monde matériel, devient encadré sur les murs de l'espace d'exposition, le lieu d'un drame possible. Accrochées plus bas que d'ordinaire, les images semblent des fenêtres à travers lesquelles nous pourrions basculer, comme Alice de l'autre côté du miroir. Les ouvertures d'où proviennent un éclairage artificiel, les rectangles de néons qui paraissent des vasistas opaques, les reflets réels ou supposés participent de cette impression de mise en abyme. Dans ce monde imaginé par l'homme, rien n'est à la mesure de l'humain : des mannequins, des animaux peints, une famille de sous-marins noirs en promenade en sont d'ailleurs les rares habitants. Les cartes et les écrans signalent évidemment une logique policière ou marchande. Mais à ce contrôle social, Lynne Cohen n'oppose pas un discours de dénonciation. C'est par le tranchant de l'humour noir et de l'incongruité de l'objet trouvé que toute norme se trouve, d'un souffle, subrepticement subvertie.

David Barriet, David Benassayag, Béatrice Didier

www.lynne-cohen.com

Exposition présentée avec la collaboration de la James Hyman Gallery à Londres, de la galerie In Situ/Fabienne Leclerc à Paris et du Point du Jour.

RUT BLEES LUXEMBURG_Allemagne

Née en 1967 à Leimen en Allemagne. Vit et travaille à Londres.

Rut Blees Luxemburg réalise le plus souvent des vues nocturnes d'architectures gigantesques ou d'espaces urbains délaissés. La ville, la civilisation sont représentées dans leurs infrastructures et leurs recoins, comme un théâtre et ses coulisses. Nulle

figure humaine n'y paraît, mais il ne s'agit vraiment pas d'un constat froid de l'inhumanité moderne. Au contraire, ces images sont habitées par une force vitale. Elles s'apparentent à des fragments de rêve : la peur et le désir, le délire et la rationalité, les sensations les plus opposées s'y accordent dans l'évidence d'une vision.

David Barriet, David Benassayag, Béatrice Didier

Rut Blees Luxemburg présente de nouvelles œuvres tirées de la série *Black Sunrise*. Prises à New York en 2010, ces grandes photographies lumineuses font écho au panorama poétique que Walt Whitman a fait de la ville avec sa multitude de désirs. Les œuvres choisies explorent les recoins les plus sombres de la ville. Dans l'image intitulée *Black Sunrise*, un tuyau noir brillant serpente en direction d'un immense globe. Ce symbolisme grandiloquent de l'Empire est atténué par un ciel sombre où une lueur se fait pressentir. 'O' dépeint l'œil aguicheur d'une actrice américaine, coupé en deux par un autocollant bas de gamme du commerce du sexe : la profanation démesurée de la beauté et de l'éros, rendue visible le temps d'un battement de cils. Le travail de Rut Blees Luxemburg prend racine dans les espaces publics de la ville. Il dévoile les rouages des « projets modernes » tout en leur conférant une incroyable sensualité. Dans son travail, l'artiste cherche à montrer ce qu'on néglige, ce qui n'est pas regardé, ce à quoi l'on ne s'attendait pas pour créer des compositions vertigineuses dans lesquelles on s'immerge, qui confrontent et déconstruisent les perceptions établies de la ville.

www.rutbleesluxemburg.com

Exposition présentée avec la collaboration de la galerie Dominique Fiat, Paris.

Tirages réalisés en partie par Picto, Paris.

Encadrements réalisés en partie par Circad, Paris.

JOACHIM MOGARRA France

Né en 1954 à Tarragone en Espagne. Vit et travaille à Montpeyrroux en France.

Joachim Mogarra réinvente le monde à domicile en photographiant des objets aimés, des matériaux pauvres qu'il accompagne généralement de quelques mots écrits à la main. Chaque pièce s'inscrit dans un ensemble thématique, une collection ou un récit inspiré par la vie de l'artiste. L'écart visible entre l'image et ce qu'elle est censée représenter, les différences d'échelle et le mélange des registres provoquent immédiatement le rire ; mais, l'air de rien, ce sont peut-être aussi nos manières de voir et de penser que ces clichés perturbent.

David Barriet, David Benassayag, Béatrice Didier

Les images de Joachim Mogarra font irrésistiblement penser aux inventions des enfants qui, à partir de presque rien, construisent un monde dans lequel tout a droit de cité. Tel chien en faïence a d'emblée l'épaisseur d'un personnage. Il s'agit toujours de se raconter des histoires, d'inviter les autres à y participer. Pourtant, Mogarra en fait visiblement trop, ou trop peu, pour que l'on s'amuse simplement de ses facéties. Une illusion peut en cacher une autre. Ce sont les voyages lointains, les théories scientifiques, les traits de civilisation et l'identité des individus qui sont atteints par un tel art du bricolage. Et avec eux la capacité de la photographie à représenter le monde par le reportage, le portrait, les vues astronomiques ou architecturales. Mais ce comique de l'absurde semble d'abord à usage personnel ; il serait la juste mesure pour domestiquer approximativement le monde et rapporter les diverses facettes de la comédie humaine aux dimensions d'un théâtre intérieur. Peut-être que seule la photographie permettait une si heureuse transposition. Elle autorise en tout cas l'expression de sentiments contradictoires et de goûts mal assortis. L'œuvre de Mogarra serait ainsi un autoportrait paradoxal, ne s'offrant facilement à notre regard que pour aussitôt y échapper.

David Barriet, David Benassayag, Béatrice Didier

Exposition présentée avec la collaboration de la galerie Georges-Philippe & Nathalie Vallois, Paris.

Tirages en partie réalisés par Plasticollage et Circad, Paris (pour La Magie de l'art photographique).

ARTISTES PRÉSENTÉS PAR SAM STOURDZÉ

Né en 1973 à Paris. Vit et travaille à Lausanne.

Spécialiste des images, Sam Stourdzé a été nommé directeur du musée de l'Élysée à Lausanne en 2009. Ses recherches portent sur leurs contextes de production, de diffusion et de réception. Depuis plusieurs années, il étudie les mécanismes à l'œuvre dans la circulation des images, avec pour champ de prédilection les rapports entre photographie, art et cinéma. Il a organisé de nombreuses expositions et publié plusieurs livres, dont notamment *Le Cliché-Verre de Corot à Man Ray* (1997), les rétrospectives Dorothea Lange et Tina Modotti, *Chaplin et les images* (2006) ou encore *Fellini, La Grande parade* (2009).

www.elysee.ch

JEAN-LUC CRAMATTE & JACOB NZUDIE_Suisse et Cameroun

Vivent et travaillent à Fribourg en Suisse et à Yaoundé au Cameroun.

Lorsque Cramatte rencontre Nzudie, le photographe du supermarché de Yaoundé, il est interpellé par l'effet d'une pratique vernaculaire. De leur projet naît la tentative de rendre compte d'une activité commerciale aux ramifications multiples. Pour que l'improbable studio du photographe se soit déployé dans les allées du supermarché, encore fallait-il qu'il soit le territoire d'un enjeu social. À l'évidence, le supermarché de Yaoundé s'affirme comme le lieu d'une conquête sociale. Les clients de Nzudie sélectionnent avec attention leurs rayons préférés comme le gage de leur succès, celui de l'accession à la consommation. Pour en témoigner, le regard appliqué du photographe qui vend ses portraits. Des photographies qui, dans leurs répétitions, additionnent les envies de paraître ; des photographies qui, par accumulation, composent un vaste portrait sociologique. Choisis par Cramatte, la succession infinie des portraits de Nzudie épuise la sérialité. Et lorsque tous les artifices sont tombés, c'est la photographie elle-même qui se raconte. Elle raconte l'autre histoire, celle d'une image pauvre à l'ombre d'une jungle urbaine. Sam Stourdzé

SUPERMARCHÉ

Jacob Nzudie photographie ses clients dans un supermarché au Cameroun tels qu'ils désirent être vus. Ce lieu n'est pas anodin. Destiné à une clientèle privilégiée, souvent composée d'expatriés occidentaux, il n'accueille pas la plupart des Camerounais. Il est utilisé par certains de ceux qui le fréquentent comme un instrument de rêve. On se rêve en nanti, en « indigène évolué » qui se passerait des marchés à ciel ouvert, de leur manque d'hygiène, de leur offre de produits exclusivement locaux et de la promiscuité des compatriotes peu fortunés. Le supermarché nourrit le fantasme. Même si ce sont d'abord les nécessités professionnelles et économiques qui ont conduit Nzudie à faire du magasin son « studio », son travail photographique possède un sens caché : sa production explicite les rapports ambigus de ses compatriotes à l'urbanité et le désir d'ascension sociale dans cette société très hiérarchisée. La rencontre de Nzudie et de Jean-Luc Cramatte s'est produite à Yaoundé en 2006. À cette date, Cramatte monte dans le quartier de Bastos un projet patrimonial, il s'intéresse à la production des photographes de rues. Dans la capitale camerounaise, ils sont des centaines à effectuer le premier travail photographique demandé par le client, le portrait bien sûr, mais aussi la reproduction d'anciennes photographies (à même le sol du trottoir), la vie des cabarets de la grande cité, les mariages ou les anniversaires. Cramatte récolte, trie, retravaille les photographies invendues, ajoute couleurs et collages. Il note les phrases entendues : « La photographie se jette, elle disparaît le jour même » ; « Nous faisons de la photo taxi, nous ne savons jamais où elle termine sa course » ; « Nous sommes les photographes de l'insouciance ». Fascination pour une production sans lendemain, troublante d'obstination, cette série fait écho à celles de Cramatte dans *Poste mon amour* (Lars Müller Publishers 2008) et *Bredzon Forever* (Idpure 2010).

www.cramatte.com

Exposition réalisée avec le soutien de l'État de Fribourg, Suisse et le musée de l'Élysée, Lausanne.

Tirages réalisés par Janvier, Paris.

Encadrements réalisés par Plasticollage, Paris et l'Atelier Émilie, Arles.

RAPHAËL DALLAPORTA_France

Né en 1980 en France. Vit et travaille à Paris.

De projet en projet, Raphaël Dallaporta affirme sa conviction photographique. *Antipersonnel* se déclinait comme un catalogue de vente, magnifiant les mines dans la neutralité de son studio installé dans une base militaire. *Esclavage domestique* abordait l'esclavage à travers une stratégie documentaire de mise en tension. À droite, la photographie, répétitive, impénétrable, la façade du lieu de l'événement ; à gauche, le texte raconte l'histoire. Les derniers travaux de Raphaël Dallaporta l'ont conduit en Afghanistan aux côtés des archéologues de la mission Bactriane qui recense le patrimoine du nord de l'Afghanistan. Le photographe aide les scientifiques à cartographier les sites. Depuis le XIXe siècle, les tentatives de photographies aériennes se sont multipliées. Alors que Nadar s'embarquait à bord d'une montgolfière, Dallaporta, lui, a construit sa

machine volante équipée d'appareils photographiques. À l'aide de son dispositif technologique, le photographe prolonge la réflexion photographique engagée par ses prédécesseurs, et se rallie aux défenseurs du « plus lourd que l'air ». Il automatise le processus de prise de vue, recompose ses territoires à l'aide d'un puissant algorithme de reconnaissance d'image. Dallaporta questionne les ruines comme autant de strates qui acculent les vestiges de l'Histoire. La ruine désorganisée par les conflits modernes, la ruine comme un paysage scarifié qui accumule les marques du temps. La ruine du futur.
Sam Stourdézé

RUINE (SAISON 1)

Les premières photographies du projet *Ruine (saison 1)* initié en 2010 par Raphaël Dallaporta sont présentées en exclusivité pour le prix Découverte des Rencontres d'Arles 2011. Après une collaboration avec des démineurs, juristes, journalistes, et médecins légistes, c'est l'équipe d'archéologues de la mission Bactriane, du nord de l'Afghanistan que le photographe accompagne depuis l'automne dernier. Un système de prise de vue aérienne – il s'agit d'un drone spécialement adapté par Raphaël Dallaporta pour le projet – lui a permis de survoler l'Afghanistan et d'effectuer un relevé des sites. L'objectif étant de dresser un état des lieux du patrimoine afghan, qui demeure difficilement accessible et menacé de destruction. Bien avant les phénomènes naturels, des actions d'origine humaine mettent en danger les sites et monuments : le pillage, le dynamitage ou l'implantation de systèmes de communication sur des zones stratégiques... Les images recueillies par l'artiste témoignent de la situation contemporaine du pays en l'inscrivant dans une lignée historique. Ayant subi de multiples invasions, ce territoire particulièrement convoité conserve les empreintes des diverses civilisations l'ayant occupé. Conscient de l'urgence de la préservation de ce patrimoine, Raphaël Dallaporta met à profit les moyens techniques dont il dispose. La figure de la ruine, au centre de ses compositions, présente différents indices de destruction des vestiges. Ses images rompent avec la symétrie du rectangle. Les constructions photographiques, à l'image de ces vestiges détériorés, gagnent en puissance émotive ce qu'elles semblent perdre en perfection formelle. Les formes sont obtenues à partir de plusieurs vues sélectionnées d'un même vol, directement par les calculs d'un logiciel de repositionnement automatique par reconnaissance d'images. Ces vues obligent à appréhender le réel en faisant s'accorder différentes perspectives cavalières. Comme la photographie, la ruine entretient avec le temps une relation particulière : elle est témoin d'un temps qui n'est plus. Au cœur de ce projet présentant un processus de détérioration dans un instant suspendu, la ruine nous touche et peut aussi nous rassurer sur l'instabilité humaine.

www.rafaeldallaporta.com

Encadrements réalisés par Circad, Paris.

YANN GROSS_Suisse

Né en 1981 en Suisse. Vit et travaille en Suisse.

Quand il est pris d'une envie de voyager, Yann Gross attelle une remorque à sa mobylette, embarque ses affaires et part le long de la vallée du Rhône. C'est là, cerné par les montagnes, qu'un peuple aux traditions séculaires a façonné la terre, à la force de son labeur, pour qu'elle le nourrisse. Alors comment imaginer que sur cette terre, quelques-uns, réfractaires à l'idée d'un ici, se sont cherché un ailleurs. Et que cet ailleurs ne se trouve pas plus loin qu'ici. Sous la forme d'un travestissement trompeur, cette Amérique d'ici, c'est celle des pionniers, celle des conquérants de la terre. Et le voyage de Yann Gross joue de toutes les ambiguïtés. Il se construit comme une plongée documentaire au côté d'une communauté imaginaire liée par l'apparence d'une conviction identitaire. Une identité qui finalement renforce son inscription locale. Bienvenue à Horizonville !

Sam Stourdézé

HORIZONVILLE

Basé sur un fait divers réel, le film de David Lynch *The Straight Story* (Une histoire vraie) narre le périple d'un retraité – Alvin Straight – qui va parcourir des centaines de kilomètres au volant d'un mini-tracteur pour se rendre au chevet de son frère mourant. Propulsé à faible vitesse, il lui faut près de six semaines pour atteindre son but, le temps nécessaire pour lui permettre d'opérer une contemplation stoïque des nuances subtiles qui façonnent son chemin. À travers ce road-movie vaguement parodique, Lynch dresse un portrait humaniste des trajectoires excentriques et des banlieues du rêve américain. Loin des étendues désertiques de l'Iowa ou du Wisconsin, Gross s'est inspiré de cet éloge de la lenteur pour découvrir la vallée du Rhône et ses environs. Au guidon d'une mobylette, équipée d'une petite remorque pour transporter son matériel photographique et sa tente de camping, il profite de cette autonomie de mouvement pour se déplacer au gré des temporalités qui rythment la vallée. Plutôt que d'emprunter les voies à grande vitesse, il a su développer une approche inscrite dans le temps long. Cette exploration patiente lui permet d'approcher des modes de vie excentrés, tout en portant une attention marquée aux détails furtifs qui se soustraient aux regards pressés. *Horizonville* se présente ainsi comme une investigation photographique minutieuse, soumise à des changements d'échelle continus. La porosité subtile entre la fiction et le documentaire permet d'interroger nos habitudes de parcourir, de percevoir ou de signifier un environnement donné. Ce « road-movie déphasé » aborde aussi bien des questions touchant à la réappropriation symbolique

d'un lieu géographique, à la construction d'une communauté imaginaire ou à la relecture des codes éculés d'un genre cinématographique. Tout comme dans *The Straight Story*, cet humble art de la fugue s'avère être un moyen efficace pour tracer les formes d'exotisme qui se terrent dans la proximité des aires globalisées. *Horizonville* ne se trouve nulle part. C'est une compression spatio-temporelle, un horizon mythique, une vision exotique de l'Amérique vers laquelle les rêves et les regards peuvent converger en toute impunité. À travers le choix de ses modèles et ses mises en scène discrètes, Yann Gross devient en quelque sorte leur complice en magnifiant la charge de glamour qui alimente ce fantasme collectif. Il puise notamment dans des codes qui, tour à tour, renvoient à l'esthétique cinématographique ou à la longue tradition américaine en matière de photographie documentaire.

Joël Vacheron

www.yanngross.com

Tirages réalisés par Photorotation, Genève.

Encadrements réalisés par Plasticollage et Jean-Pierre Gapihan, Paris.

ARTISTES PRÉSENTÉS PAR ARTUR WALTHER

Né à Ulm en Allemagne. Vit et travaille à New York.

En juin 2010, Artur Walther ouvre sa collection au public avec l'inauguration d'un musée, constitué de quatre bâtiments et situé dans un quartier résidentiel de sa ville natale, Neu-Ulm/Berlafingen, dans le sud de l'Allemagne. Il soutient depuis vingt ans des programmes et bourses photographiques et a débuté à la fin des années 1990, collectionnant tout d'abord des œuvres de photographes allemands contemporains – notamment les Becher et August Sander – avant d'étendre sa collection de photographies et vidéos aux quatre coins de la planète. Celle-ci constitue désormais l'ensemble le plus important de photographie asiatique et africaine contemporaine au monde. À New York, il est membre de plusieurs comités photographiques au sein d'institutions culturelles et éducatives telles que l'Architecture and Design Committee du MoMA, le Photography Committee du Whitney Museum of American Art ou les comités photographiques de Vassar College et Bard College. Il est également membre du conseil d'administration au Storefront for Art and Architecture et à l'International Center of Photography.

www.walthercollection.com

DOMINGO MILELLA _Italie

Né en 1981 à Bari en Italie. Vit et travaille en Italie.

La photographie de Milella présente la physionomie d'un paysage déterminé par ses caractéristiques physiques, anthropologiques, biologiques et ethniques, qui résultent d'une action et d'une interaction permanente entre la nature et l'homme. On découvre des strates de thèmes et d'époques, de structures et de reliques, de la nature et de l'artificiel, de l'urbain et du rural, de la beauté et de la décadence, de l'intime et du distant, de la modernité et de l'antiquité, du présent et du temps qui passe. Artur Walther

Pour le prix Découverte des Rencontres d'Arles, je présente une sélection des images les plus concises et les plus évocatrices de mon travail. Cela fait maintenant dix ans que je photographie des paysages, aussi bien humains que naturels. À l'occasion de cet anniversaire, j'aimerais montrer une sélection des plus importantes images de notre décennie. Un concept, un squelette, une chronologie de thèmes, des sujets et des strates qui constituent ma vision et ma quête. Mon intention est de créer un index très simple présentant la cohérence et l'étendue de mon projet, avec une série de trente petites photographies et deux œuvres de très grand format. Je souhaite montrer un horizon constitué de petites images, faisant le lien entre toutes mes œuvres : des villes d'Italie, de Mexico, d'Ankara et du Caire, jusqu'aux paysages marginaux naturels de Sicile, de Tunisie, d'Albanie et de Turquie. Qu'est-ce que ces endroits ont de contemporain ? Quelle histoire, quelle mémoire renferment-ils ? L'identité, la mémoire et l'histoire se situent à la racine de ces paysages et sont à l'origine de mon regard. Pour moi, photographier des paysages représente un grand privilège, la possibilité d'enrichir mon sens de l'orientation au milieu de la confusion et de la précipitation de notre époque. Je fais confiance au langage des choses, de la nature, de l'architecture. Je ressens le besoin de créer une imagerie alternative, de la recherche d'un sens de l'identité, d'une culture à la fois moderne et ancienne. Une vision qui doit être facile à partager avec autrui.

Domingo Milella

www.brancolinigrimaldi.com

Exposition présentée avec la collaboration de la Brancolini Grimaldi Arte Contemporanea Gallery, Londres/Rome.

JO RACTLIFFE _Afrique du Sud

Née en 1961 au Cap en Afrique du Sud. Vit et travaille à Johannesburg.

La photographie de Ractliffe est profondément ancrée dans le paysage et particulièrement les lieux marqués par la mémoire de la violence et de la disparition. Ses paysages documentent ce qu'on ne remarque généralement pas, ce qui n'est pas pris en compte : un passé qui ne laisse plus de traces visibles, qui demande à être imaginé, qui est contingent au regard du spectateur. Ses images, mystérieuses, mythologiques, transcendent l'apparence immédiate du quotidien. Artur Walther

NO FINAL DA GUERRA (À la fin de la guerre)

Nombreuses sont les légendes au sujet de la guerre en Angola – un des conflits les plus complexes et les plus longs de l'histoire africaine. Au-delà des déterminants locaux, ce conflit a pris la forme d'une guerre froide faite par procuration, soumise à des interférences extérieures, des partenariats secrets et des programmes politiques et économiques tacites. Cela s'est traduit par diverses violations des accords internationaux, opérations illégales, financements secrets, approvisionnements en armes. Il s'agit d'une guerre du subterfuge, une fiction tissée de

semi-vérités et de dissimulations. J'ai découvert l'Angola en lisant *D'une guerre à l'autre* de Ryszard Kapuscinski, un livre qui retrace les événements ayant conduit à l'indépendance de l'Angola et à la guerre civile qui a suivi. C'était au milieu des années 1980, une époque où l'Afrique du Sud traversait une période de mobilisation de plus en plus importante contre les forces du gouvernement de l'apartheid, qui était par ailleurs en guerre avec l'Angola. Auparavant, l'Angola avait pour moi quelque chose d'abstrait. Dans les années 1970 et jusqu'au début des années 1980, c'était simplement « la Frontière », une zone mystérieuse où nos frères et nos petits amis étaient envoyés pour accomplir leur service militaire. Le pays restait, à mes yeux, un mythe, alors même que l'on commençait à entendre parler des Russes, des Cubains et de la Guerre froide. En 2007, je me suis rendue à Luanda pour la première fois. Cinq ans s'étaient écoulés depuis la fin de la guerre et je désirais étudier la démographie sociale et spatiale de la ville à la suite du conflit. Durant mon séjour, un deuxième projet émergea peu à peu, projet qui détourna mon attention de la manifestation urbaine des séquelles de la guerre vers « l'espace » de la guerre elle-même. Du point de vue photographique, ces œuvres examinent et autopsient l'influence symbolique ou non des traumatismes passés dans le paysage du présent. Nous vivons dans un espace présent, mais qui, comme l'écrit Jill Bennett dans *A Concept of Prepossession* (Un concept de préjugé), « porte les traces indélébiles et éphémères de son histoire. Et si nous occupons des espaces, ils ont la capacité de nous pré-occuper ».

Jo Ractliffe

www.stevenson.info

Exposition présentée avec la collaboration de la Stevenson Gallery, Le Cap.
Encadrements réalisés par Jean-Pierre Gapihan, Paris.

MIKHAEL SUBOTZKY_Afrique du Sud

Né en 1981 au Cap en Afrique du Sud. Vit et travaille à Johannesburg.

La photographie de Subotzky explore les dynamiques sociales et économiques, la culture de la peur et de la sécurité, le pouvoir et la citoyenneté marginalisée : un portrait civique complexe. Dans cette étude, la relation entre l'artiste et ses sujets est intime, directe, mais il reste à distance, fait preuve d'une grande empathie. En quête de concepts et d'idées, son œuvre témoigne d'une précision, d'une complexité, d'une assiduité, d'une profondeur et d'une grande intensité.

Artur Walther

PONTE CITY

Cette tour de cinquante-quatre étages surplombe la ligne des toits de Johannesburg, couronnée d'immenses lumières publicitaires, visibles depuis Soweto, au sud, et Sandton, au nord. Construite en 1976, l'année des émeutes de Soweto, elle était située au milieu d'un quartier alors exclusivement blanc, où vivaient des jeunes couples de la classe moyenne, des étudiants, des grand-mères juives. Mais en 1994, l'arrivée de la démocratie – avec les transformations qui allaient suivre – a entraîné un exode vers les banlieues du Nord, censément plus sûres. La zone abandonnée devint vite synonyme de crime, de décrépitude urbaine et, surtout, de l'arrivée d'une population d'immigrés des pays africains voisins. Ponte allait rapidement devenir le symbole du déclin du centre-ville de Johannesburg. La légende de la tour s'enrichit alors de nombreuses histoires : réseaux de trafic de crack et de prostitution qui opéraient à découvert dans les parkings du bâtiment, ordures qui s'amoncelaient dans la cour centrale jusqu'au quatrième étage, de nombreux suicides... Mais malgré tout, on ne peut s'empêcher de trouver cette notoriété quelque peu exagérée. La tour est rachetée en 2007 par un promoteur immobilier mais, dès la fin 2008, son ambitieuse tentative de rénovation essuie un cuisant échec : peu après avoir promis de débloquer la somme de trente millions d'euros, l'acquéreur fait faillite. Il comptait cibler une nouvelle génération de la classe moyenne, désireuse de s'installer à Ponte, surtout constituée de jeunes travailleurs noirs, mobiles et en pleine ascension. Le site Web du promoteur l'explique encore aujourd'hui : « Il existe dans chaque grande ville du monde un bâtiment où la majorité des gens rêve de vivre, sans en avoir la possibilité. Ces édifices sont désirables parce qu'ils sont uniques, luxueux, iconiques. Ils n'ont besoin ni de présentation ni d'explication. L'adresse à elle seule suffit. » Mikhael Subotzky et Patrick Waterhouse travaillent à Ponte City depuis le début de l'année 2008. Leur projet englobe une grande variété de sources et de supports : photographie, documents trouvés, entretiens, textes. Durant les années qu'ils y ont passé, ils ont photographié chaque fenêtre de la tour, chaque porte intérieure, chaque écran de télévision.

Mikhael Subotzky

www.subotzkystudio.com

Projet réalisé en collaboration avec Patrick Waterhouse.
Prêt d'une collection privée.
Encadrements en partie réalisés par plasticollage, Paris.
Exposition présentée avec la collaboration de la Goodman Gallery, Le Cap/Johannesburg.

PRIX DU LIVRE

Le prix du Livre d'auteur récompense le meilleur travail photographique édité entre le 1er juin 2010 et le 31 mai 2011. Il est doté de 8 000 euros. Le prix du Livre historique récompense le meilleur travail documenté sur la photographie, ou sur un photographe, thématique ou monographique, édité entre le 1er juin 2010 et le 31 mai 2011. Il est doté de 8 000 euros. Les lauréats des prix du Livre sont désignés, pendant la semaine d'ouverture des Rencontres d'Arles, par les nominateurs du prix Découverte 2011, ainsi que par Jean-Noël Jeanneney, président des Rencontres d'Arles et par Maja Hoffmann, présidente de la Fondation LUMA. Environ 500 livres parus dans l'année sont envoyés généreusement par les éditeurs en deux copies. Un exemplaire est déposé à l'École Nationale de la Photographie d'Arles, et l'autre, est exposé tout l'été puis donné à une institution étrangère de qualité aux moyens modestes (Three Shadows à Pékin en 2010, le Conservatoire des Arts et Métiers Multimédia Balla Fasseké Kouyaté (CAMM) à Bamako en 2011).

Avec le soutien de la Fondation LUMA.

Exposition présentée à la Grande Halle, Parc des Ateliers.

10 ANS DES PRIX DES RENCONTRES D'ARLES

Créé à l'initiative des Rencontres d'Arles en 2002, avec le soutien immédiat de la Fondation LUMA, le prix Découverte a aussi été l'occasion d'inviter à Arles plus de 50 nominateurs qui se sont succédés dans cet exercice. Leurs choix extrêmement variés montrent combien le champ de la photographie n'a cessé de s'étendre. Force est de constater, à travers l'exposition qui les rassemble, que tous les artistes primés, souvent rencontrés en plein essor, ont acquis une grande notoriété. Les lauréats des prix des Rencontres depuis 2002 sont :

2002 - Prix Découverte : Peter Granser nommé par Manfred Heiting, prix No Limit : Jacqueline Hassink nommée par Erik Kessels, prix Dialogue de l'Humanité : Tom Wood nommé par Manfred Heiting, prix Photographe de l'Année : Roger Ballen nommé par Manfred Heiting et Val Williams, prix Aide au Projet : Chris Shaw (pas de nominateur), Pascal Aimar (pas de nominateur).

2003 - Prix Découverte : Ziyah Gafic nommé par Giovanna Calvenzi, prix No Limit : Thomas Demand nommé par Christine Macel, prix Dialogue de l'Humanité : Fazal Sheikh nommé par Urs Stahel, prix Photographe de l'Année : Anders Petersen nommé par Urs Stahel, prix Aide au Projet : Jitka Hanzlova nommée par Urs Stahel.

2004 - Prix Découverte : Yasu Suzuka nommé par Eikoh Hosoe, prix No Limit : Jonathan de Villiers nommé par Elaine Constantine, prix Dialogue de l'Humanité : Edward Burtynsky nommé par Tod Papageorge, prix Aide au Projet : John Stathatos nommé par Joan Fontcuberta.

2005 - Prix Découverte : Miroslav Tichy nommé par Marta Gili, prix No Limit : Mathieu Bernard-Reymond nommé par Marta Gili, prix Dialogue de l'Humanité : Simon Norfolk nommé par Kathy Ryan, prix Aide au Projet : Anna Malagrida nommée par Marta Gili.

2006 - Prix Découverte : Alessandra Sanguinetti nommée par Yto Barrada, prix No Limit : Randa Mirza nommée par Abdoulaye Konaté, prix Dialogue de l'Humanité : Wang Qingsong nommé par Vincent Lavoie, prix Aide au Projet : Walid Raad nommé par Vincent Lavoie.

2007 - Prix Découverte : Laura Henno nommée par Alain Fleischer.

2008 - Prix Découverte : Pieter Hugo nommé par Elisabeth Biondi.

2009 - Prix Découverte : Rimaldas Viksraitis nommé par Martin Parr.

2010 - Prix Découverte : Taryn Simon nommée par Hans Ulrich Obrist & Philippe Parreno.
Prix LUMA : Trisha Donnelly.

Avec le soutien de la Fondation LUMA.

Projection réalisée par Coïncidence.

Exposition projetée à la Grande Halle, Parc des Ateliers.

ÉDUCATION

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE DE LA PHOTOGRAPHIE D'ARLES

UNE ATTENTION PARTICULIÈRE, PROMOTION 2011

Voici les œuvres naissantes de trois jeunes artistes, Oscar Dumas, Julie Fischer et Pierre Toussaint, qui proposent au regard des écritures singulières et qui partagent cet intérêt commun d'aller toujours au-delà de ce qui est donné à voir en dévoilant une sensibilité d'auteur. Le travail d'Oscar Dumas évoque des « scènes touristiques ». Il ne s'agit pas ici de faire un reportage sur les aspects stéréotypés ou anecdotiques du tourisme mais de se servir des situations touristiques comme d'un paroxysme de notre relation au réel médiatisé par l'image, modifiant ainsi notre système de représentation et esthétisant notre regard porté sur le monde. Il s'agit de voir le réel comme une sphère du symbolique dont les signes sont des structures de significations renvoyant à d'autres images. Avec *Les Passeurs*, Julie Fischer, explore le surgissement et la disparition des êtres au sein d'environnements étranges et inhospitaliers tels que les déserts gelés. Photographier relève pour elle du désir de regarder en face, et dans une proximité telle qu'elle confine au toucher, les traces de ce qui demeure informe, indicible. La série *Métronome* de Pierre Toussaint est faite de rencontres instantanées dans la ville, entre des corps et un appareil photographique. Le geste est contrôlé mais laisse place aux hasards qui vont ordonner à leur manière. La surprise survient dans la communication formelle et primitive des corps avec la toile urbaine. Fragments expressifs d'une nature humaine, anonyme, enracinée, en passe de devenir des « événements visuels authentiques ». À la veille de leurs diplômes, ces trois étudiants ont été sélectionnés par un jury constitué de François Hébel, directeur des Rencontres d'Arles, Géraldine Lay, photographe et responsable de la production aux éditions Actes Sud et Bertrand Mazeirat, chef d'établissement du Domaine du Château d'Avignon.

www.enp-arles.com

Exposition présentée à l'église Saint-Blaise.

ELLIPSE

L'ellipse est une figure de style qui consiste à omettre un ou plusieurs éléments, en principe nécessaires à la compréhension ; elle oblige donc le récepteur à rétablir mentalement ce que l'auteur passe sous silence. Quand l'art se fait discours, les œuvres de Sophie Ristelhueber et de Willie Doherty se situent dans la forme discursive de l'ellipse, ils partagent cette stratégie de l'invisibilité, de l'absence, du silence car ils donnent à penser plus qu'à voir. L'œuvre de Sophie Ristelhueber poursuit une réflexion sur le territoire et son histoire, au travers d'une approche singulière des ruines et des traces laissées par l'homme dans des lieux imprégnés par la guerre. Dans son premier livre, *Beyrouth, photographies* (1984), Sophie Ristelhueber montre la trace physique de la guerre dans les plaies de la matière, immeubles éventrés, broyés, marqués d'impacts de balles ; les images oscillent entre splendeur et décadence. La série *Fait* alterne vues aériennes et vues au sol du désert koweïtien avec une perte totale de repères et d'échelle. L'artiste arrive au Koweït en octobre 1991, soit sept mois après la fin de la guerre, elle photographie les blessures qui seront bientôt balayées par le vent. Comme à Beyrouth, c'est par l'absence pesante de la vie qu'elle en affirme la présence. *Dead Set* (2001) dévoile des vestiges de colonnades romaines et des logements sociaux désertés en Syrie. Cette série montre la vie arrêtée, l'inaccompli les chantiers modernes saisis par le silence rejoignent les colonnades antiques : « je photographie des choses vraies qui ne sont déjà plus », peut-on lire dans le texte de Rainer Michael Mason, issu du livre de Sophie Ristelhueber, *Opérations*, publié aux Éditions les presses du réel, 2009. Willie Doherty construit des images emblématiques liées à l'actualité politique du terrorisme d'Irlande du Nord. L'artiste a articulé l'ensemble de son œuvre autour du conflit et de ses modalités de représentation, mobilisant photographies, vidéos et projections audiovisuelles. Son travail cherche les lieux déserts, des lieux faisant traces, exprimant une perte d'identité, une absence de l'autre. Partout, la trace plus ou moins forte d'une violence qui a eu lieu et dont la photographie actualise le souvenir et exerce un devoir de mémoire. Les procédés de distanciation, qu'il utilise comme la confrontation du texte et de l'image, détruisent et imitent à la fois les techniques du reportage et les clichés du réalisme social. Comment témoigner et faire œuvre sans jamais recourir à l'événement ? Ces deux artistes questionnent et répondent, chacun à leur manière avec talent, à la difficile dialectique qui existe entre l'art et le politique.

Exposition organisée par l'École Nationale Supérieure de la Photographie à partir des collections des FRAC Alsace, FRAC Lorraine, FRAC Champagne-Ardenne et FRAC Basse-Normandie.

Exposition présentée à la galerie Arena.

AUGUSTIN REBETEZ, LAURÉAT PHOTO FOLIO REVIEW 2010

Né en 1986 en Suisse. Vit et travaille à Mervelier, Jura.

Formé à l'École de Photographie de Vevey, Augustin Rebetez est remarqué pour son travail intitulé *Gueules de bois* sur le monde de la fête, qu'il a exposé simultanément au Photoforum à Bienne et au musée de l'Élysée à Lausanne ; il est sélectionné par ce dernier pour le projet Regeneration2 et sa tournée internationale (Milan, Paris, New-York, Beijing). En 2010, il multiplie les expositions et est lauréat du Port Folio Review des Rencontres d'Arles. Cette année, Augustin Rebetez expose son travail au Mois de la Photographie de Montréal, au Kunsthaus d'Aarau (Suisse) et aux Rencontres d'Arles. Proche de ses racines, il habite toujours son village natal du Jura suisse et travaille chez lui, autour de la maison de son enfance où il a entamé une petite révolution contre le cynisme, l'indifférence, l'oubli. Image par image, il crée lentement une petite musique étrange.

L'artiste suisse Augustin Rebetez ne revendique rien d'autre qu'un univers bien à lui. Un monde mystérieux et parfois âpre, où les images se côtoient et se confrontent dans des installations murales stupéfiantes. Véritable essaim en interaction constante, son œuvre est un tout, dissonant, étonnant et dont l'harmonie, pourtant, s'impose comme une évidence. S'accordant une liberté qui flatte les élans de sa jeunesse aussi bien qu'une grande rigueur dans la réalisation, Augustin Rebetez mêle sans frémir des images purement documentaires à des mises en scène parfois grandiloquentes, fabriquant même masques et parures de scotch pour ensevelir ses modèles sous sa réalité émotionnelle. Car le travail du lauréat des Portfolio Review d'Arles en 2010 relève d'une singulière spontanéité, d'une immédiateté, d'une évidence dans l'acte de créer rare en nos contrées où l'art se fait museler à force de théories et d'écoles. Avec ce travail, on retrouve chez le jeune Helvète une puissance qui frôle l'énergie de l'art brut. Pour cette exposition, Augustin Rebetez a regroupé des photographies issues de séries existantes. D'abord *Gueules de bois* (2009), portrait des fins de soirées jurassiennes, un travail direct et intime qui révèle l'implacable solitude et l'agressivité du bout de la nuit. Ensuite, *Tout ce qui a le visage de la colère et n'élève pas la voix* (2010), une sorte d'essai sur la révolte où colère et impuissance jaillissent des images. Finalement, *Blue Devils* (2010) et *After Dark* (2011). Cette dernière est une série réalisée dans la solitude d'un chalet norvégien, mêlant mises en scène mystiques et portraits au réalisme effrayant. Sentiment de bout du monde, d'essence de l'humanité, où les cris côtoient la grâce et où d'étranges créatures surgissent sans prévenir. À cette collection de travaux récents, Augustin Rebetez ajoute des vidéos en stop motion. On entre ici dans l'univers décalé et caustique d'un humour ravageur qui secoue, comme un corps plein de larmes, nos idées reçues et nos repères artistiques.

www.augustinrebetez.com

Exposition organisée avec le soutien de la Fnac, de la République et du Canton du Jura.
Exposition présentée à la salle Henri Comte.

DES CLICS ET DES CLASSES

JE NOUS VOIS LÀ !

Des clics et des classes est une opération nationale destinée à sensibiliser les jeunes à la photographie. Elle est réalisée pour la huitième année consécutive par le réseau SCÉRÉN [CNDP-CRDP] et le concours du ministère de l'Éducation nationale, de la Jeunesse et de la vie associative. Plusieurs partenaires publics et privés sont par ailleurs associés à ce projet, dont HSBC, la Nouvelle-Calédonie et le Mexique. Sur le thème « Du portrait à la photo de classe », les établissements scolaires mettent en place des projets articulant travaux d'élèves et productions d'artistes. De la maternelle à l'enseignement supérieur, les élèves travaillent pendant plusieurs semaines, accompagnés par un photographe ou un plasticien. Ils analysent et réinventent la traditionnelle photographie de classe, « étape obligée » de toute scolarité depuis l'apparition de la photographie. Associer des photographes à cette démarche permet aux élèves de mieux appréhender les particularités de leur environnement scolaire sous l'angle de la création artistique. Il s'agit d'une expérience innovante ainsi que d'une véritable opportunité pour eux de tisser des liens avec un photographe et de mieux comprendre les enjeux et paramètres du portrait en photographie. Depuis plus de sept ans, 6 000 élèves accompagnés de 150 photographes ont pu mettre en œuvre un projet artistique exposé chaque année aux Rencontres d'Arles. En 2011, c'est un coup de projecteur sur une sélection de projets réalisés depuis la création de l'opération qui est donné à voir aux Rencontres d'Arles, aux côtés des productions réalisées dans l'année grâce à nos trois partenaires.

Photographes intervenants : Pascal Aimar, Olivier Billon, Ragnar Chacín et Guillaume Corpart Muller, Clark et Pougnaud, Antoine de Givenchy, Geoffrey Defachelles, Bertrand Desprez, Didier Devos, Rémi Guerrin, María Antonieta Heredia López, Stéphanie Lacombe, Anne Lallemand, Yann Linsart, Émile Loreaux, Lucie et Simon, Gaëlle Magder, Frédérique Massabuau, Emmanuelle Murbach, Matthias Olmeta, Nicolas Pinier, Laurence Reynaert, Yves Rouillard, David Samblanet, Éric Sinatora, Patrice Thomas, Isabelle Vaillant, Aurore Valade.

Exposition réalisée avec le soutien de HSBC France.
Exposition présentée au palais de Luppé.

L'ENFERMEMENT VU DE L'INTÉRIEUR, STAGE À LA PÉNITENTIAIRE D'ARLES

Ces travaux mettent en relief et illustrent bien les habiletés que tout être peut révéler, en situation d'enfermement. À travers ces photographies, ces hommes, privés de liberté, nous interpellent, nous envoient un message et ce sont les formateurs, Marco Ambrosi et Michel Gasarian, qui en permettent l'expression. Le premier a travaillé en noir et blanc, le second en couleur. Deux approches différentes qui devraient permettre aux stagiaires de s'exprimer à travers la prise de clichés photographiques réorganisés, retravaillés à l'aide de logiciels de traitement d'image. C'est pourquoi, au-delà d'une exposition dans l'établissement pénitentiaire d'Arles, il a semblé intéressant de proposer que cette production intègre les Rencontres d'Arles. Ces photographies sont le résultat d'un travail engagé avec des personnes détenues dans le cadre d'une formation menée à la Maison Centrale d'Arles. Cette action s'inscrit dans un dispositif plus global de formation proposé par la Direction de l'Administration Pénitentiaire et animé par l'association PREFACE Léo Lagrange, partenaire du groupement GAÏA. L'équipe pédagogique de PREFACE Léo Lagrange.

UNE VIE EN NOIR ET BLANC, ATELIER RÉALISÉ PAR MARCO AMBROSI

Indépendamment du fait d'être photographe, ce qui m'a conduit à accepter cette mission est sa dimension humaniste. Ma contribution à la transformation sociale passe par la photographie et j'ose me considérer comme un « opérateur d'art partagé ». Bien avant de savoir que ces images seraient accueillies aux Rencontres d'Arles, le défi que je proposais aux stagiaires était de répondre à cette question : « que voulez vous dire au monde du dehors ? ». Pour cela, je leur fixais un cadre dans lequel inscrire leur réflexion : « imaginez que vous soyez invité à exposer vos photos dans une galerie qui vous demande de résumer en dix clichés ce que vous ressentez, ce que vous pensez, ce que vous voulez raconter de votre existence particulière ». Après être sorti de la méfiance, une discussion est née, elle a permis de sérier des concepts que nous avons commencé à traduire en images. Nous avons transformé les freins techniques qui s'imposaient à nous en ressources : le fait de ne pas pouvoir imprimer en couleur nous a inspiré le titre de la série Une vie en noir et blanc. Bien qu'il nous fût interdit de prendre des photos dont les sujets soient reconnaissables, j'avais la conviction qu'il ne fallait pas nier le corps, ultime et intime territoire de chaque être humain. Nous avons donc utilisé le corps comme « champ » sur le quel écrire et comme matière d'écriture. Ensuite, nous avons cherché un titre pour chaque image. Un fois les titres trouvés, nous les avons écrits à la main, faisant ainsi une fois encore appel au corps et leur avons donné leur place dans l'image. Pour finir, des stagiaires a résumé toutes les idées et les échanges nés de cette « aventure » dans le texte qui accompagne l'exposition.

Marco Ambrosi

Tirages réalisés par l'École Nationale Supérieure de la Photographie d'Arles.
Exposition présentée au couvent Saint-Césaire.

COMPLICITÉS D'ÉVASION, ATELIER RÉALISÉ PAR MICHEL GASARIAN

Lorsqu'un atelier artistique commence, il est souvent difficile d'en prévoir son parcours, les accidents, heureux comme malheureux qu'il réserve. Ce qui, dans des conditions normales est une évidence, s'avère, a fortiori, plus complexe en prison. Tout y résonne comme une chambre d'écho : des voix aux sons, des regards aux gestes, jusqu'aux pensées et aux sentiments. L'espace et le temps y sont suspendus, précaires, comme une vie entre parenthèses ou en boucle, une bulle opaque dans laquelle il faut inventer, jour après jour, les transparences. Des transparences venues ici par la photographie et l'imaginaire de chacun. Un atelier concentré autour du thème du portrait et de sa représentation, autour d'une identité protégée, préservée, contrariée. Il a donc fallu construire, improviser avec les moyens du bord, des entités, des artefacts, avec des miroirs déformants. Tout ce qui déforme forme à son tour, et l'art produit du sens dans l'inattendu, l'imprévisible. Jean Dubuffet définissait l'art brut comme des « ouvrages exécutés par des personnes indemnes de culture artistique ». Nous n'en sommes pas loin, même si les instruments et les matériaux ont changé. Aujourd'hui, la palette informatique et la restitution numérique sont impliquées : autant de techniques, autant de possibles. Le but de cet atelier était l'initiation à la photographie associée à une réflexion sur l'image. Nous avons parcouru un peu son histoire, sa technique (initiation au réflex 24x36), utilisé les réglages, le diaphragme, la vitesse d'obturation, abordé la profondeur de champ, le cadrage, la sensibilité, etc. Le travail s'est alors élargi, laissant place au libre cours, à la réinterprétation et à la création de ces figures fictives. Un univers, un lieu d'expressions qui échappe peut-être un petit laps de temps à l'autre temps, celui de l'enfermement.

Michel Gasarian

Michel Gasarian est représenté par Signatures.
Tirages réalisés par l'École Nationale Supérieure de la Photographie d'Arles.
Exposition présentée au couvent Saint-Césaire.

OBJECTIF PHOTO : LE PARI(S) DES ENFANTS

EXPOSITION PROPOSÉE PAR LA DIRECTION DES AFFAIRES SCOLAIRES DE LA VILLE DE PARIS

Près de 1 500 enfants, fréquentant les centres de loisirs et les écoles élémentaires parisiennes, accompagnés d'artistes photographes, de la Maison du Geste et de l'Image et de la Maison Européenne de la Photographie, des équipes d'animation des centres de loisirs et des professeurs d'arts plastiques de la Ville de Paris, présentent leur projet de création photographique. À travers leur parcours sensible au fil des rues de Paris, ils ont enrichi le regard qu'ils portent à l'environnement quotidien de la capitale, entre réalité et imaginaire poétique et ont découvert un vocabulaire plastique particulier, propre à l'image. Ce projet s'inscrit dans le cadre de l'Art pour Grandir, dispositif municipal parisien destiné à favoriser l'accès de tous les jeunes Parisiens à la culture, à ses institutions et à l'éducation artistique.

Exposition présentée au palais de Luppé.

STAGES DE PHOTOGRAPHIE

Depuis plus de quarante ans, les stages permettent à des photographes, professionnels et amateurs, de s'engager dans une démarche personnelle de création au plus près des enjeux de la photographie. Une occasion unique de rencontrer et d'échanger avec les plus grands professionnels.

Un jour avec Paolo Roversi

Un jour avec Joan Fontcuberta

Un jour avec l'Agence VII et 4 de ses photographes

Martine Ravache/Comprendre et décrypter les images, **Alberto García-Alix**/Garder l'œil alerte, **Pierre Gonnord**/À la rencontre de l'Autre Moi, **Jean-Christian Bourcart**/Sphère privée : limites et libertés, **Paolo Woods**/Raconter des histoires, **Klavdij Sluban**/Étapes méditerranéennes, **Diana Lui**/Le portrait à nu, **Christopher Morris**/Développer son style photographique, **Jean-Christophe Béchet**/Le territoire : un espace et un temps, **Laure Vasconi**/Histoires de lumières, **Grégoire Korganow**/Le « Je » photographique, **Antoine d'Agata**/Aux limites de l'acte photographique, **Serge Picard**/Portrait: du sens à la technique, **Frédéric Lecloux**/Le récit photographique, **Éric Bouvet**/Le Reportage : aptitudes techniques et engagement personnel, **Ludovic Carême**/Le Portrait : une écriture intime et engagée, **Léa Crespi**/Autour des choses, **Arnaud Baumann**/Images en pages, **Olivier Culmann**/Trouver sa propre photographie, **Antonin Kratochvil**/Visages dans la cité, **Laurence Leblanc**/Dépasser la surface des choses, **Tina Merandon**/Le corps dans l'espace, **Stage Jeune Public**/Déclic photographique, **Jean-Luc Maby**/Du patrimoine au portrait, **Jérôme Brézillon**/Itinéraires sud : une vision personnelle.

PHOTO FOLIO REVIEW & GALLERY

Lancé en 2006, Photo Folio Review & Gallery propose aux photographes des lectures de portfolios pendant la semaine d'ouverture du festival, et leur offre une l'opportunité d'exposer leurs images durant toute la durée des Rencontres d'Arles 2011. Photo Folio Review & Gallery est ouvert sur inscription et s'adresse à tous les photographes, quel que soit leurs types de pratique photographique ou de traitement des images. Les lectures sont effectuées par des experts internationaux du monde de la photographie : éditeurs, commissaires d'expositions, directeurs d'institutions, directeurs d'agences, galeristes, collectionneurs, critiques, directeurs artistiques de presse... Sous forme d'échanges individuels et privilégiés avec les experts choisis, chacun des participants obtient une expertise constructive et appropriée à son travail photographique, ainsi que de précieux conseils, contacts et parfois même des projets d'expositions et/ou de publications. À noter : chaque année, un jury composé de représentants des Rencontres d'Arles et de la FNAC sélectionne cinq lauréats dont le travail du premier d'entre eux est exposé l'année suivante dans la sélection officielle des Rencontres d'Arles. Différentes dotations sont offertes aux autres lauréats. Cette année, le travail d'Augustin Rebetz – lauréat du Photo Folio Review 2010 – est exposé salle Henri Comte.

Photo Folio Review, du 4 au 10 juillet / Photo Folio Gallery, du 4 juillet au 29 août.

Avec le soutien de la Fnac.

UNE RENTRÉE EN IMAGES : 8^E ÉDITION

5 AU 17 SEPTEMBRE

Depuis sa création, l'opération Une Rentrée en images n'a cessé de développer et d'enrichir ses propositions pédagogiques en un projet unique en France. Les Rencontres d'Arles proposent à 330 classes de la maternelle au master un parcours d'une journée complète à la découverte de l'image et des richesses du patrimoine culturel arlésien (patrimoine,

architecture, histoire, design, arts plastiques). Une douzaine d'activités proposées aux enseignants leur donnent la liberté de concocter un programme à la carte, interdisciplinaire et interactif avec un accompagnement assuré par des médiateurs professionnels. Les classes disposent ainsi d'un programme mêlant tour à tour lecture d'images, projections, rencontres, ateliers pratiques... La Rentrée en Images invite les élèves à se forger une opinion sur les images qui les entourent au quotidien et à développer une curiosité et un esprit critique. Une palette d'outils est, chaque année, mise à disposition des enseignants et des élèves pour préparer leur venue, et prolonger en classe l'expérience acquise à Arles. Ce dispositif intègre pleinement les besoins des enseignants et les directives de l'Éducation Nationale.

Les partenaires de cet événement :

Un réseau de financeurs : le Conseil Régional Provence-Alpes- Côte d'Azur, la Direction Régionale des Affaires culturelles PACA, le Conseil régional Languedoc-Roussillon, le Conseil général des Bouches-du-Rhône, le Ministère de l'Éducation Nationale, de la Jeunesse et de la Vie associative (Scéren / CNDP, Académie de Nice, Académie de Montpellier, CRDP de l'Académie de Montpellier, CRDP de l'Académie d'Aix-Marseille), la Ville d'Arles. Grâce aux collectivités, le transport des élèves est partiellement ou totalement pris en charge. Un réseau d'institutions culturelles participent concrètement au programme en proposant des activités pour les élèves : l'École Nationale Supérieure de la Photographie, le Musée Réattu, le Musée Départemental de l'Arles antique, le Muséon Arlaten, le Domaine départemental du Château d'Avignon, les Conseils Architecture, Urbanisme et Environnement (départements : Bouches-du-Rhône, Gard et Hérault), le Parc naturel Régional de Camargue, Abbaye de Montmajour-Centre des Monuments Nationaux.

UN OEIL DANS MA POCHE

Autour du thème de la passion, les élèves de cinq établissements sont amenés à poser les bases d'un récit en utilisant un téléphone portable équipé d'un appareil photographique pour construire une série d'images de même intensité. L'image n'est pas illustration, le texte ne raconte pas les images : les éléments créés en groupe s'additionnent pour que de leur confrontation naisse une troisième étape créative. Cette proposition entre pleinement dans le cadre des enjeux de l'éducation à l'image et repose sur le principe du croisement des disciplines. Son objectif est double : développer un regard critique au contact des œuvres, par un accompagnement professionnel, interactif et vivant en favorisant l'expérimentation mais aussi ouvrir les perspectives de création au quotidien et enrichir l'imaginaire des élèves en replaçant le plaisir de la création au quotidien par le biais de l'outil le plus familier : leur téléphone portable...

Lycées participants : le CFA BTP d'Arles, le lycée Perdiguer d'Arles, le lycée Daudet de Tarascon, le lycée Philippe de Girard d'Avignon, le lycée agricole Les Alpilles à Saint Rémy de Provence. À l'issue de ces séances les travaux des élèves ont donné lieu à l'impression d'un livret remis en dix exemplaires à chaque élève afin de le diffuser autour de lui. Un rassemblement des classes participantes a eu lieu le 9 mai au lycée Perdiguer. À cette occasion les élèves ont fait connaissance et ont pu s'exprimer avant la remise des livrets. Les partenaires de ce projet : La Région PACA (Direction de la vie lycéenne dans le cadre du dispositif CVLA), la DRAC PACA. Avec le soutien du rectorat de l'Académie d'Aix-Marseille.

CONCOURS PHOTO DES LYCÉENS

« Au tableau », c'est le thème du concours organisé par le ministère de l'Éducation Nationale, en partenariat avec l'Étudiant. Les participants sont libres de choisir leur technique (numérique, argentique, téléphone portable), le style de leurs images (poétique, humoristique, fantastique) et peuvent présenter une photographie unique ou une série. Ce concours, ouvert à tous les lycéens scolarisés en France ou à l'étranger, est soumis à un vote internet. En fin de mois, les trois photos de la catégorie « image unique » et la série qui ont obtenu le plus de votes sont retenues pour concourir à la grande finale, en juin 2011. Remise des prix, le lundi 11 juillet à Arles.

Partenaires avec les Rencontres d'Arles : le ministère de l'Éducation nationale, de la Jeunesse et de la Vie Associative, l'Étudiant, le Scéren-CNDP, Images Magazine, Kodak, les éditions Thierry Magnier, la Maison du Geste et de l'Image.

UN PROJET EXPÉRIMENTAL : BIEN VU !

Ce projet propose une approche innovante des images par le jeu. Il est soutenu par le fonds d'expérimentations pour la jeunesse dans le cadre de l'appel à projets relatif aux pratiques culturelles des jeunes, lancé par le ministère chargé de la Jeunesse en 2010. Les objectifs du projet :

- Permettre à un public nombreux de jeunes éloignés des structures culturelles d'apprendre à décrypter les images, notamment dans ses usages quotidiens, pour que chaque jeune citoyen puisse se forger un regard personnel et construit sur les images qui nous entourent.
- Favoriser la pratique photographique en milieu scolaire et extra scolaire selon une approche concertée.
- Partager des visions et des savoir-faire entre acteurs culturels, sociaux et éducatifs, lors de temps de réflexion et d'actions communes sur le thème de l'image.

Le projet est suivi par un comité de pilotage composé d'experts et son élaboration nécessitera trois années. Il sera élargi à l'ensemble du territoire après une première phase expérimentale et une évaluation par le Laboratoire Culture et Communication de l'Université d'Avignon.

RENCONTRES

MICHEL BOUVET

Né en 1955 à Tunis. Vit et travaille à Paris.

Diplômé de l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris (section peinture), il s'est tourné très tôt vers l'affiche. Son activité d'affichiste et de graphiste s'exerce essentiellement dans le domaine culturel (théâtre, opéra, musique, danse, musées, festivals), institutionnel (collectivités locales, institutions publiques) ainsi que dans l'édition. C'est à ce titre qu'il a réalisé plus de soixante-dix expositions personnelles dans une trentaine de pays à travers le monde. Il a reçu de nombreuses récompenses dans la plupart des grandes biennales internationales d'affiches où, d'autre part, il a été invité à siéger, à plusieurs reprises, en qualité de membre de jury. En France, le Grand Prix de l'Affiche Culturelle lui a été décerné à la Bibliothèque Nationale de France en 1987 et en 1992. Il est professeur à l'ESAG/ Penninghen, membre de l'Alliance Graphique Internationale et commissaire d'exposition pour le Mois du graphisme d'Échirolles. Michel Bouvet expose au Musée départemental de l'abbaye de Saint-Riquier Baie de Somme, du 25 juin au 22 octobre 2011.

www.michelbouvet.com

LES RENCONTRES D'ARLES

Quel légume, quel animal ? Mais quel est le sens ? Les affiches dessinées par Michel Bouvet pour les Rencontres d'Arles suscitent chaque année de nombreuses questions auxquelles nous sommes incapables de répondre. Lorsqu'il fallait relancer les Rencontres en 2002, nous avons initié une consultation de grands cabinets de graphistes en vue de « pimenter » le message. Michel Bouvet nous ayant pris au mot il fut retenu. Mais dès la première année la confusion s'installe. Au lieu d'un piment, certains devinent un poivron, une carotte, les chauffeurs de taxi d'Arles me demandent quel est ce pain de maïs sur les arrêts de bus... Bref, ce qui allait tourner à l'échec total du message s'est avéré un formidable stimulant pour le dialogue et le bouche à oreille. Nous avons alors décidé de nous enfoncer dans l'absurde. En quelques années nous sommes passés du verger au zoo, mais la méthode de Michel Bouvet reste la même. Nous avons besoin de l'affiche à l'automne précédant une édition, alors que le programme est loin d'être complet. Or, Michel Bouvet insiste pour ne dessiner qu'en connaissance du programme. Cela crée chaque année un jeu de poker menteur très sympathique où nous racontons un programme imaginaire à notre affichiste préféré, qui lui-même revient avec une vingtaine de très jolis dessins au crayon de couleur, qui n'ont rien à voir ni entre eux, ni avec le programme le plus imaginaire. C'est alors un rituel de l'équipe de choisir autour du président des Rencontres quel sera le visuel de l'année. Hypocritement, un peu pour nous rassurer mais alors que notre opinion est déjà faite, nous demandons toujours « l'opinion de l'atelier Michel Bouvet ». La réponse est toujours évasive et déculpabilisante. Néanmoins, frustrés de rejeter chaque année tant de dessins qui nous ont fait hésiter, nous souhaitons, à l'occasion des dix ans de la nouvelle formule, partager avec le public l'ensemble des propositions et le processus de création de l'affiche, qui est déclinée du catalogue aux mugs, voire en trois dimensions par nos amis de Gares & Connexions, ce sont les mascottes des Rencontres d'Arles.

François Hébel, directeur des Rencontres d'Arles.

Exposition réalisée avec le soutien de Gares & Connexions.
Entoilage réalisé par Robin Tourenne, Paris.
Encadrements réalisés par Circad, Paris.

Exposition présentée à l'Atelier de Maintenance, Parc des Ateliers.

LES AFFICHES CULTURELLES

Michel Bouvet est l'un des créateurs d'affiches les plus célèbres, tant en France qu'à l'étranger. Artiste animé d'un grand humanisme, il est sorti de l'École Nationale des Beaux-Arts en 1978. Une affiche illustrée – excluons les affiches publicitaires à caractère commercial – est destinée à des publics, celui de la rue, celui des milieux culturels, celui des connaisseurs avertis. L'affiche de théâtre, d'opéra, ou de centre culturel oblige son auteur à un dialogue nourri avec le commanditaire. L'auteur de la pièce, le metteur en scène, le directeur culturel, doivent être interrogés afin de dégager les particularités de l'œuvre, du style, du sens. Décortiquer Shakespeare, Jean Genet, Tchekhov pour les aborder avec respect est un travail, une nécessité que Michel Bouvet mène très consciencieusement. Il doit interpréter la pièce, la traduire iconographiquement et synthétiquement, selon des critères rigoureux établis comme étant sa marque, sa signature. L'affiche de Michel Bouvet, par la force de son propre langage, véhicule des informations précieuses. Elle capte notre regard, nous oblige à comprendre tout en nous interrogeant sur les représentations, graphiques ou photographiques, savamment composées. Si la création commence pour

lui par le dessin, elle peut impliquer la prise de vue (par des artistes photographes comme Francis Laharrague) et exiger parfois la création d'un objet. Tel celui créé pour l'*Hamlet* de Shakespeare, une lettre « H » façonnée dans le métal en trois dimensions, crénelée et photographiée. Le style de Michel Bouvet se définit en premier lieu par le bord noir, les formes cernées d'un trait. La couleur, en aplat, souvent primaire, est isolée, contenue par le trait. L'analyse et la décomposition mécanique, scientifique même, marquées d'une lucidité froide, pourraient faire de l'art de Michel Bouvet un art impersonnel. Mais il veut être à la portée de chacun, laissant la liberté d'interpréter selon des critères définis : c'est en cela que l'art populaire ou « Pop Art » a été défini dans les années 1960-1970. Le public, dans sa découverte de l'affiche, doit être surpris et informé. Pour le retenir, Michel Bouvet fait de cet art éphémère un exercice de synthèse graphique, visuelle et intellectuelle. La création de Michel Bouvet a pour exigence l'universalité : ses symboles créés, ses objets détournés forcent le regard, suscitent des réactions. Le succès d'un spectacle, d'un festival, tient aussi à l'identification que les participants lui associent. Une certaine complicité doit pouvoir naître entre le communicant et le public. Michel Bouvet, en tant qu'enseignant passionné, excelle dans l'art de guider, de transmettre ; en tant qu'artiste affichiste spécialisé dans le culturel, il sait exalter le message et enthousiasmer le spectateur par son art de la métaphore visuelle.

Marie-Pascale Prévost-Bault, Conservateur en chef des musées départementaux de la Somme.

Extrait du catalogue de l'exposition « Michel Bouvet, affichiste » au Musée Départemental de l'Abbaye de Saint-Riquier Baie de Somme du 25 juin au 22 octobre 2011.

Entoilage réalisé par Robin Tourenne, Paris.

Exposition présentée à l'abbaye de Montmajour.

PROJECTIONS NOCTURNES

mardi 5 juillet, Théâtre Antique

LA VALISE MEXICAINE

Première projection de gala du film de Trisha Ziff sur l'histoire de la valise « mexicaine » de Robert Capa, trésor cherché depuis plus de soixante-dix ans, contenant des films de Robert Capa, Chim (David Seymour) et Gerda Taro sur la guerre d'Espagne, et sauvé, comme les Républicains espagnols du camp d'Argelès, par les diplomates mexicains au début de la seconde guerre mondiale.

PETITE HISTOIRE MEXICAINE 1/3

La photographie mexicaine est dotée d'une exceptionnelle histoire. Les expositions d'Arles 2011 se consacrent essentiellement à la production contemporaine. Afin de donner une perspective à cette création, des experts mexicains vont se succéder trois soirs au Théâtre Antique pour évoquer chacun un aspect de cette histoire qui leur tient particulièrement à cœur. Les invités sont donc Patricia Mendoza, fondatrice de la Centro de la Imagen, actuellement directrice de Zul Editions, Mauricio Maillé, directeur de la section des Arts Visuels pour la Fondation Televisa et Pablo Ortiz Monasterio, photographe et fondateur de la revue *Luna Cornea*.

PRIX OSKAR-BARNACK-LEICA

Depuis 1979, le groupe Leica Camera remet un prix en l'honneur d'Oskar Barnack (1879-1936), inventeur du Leica et père du photojournalisme. Ce prix récompense l'œuvre du photographe qui saura le mieux exprimer une relation de l'homme à son environnement. Le groupe Leica Camera organise également un second prix, le Leica Newcomer Award, qui récompense le travail d'un photographe âgé de moins de vingt-cinq ans. Fidèle à la tradition, ils sont remis à Arles.

mercredi 6 juillet, Théâtre Antique

MANO A MANO VII / TENDANCE FLOUE

A priori tout oppose VII et Tendance Floue. Tout d'abord un groupe de photojournalistes reconnu, mobilisé sur les événements qui font l'actualité ou sur des enjeux aux dimensions planétaires. De l'autre, des individus qui questionnent le monde dans un laboratoire de création photographique atypique. Cette confrontation photographique d'un soir, à l'occasion de leurs anniversaires respectifs, révèle des interrogations communes.

EUROPEAN PUBLISHERS AWARD

Cinq éditeurs européens publient simultanément dans cinq pays le projet de livre lauréat du European Publisher's Award for Photography. Le lauréat est récompensé pendant la semaine d'ouverture et le travail du lauréat de l'an passé, Christophe Agou et son livre *Face au silence*, est également présenté. Le prix est remis par Actes Sud (France), Dewi Lewis Publishing (Grande-Bretagne), Peliti Associati (Italie), Kehrler Verlag (Allemagne) et Apeiron (Grèce).

HOMMAGE À ROGER THÉRON

Une projection organisée par Jean-Jacques Naudet, Didier Rapaud, Guillaume Clavières et Marc Brincourt

revient sur le parcours du fondateur de Photo et directeur de *Paris Match*, Roger Théron, collectionneur passionné, est mort il y a dix ans mais reste présent par cet hommage que lui rendent Edmonde Charles-Roux, Sylvie Aubenas, Didier Rapaud, Olivier Royant, Jean-François Leroy, Philippe Garner et Sebastião Salgado.

Projections réalisées par Coïncidence.

Accompagnement musical : Donkey Monkey (Eve Risser, piano et Yuko Oshima, batterie).

jeudi 7 juillet, Théâtre Antique

MITCH EPSTEIN, LAURÉAT DU PRIX PICTET

Avec cette présentation multimédia, Mitch Epstein explore le point de départ et la démarche qui a donné lieu à son projet récent, *American Power*. Initié en 2003, poursuivi durant cinq ans, ce projet a été étudié, à travers vingt-cinq étapes, la production et la consommation énergétique aux États-Unis ainsi que la manière dont elles se manifestent dans le paysage américain. Par ailleurs, Epstein s'interroge d'une part sur les origines du projet lui-même, qui remontent à son travail antérieur, et d'autre part sur sa dernière phase, qui a coïncidé avec les élections présidentielles historiques aux États-Unis en 2008. Cette présentation comprendra la représentation en public d'une composition originale du célèbre violoncelliste Erik Friedlander. Son style, mélange de classique et de contemporain profondément ancré, en partie, dans le vernaculaire américain, entre en conversation avec la photographie et les propos d'Epstein, avec un effet lancinant. Premier concours photographique au monde sur le développement durable, le prix Pictet aborde les défis sociaux et environnementaux les plus urgents du nouveau millénaire à travers la photographie, afin de sensibiliser le grand public à des problèmes qui comptent vraiment. Les prix de 2008 et de 2009, dont les thèmes respectifs étaient l'eau et la terre, ont été remportés par Benoît Aquin et Nadav Kander. Pour sa troisième édition, le thème est la croissance. Le prix a été décerné par Kofi Annan à Mitch Epstein le 17 mars 2011 lors du vernissage d'une exposition des artistes présélectionnés au Passage de Retz (Paris). Les autres artistes présélectionnés étaient : Christian Als, Edward Burtynsky, Stéphane Couturier, Chris Jordan, Yeondoo Jung, Vera Lutter, Nyaba Leon Ouedraogo, Taryn Simon, Thomas Struth, Guy Tillim et Michael Wolf. Chaque année, en plus du prix, Pictet & Co soutient un projet de développement durable, relatif au thème du concours, sous la forme d'une commande. Les deux premières commandes ont été réalisées par Munem Wasif (Bangladesh, 2008) et Ed Kashi (Madagascar, 2009). Cette année, la commande concernera la protection du Nakuprat, dans le nord du Kenya et sera effectuée par Chris Jordan. Les photographies réalisées pour cette commande seront dévoilées lors d'une exposition chez Diemar Noble Photography (Londres) en octobre. La projection est accompagnée par un concert du violoncelliste Erik Friedlander, spécialiste de l'improvisation et artiste phare de la scène musicale new-yorkaise.

PETITE HISTOIRE MEXICAINE 2/3 : voir mardi 5 juillet.

PRIX DÉCOUVERTE DES RENCONTRES D'ARLES

Projection des quinze artistes nominés en 2011, présentés par les cinq nominateurs : Simon Baker, premier conservateur pour la section photographie à la Tate Modern à Londres, Chris Boot, directeur général de la Fondation Aperture à New York, Sam Stourdzé, directeur du musée de l'Élysée à Lausanne, David Barriet, David Benassayag, Béatrice Didier, tous trois fondateurs et directeurs du Point du Jour Centre d'art / Éditeur à Cherbourg, ainsi qu'Artur Walther, collectionneur et fondateur de la Walther Collection à New-Ulm, Allemagne.

Avec le soutien de la Fondation LUMA.

Projections réalisées par Coïncidence.

Musiciens : Marc Simon (trombone et xylophone), Pierre Peyras (contrebasse), Bernard Mourier (piano) et Jean-Michel Thiriet (guitare).

vendredi 8 juillet, Arènes d'Arles

NUIT DE L'ANNÉE

Pour sa septième édition, la Nuit de l'Année investit le cadre exceptionnel des arènes dans une ambiance festive pour une grande promenade photographique où différents acteurs de la presse, magazines, agences, collectifs de photographes montrent leur production de l'année sur 14 écrans.

AFP, Argos, Arte, Contour by Getty, Contrasto, Elle, Express Style, GQ, Hans Lucas, Bar Floréal, Le Monde Mag, Libération, LuzPhoto, Maison de l'Europe en Géorgie, Modds', Myop, News, Noor, Ostkreuz, Palm Springs Festival, Panos, Photographie.com, Picture Tank, PhotoPhomPenh Festival, Private, Prospekt, Reuters, prix SFR Jeunes Talents, Signatures, Stiletto, Temps Machine, Tendance Floue, VII, Voxpop, VU', World Press Photo...

Direction artistique : Claudine Maugendre et Aurélien Valette.

Projections réalisées par Coïncidence.

samedi 9 juillet, Théâtre Antique

JR

Ce pseudonyme dit l'humour autant que la conscience aiguë que ce photographe a de son action. S'affubler du diminutif du personnage le plus abject de la série télévisée *Dallas*, emblème du capitalisme dans son apogée la plus égoïste, c'est vouloir s'approprier le système sur son propre terrain, en le minant de l'intérieur. JR ne cherche

pas la virtuosité dans sa photographie. Dans chacun de ses projets, il se pose comme le témoin d'une communauté. Avec l'affiche, installée dans le paysage même de la crise mise en valeur, il invente un nouvel outil de diffusion et de médiation. Il ne recherche pas la gloire, il préfère l'anonymat et l'aventure collective que ses projets génèrent. Il manie l'humour avec courage, manipule la presse, Internet et le marché de l'art pour servir son propos, qui a la grande valeur d'être purement politique, même si ce mot fait peur à sa génération. Il prend parti, nous force à regarder son point de vue, il s'engage. Rencontré à Clichy-sous-Bois en 2006, il enthousiasmait le public d'Arles en 2007. Il a depuis connu un succès fulgurant et enchaîne des projets qui affirment son talent autant que son discours. Il a été récompensé par le prestigieux TED Prize aux États-Unis en 2011, il revient à Arles en soirée de clôture présenter l'ensemble des projets qu'il réalise autour du monde avec son équipe et une nuée de fans qui le suivent sur Internet.

PETITE HISTOIRE MEXICAINE 3/3 : voir mardi 5 juillet.

PALMARÈS DES PRIX DES RENCONTRES D'ARLES

Annonce du lauréat du prix Découverte et du nouveau prix LUMA qui reçoivent chacun 25 000 euros, des lauréats du prix du Livre d'auteur et du prix du Livre historique qui reçoivent chacun 8 000 euros. Une rétrospective des 10 ans des prix des Rencontres d'Arles est présentée lors de cette soirée.

Avec le soutien de la Fondation LUMA.
Projection réalisée par Coïncidence.

LE VILLAGE DES RENCONTRES D'ARLES

Pour cette deuxième édition, le Village des Rencontres d'Arles consacre un espace à tous ceux qui œuvrent à la diffusion de la photographie : éditeurs, libraires, presse spécialisée, institutions. Du 4 au 10 juillet, Le Village offre un lieu de rencontre inédit avec les nombreux amateurs, collectionneurs et professionnels du monde entier présents durant les journées d'ouverture des Rencontres d'Arles. La nouvelle édition du Village se déroule sous une forme plus simplifiée et dans une ambiance conviviale et s'installe dans la ruine des Forges, au cœur même du Parc des Ateliers.

COLLOQUES

PHOTOGRAPHIE, INTERNET ET RÉSEAUX SOCIAUX

Sous la présidence de **Jean-Noël Jeanneney**, président des Rencontres et professeur des universités à Sciences Po et **François Hébel**, directeur des Rencontres. Organisé par **Françoise Docquier**, maître de conférence à l'Université de Paris 1 Panthéon Sorbonne. Modéré par **Pierre Haski**, directeur de Rue89.

6 juillet de 10 h à 13h :

L'Économie des images : Comment les applications du web ont modifié notre rapport aux images ? Comment la photographie, sa diffusion et son économie se sont modifiées au contact de ces nouveaux médias ?

Ouverture officielle du colloque par **Jean-Noël Jeanneney**, président de séance, historien des médias « Photographie et internet ». Intervenants : **André Gunthert** enseignant-chercheur à l'EHESS, directeur du Laboratoire d'histoire visuelle contemporaine (Lhivic), éditeur de *Culture Visuelle* « *L'image fluide* », **David Campbell**, consultant, écrivain et membre du Durham Centre for Advanced Photography Studies à la Durham University, **Frank Evers**, fondateur d'INSTITUTE, une agence d'artistes spécialisée dans les arts visuels, président d'Evergreen Pictures <www.instituteartistmanagement.com>, une plateforme multimédia consacrée à la diffusion de tous les médias, **Karim Ben Khelifa**, photographe, fondateur du site <emphas.is> créé pour répondre au manque de moyens financiers des photojournalistes.

7 juillet de 10h à 13h :

Photographie et internet : Quelles sont les modalités d'émergence du monde de la photographie centré sur l'Internet ? Quels sont les ressorts de sa mise en oeuvre ? Que signifie être auteur ? Quelles sont les nouvelles formes d'exposition et de réception ?

Intervenants : le photographe **Joan Fontcuberta**, co-commissaire avec Clément Cheroux, Erik Kessels, Martin Parr et Joachim Schmid de l'exposition *From Here On* ; **Penelope Umbrico**, professeur au sein du programme « Photography, Visual and Related Media » à la School of Visual Arts à New-York ; **Thomas Mailaender**, artiste, photographe multimédia ; **Fred Ritchin**, enseignant à la New York University Tisch School of the Arts, rédacteur en chef photo du *New York Times Magazine* (1978-82), de *Camera Arts magazine* (1982-83), conservateur du New York Photo Festival 2010, directeur et fondateur de *PixelPress* ; **Guillaume Herbaut**, photographe, membre fondateur de *L'œil Public*, travaille avec la photo et le web documentaire (*La Zone*, dispositif interactif sur l'espace d'exclusion de Tchernobyl présenté récemment à la Gaité Lyrique) et **Marie Anne Ferry Fall**, directeur juridique ADAGP (société française de gestion collective des droits d'auteurs dans les arts visuels).

8 juillet de 10h à 13h :

Photographie et réseaux sociaux : Comment les réseaux sociaux agissent sur la créativité et l'information ? Comment en bricolant sur internet via facebook, twitter et des blogs, l'information se diffuse ? Comment les sites collaboratifs inventent en permanence des outils pour contourner la censure (éclairage sur le printemps Arabe)?
Intervenants : **Lina ben Mhenni**, enseignante, bloggeuse, journaliste et témoin n°1 en Tunisie du Printemps Arabe ; **Brian Storm**, fondateur et directeur de MediaStorm, un studio de production multimédia produisant pour le web et les medias le travail de photojournalistes ; **Benjamin Chesterton**, producteur de documentaires pour la BBC, co-fondateur avec David White de l'agence Duckrabbit <<http://duckrabbit.info/blog/>> ; **Vincent Glad**, journaliste à Slate.fr, étudiant en Arts et Langages à l'EHESS et **Azyz Amami**, blogueur tunisien qui, sous le pseudonyme de « azyz405 », a été l'un des acteurs principaux du Printemps Arabe en Tunisie.

Colloque organisé en partenariat avec Connaissance des Arts et Rue89 au Théâtre d'Arles.

THE HUMAN SNAPSHOT

Colloque sur trois jours co-produit avec le Bard College Curatorial Studies Program de New York, centré sur le thème de l'universalisme et ses formes actuelles dans l'art contemporain et la photographie, réunissant des experts de renom et des invités de marque. Le programme se compose de séances de travail à huis-clos, d'un colloque ouvert au public, d'un programme d'ateliers de travail, de projections de films et vidéos, et de rencontres. En clôture du programme, le 4 Juillet, la Fondation LUMA organise la projection d'un diaporama en plein air aux Alyscamps. Programme complet disponible sur <www.bard.edu>

SÉMINAIRE

10, 11 et 12 juillet, Théâtre d'Arles.

PHOTOGRAPHIE : VERS D'AUTRES FRONTIÈRES ?

La photographie n'a jamais fait cavalier seul... Entre rivalités et pactes, elle a entretenu avec les autres arts des rapports fluctuants. Dès sa naissance, elle a été accueillie avec inquiétude par de nombreux peintres tandis que d'autres l'intégraient incidemment ou de manière intentionnelle dans leurs démarches créatives. Ses rapports avec le cinéma ont également fait l'objet de nombreux débats et la fameuse *Jetée* de Chris Marker n'a pas fini de nous questionner. Aujourd'hui, on parle de multimédia mais la photographie est toujours sur le pont... Entre écrans et logiciels, galeries, scènes de spectacle vivant ou téléphone, la photographie garde-t-elle une identité singulière ? Une spécificité originale ? Les notions même de collages et montages, propres à la photographie et au cinéma, peuvent-elles s'appliquer aussi au multimédia dans lequel l'image n'est plus une fin en soi mais une composante parmi d'autres ? Ce séminaire, dans sa 9e édition, tente, au travers de conférences et d'échanges, de questionner la photographie. Nous nous interrogeons également sur les stratégies éducatives à mettre en œuvre pour que les médiateurs et les enseignants puissent proposer aux jeunes des démarches pratiques et théoriques originales et adaptées. L'image et la photographie sont toujours présentes dans la création et la vie quotidienne mais peut-être de manière plus « instable ». C'est avec cette instabilité que nous devons inventer nos projets artistiques et pédagogiques.

Organisé par le Ministère de l'Éducation Nationale, de la Jeunesse et de la Vie associative (Inspection Générale, Direction Générale de l'Enseignement Scolaire et Centre National de Documentation Pédagogique), le Ministère de la Culture et de la Communication (Direction générale de la création artistique, Service de la coordination des politiques culturelles et de l'innovation), l'Institut National de la Jeunesse et de l'Éducation Populaire, établissement public sous la tutelle du ministère chargé de la jeunesse, la Ligue de l'Enseignement, la Maison du geste et de l'image, l'École Nationale Supérieure de la Photographie d'Arles.

RENCONTRES EUROPÉENNES AIX-ARLES-AVIGNON

9 juillet à Arles, 13 juillet à Aix, 26 juillet à Avignon.

Initiées en 2007 par le Festival d'Avignon, les Rencontres européennes proposent un espace de réflexion et de débats envisageant le projet européen par le prisme de l'art et de la culture. Élargies en 2008 au Festival d'Aix-en-Provence, puis en 2010 aux Rencontres d'Arles, elles constituent l'endroit privilégié d'un échange entrespectateurs, artistes, opérateurs culturels et représentants politiques, économiques et de la société civile. Cette année, elles poursuivront leur questionnement, lors de demi-journées accueillies dans chaque festival, au travers de grands entretiens menés avec des artistes aux parcours européens. La voix des artistes dans les grandes questions qui sous-tendent l'évolution du projet européen est aujourd'hui trop peu présente. Le dialogue interculturel, les identités multiples, la diversité linguistique, les échanges transfrontaliers, les droits culturels, autant de sujets qui les habitent et que leur témoignage peut éclairer.

PROGRAMMES ASSOCIÉS

GALERIE SFR JEUNES TALENTS

Pour cette 7^e édition, SFR Jeunes Talents présente six photographes issus du concours organisé par SFR à l'occasion des Rencontres d'Arles 2011. Cette année, la thématique « Au Sud du regard » révèle la quête de différents regards, à l'intérieur de nos frontières comme au retour d'éventuels périples dans la culture latino, élargie à d'autres univers. Les images documentaires ou plasticiennes des lauréats traduisent la variété au quotidien des métissages de vie. Le photographe Marin Hock, lauréat du prix SFR Jeunes Talents 2011, jeune Belge de 23 ans, fait la démonstration d'un double talent de photographe plasticien et de photographe documentaire. Son travail sur le centre hospitalier témoigne de cette dualité : d'une part une remarquable présence photographique, et d'autre part une approche plasticienne forte qui enrichit l'ensemble de la série. L'exposition sera accompagnée d'une sélection de photographies de Patrick Tournebœuf, parrain de la promotion SFR Jeunes Talents 2011.

Exposition présentée au couvent Saint-Césaire.

MARIN HOCK, PRIX SFR JEUNES TALENTS PHOTO 2011

De Bruxelles, sa ville d'origine, à Londres ou São Paulo, Marin Hock est comme ces « passeurs-danseurs » qu'il a photographiés aussi à New York. Chorégraphe des visions de son œil féru de toutes les couleurs et soucieux de la maîtrise de ses cadrages, Marin Hock est, à 23 ans, la passion même d'une photographie jamais rétrécie à un seul genre. Entre la pratique d'une démarche documentaire et audacieuse dans un centre de psychothérapie et la jouissance d'une création plus stylisée dans la mise en scène de photos de mode, le lauréat du prix SFR Jeunes Talents Photo 2011 vit l'équilibre d'une production « sans barrière aucune » comme il le souligne. À voir... sans modération !

Alain Mingam

LUMA ARLES 2011

Une exposition n'est pas un container d'objets mais une forme. Ce n'est pas l'espace final d'une présentation mais un format d'apparition. La fondation LUMA fonctionne comme une société de production d'expositions ainsi définies. En juillet 2011, LUMA présente 6 formes. Elles sont les premières manifestations du programme de l'institution à venir et les premiers signes de ses futurs départements. Trisha Donnelly, lauréate du prix LUMA 2010, église Saint-Honorat des Alyscamps. 15 artistes, en lice pour le prix LUMA 2011, dans les pages d'un livre de poche. 16 penseurs et artistes sous la tente éphémère d'un colloque consacré au statut actuel de l'image : The Human Snapshot (2-4 juillet 2011, www.bard.edu). Une bibliographie en trois dimensions. Projection publique d'un diaporama aux Alyscamps (4 juillet 2011). Le premier chapitre d'une installation de Doug Aitken au cœur de la ville.

DOUG AITKEN, UNE VILLE D'IMAGES MOUVANTES

Le travail que je vais présenter à Arles est une pièce unique, qui ne fera l'objet d'aucune réédition et ne migrera pas çà et là dans le monde. Ce travail a été produit à partir de l'ADN de ce lieu et ne le quittera pas. En fait, il prendra place quasiment au cœur de l'immense grille invisible que nous avons conçue afin de le produire. C'est la trace ou le dépôt de toutes les erreurs et divisions du paysage réel qui, s'assemblant, produisent un paysage de fiction. Presque un hologramme.

Doug Aitken

Exposition présentée du 4 au 12 juillet, place de la République.

TRISHA DONNELLY

Trisha Donnelly fait partie d'une génération d'artistes qui a émergé au cours de la dernière décennie et dont la démarche puise aux notions d'opacité et d'incommunicabilité. Prenant souvent la forme d'un regroupement d'objets de différentes sortes – assemblage de sculptures, dessins, photographies –, les expositions de Trisha Donnelly jouent avec le spectateur, le dirigeant par indices successifs. L'orientation au sein de ces espaces est rarement directe mais regorge de possibilités.

Hans Ulrich Obrist et Beatrix Ruf, commissaires.

Exposition présentée du 4 juillet au 29 août, église Saint-Honorat-des-Alyscamps.

FOAM

WHAT'S NEXT?

En 2011 Foam, le musée de la Photographie d'Amsterdam, célèbre son dixième anniversaire et lance un projet intitulé *What's Next?*. En substance, *What's Next?* s'intéresse à l'avenir d'un média et d'une société en pleine transition. Foam demande à des artistes, critiques, auteurs, universitaires, chercheurs, commissaires et experts des médias de formuler de courtes idées évocatrices de ce que sera, selon eux, l'avenir de la photographie, d'après les connaissances liées à leurs domaines respectifs. Afin de créer une idée de l'avenir de la photographie, il est essentiel pour Foam non seulement de garder un contact proche avec le public, les artistes et les représentants de la communauté photographique internationale, mais également de remplir sa fonction d'initiation, de coordination et de valorisation d'un débat qui transcende les limites traditionnelles. Le débat continuera toute l'année, 24 h sur 24, sur le site Internet <www.foam.org/whatsnext> Au cours de l'année 2011, Foam aborde la question *What's Next?* à l'aide d'une palette d'activités : débats, expositions, publications, en commençant par une rencontre d'experts à Foam le samedi 19 mars 2011. En juillet, Foam – en collaboration avec Regards et Mémoires se rend à Arles pour une présentation de *What's Next?*. À la Bourse du Travail, Foam organise des expositions et débats pour réfléchir à l'avenir de la photographie. Dans le cadre de ce projet, Foam a demandé à des étudiants de l'ENSP d'Arles et de la Rietveld Academie d'Amsterdam de créer et présenter une étude et quelques œuvres sur le thème *What's Next?*. Le débat se conclut par une importante exposition à Foam à l'automne 2011. Programme d'Arles 2011 : 4-20 juillet à la Bourse du Travail, 10h-19h (11-20 juillet, 14h-19h). Du 4 juillet au 3 septembre, Foam présente une sélection des « Talents Foam 2011 » dans les rues et commerces de la Roquette, en collaboration avec Regards et Mémoires.

www.foam.org / www.regardsetmemoires.com

Ce projet est organisé avec le soutien de l'Ambassade du Royaume des Pays-Bas, de Oschatz Visuelle Medien et de la BeamSystems.

Exposition présentée à la Bourse du Travail.

LE CENTRE DES MONUMENTS NATIONAUX PRÉSENTE NICOLAS GUILBERT

Né en 1958 à Paris. Vit et travaille à Paris

Illustrateur depuis l'adolescence et jusqu'au milieu des années 1990, Nicolas Guilbert a présenté sa première exposition parisienne en 1984 (*Coco : dessins et peintures autour d'une photographie de Robert Doisneau*, galerie Attitude). Il a, depuis, publié plusieurs ouvrages de dessins (notamment *Rue des Italiens*, Le Monde - La Découverte, 1990) et exposé dans diverses galeries parisiennes les multiples facettes d'une œuvre picturale très graphique ayant toujours privilégié le trait et les supports papier. Parallèlement à cet itinéraire, il mène un parcours de photographe qui a donné lieu à diverses publications, dont *Animaux & Cie* (Grasset, 2010), fruit de vingt-cinq ans de reportage et dont une partie a été montrée au musée de la Photographie André Villers de Mougins durant l'été 2009. Sa dernière exposition photographique, *Animonuments, un voyage sentimental à travers la France*, a été présentée au musée de la Chasse et de la Nature d'avril à juin 2011.

ANIMONUMENTS, VOYAGE SENTIMENTAL À TRAVERS LA FRANCE

Du Mont-Saint-Michel au château de Carcassonne, en passant par l'Arc de Triomphe ou la colonne de la Bastille, les monuments historiques sont des repères physiques et culturels pour les hommes. Ce sont aussi des habitats ou des territoires pour une population discrète : les animaux domestiques ou sauvages qui, de manière insolite, se sont approprié ces lieux de mémoire. Ils entretiennent des relations singulières avec l'architecture, avec le personnel qui en a la charge ou avec le public. Des mois durant, Nicolas Guilbert s'est livré à une sorte de safari. Parcourant la France, il a traqué la présence insolite de ces hôtes discrets, de ces visiteurs clandestins, à travers les différents sites dépendants du Centre des monuments nationaux. Du produit fructueux de cette quête, il extrait une quarantaine de photographies et un livre publié aux Éditions des Cendres. Insectes, quadrupèdes ou volatiles y paraissent indifférents au caractère symbolique du lieu dans lequel ils se meuvent. C'est tout au plus un territoire de chasse, de jeu ou de rencontre. Avec les hommes en particulier. Et paradoxalement, cette présence animale insolite humanise des édifices que l'ampleur des volumes ou le poids de l'histoire a pu rendre écrasants. Il semble que se soit établie une sorte de symbiose dont le titre *Animonuments* veut rendre compte. Peintre et photographe, Nicolas Guilbert passe avec aisance de l'une à l'autre technique. Quand il œuvre en photographe, il choisit de renoncer à la séduction de la couleur. Ses prises de vue gardent alors la saveur de l'instantané pour s'inscrire dans la lignée des Garry Winogrand, Elliott Erwitt ou Michel Vanden Eeckhoudt. Comme eux, il privilégie une certaine esthétique du surgissement photographique, saisissant de manière spontanée la complexité comme la banalité ou les bizarreries de la vie quotidienne. Nicolas Guilbert s'était déjà intéressé à la présence de l'animal dans la ville. Il a accepté de reprendre ce travail à la demande de Claude d'Anthenaïse, directeur du musée de la Chasse et de la Nature. Cette commande se situe, en effet, dans le cadre du partenariat entre le Centre des monuments nationaux et le musée de la Chasse et de la Nature à l'occasion de la manifestation nationale « Monuments et Animaux » dont Claude d'Anthenaïse assure le commissariat pour les différents sites gérés par le CMN.

Tirages réalisés par Janvier, Paris.

Exposition présentée à l'abbaye de Montmajour.

LE MÉJAN

CHRISTOPHE AGOU

Né en 1969 en France.

Christophe Agou est autodidacte. Il découvre la photographie lors de voyages en Europe et aux États-Unis et s'installe en 1992 à New York. Il commence peu après une série d'images sur les passagers du métro, dont le résultat a fait l'objet d'un livre, *Life Below*. Durant l'hiver 2002, il revient dans sa région du Forez et parcourt ces âpres territoires dont il n'a rien oublié. Il y fait la connaissance de familles d'agriculteurs dont il devient un proche, au fil de visites régulières et commence sa série *Face au silence*. En 2006, il est finaliste du prix W. Eugene Smith, puis de celui de Photographie à l'Académie des Beaux-Arts de Paris avant d'obtenir une « Mention spéciale » au prix Kodak de la Critique photographique. Ses travaux ont été publiés et exposés à travers le monde, entre autres, au MoMA à New York, au musée des Beaux-Arts de Houston, au Jeu de Paume à Paris, au festival Nooderlicht en Hollande et lors de festivals de photographie en Chine.

Le projet de Christophe Agou *Face au silence* s'est vu décerner le 17^e prix européen du livre de photographie (European publisher's award for Photography). Déjà remarqué par la critique internationale pour plusieurs travaux (notamment *Life Below*, 2004, une traversée en noir et blanc du métro new-yorkais), Christophe Agou, né à Montbrison(Loire), petite commune située au pied des monts du Forez, quitte la France en 1992 pour s'installer à New York. Cet exil précoce et volontaire, cette soif d'immersion dans un monde tout autre, est à l'image de l'œuvre que Christophe Agou développe depuis une vingtaine d'années : une exploration empirique et intuitive d'univers, de situations, d'êtres, qu'il appréhende par imprégnations progressives et dont il ne rend compte qu'au moment où il se sent entré en résonance intime avec eux. Durant l'hiver 2002, Christophe Agou revient dans sa région du Forez et parcourt ces âpres territoires dont il n'a rien oublié. Il y fait la connaissance de familles d'agriculteurs dont il devient un proche. *Face au silence*, fruit de huit années de rencontres et de partage, ne constitue en rien un documentaire sur une certaine forme de ruralité dans la France de ce début de siècle. Les seuils des fermes que Christophe Agou franchit pour nous s'ouvrent sur des visages d'hommes et de femmes qui forcent le respect et incitent à une méditation solitaire. À la manière d'une chronique rythmée par de saisissants bien qu'immobiles travellings, la « matière » et la texture quotidienne des vies, des travaux, des éléments, se donnent ici à voir dans une réalité presque organique. Journal intime et singulier d'existences gouvernées par les nécessités du labeur et le poids des saisons, *Face au silence*, par la puissance contenue et empathique de sa vision, parvient à nous congédier de notre posture de spectateur pour nous faire appartenir – le temps d'un film – à une communauté de destins.

Exposition présentée au Magasin Électrique, Parc des Ateliers.

CY TWOMBLY, MIQUEL BARCELÓ & DOUGLAS GORDON

En parallèle de son exposition avignonnaise *Le Temps retrouvé*, *Cy Twombly Photographer, Friends and Others* dont le catalogue est publié en co-édition avec Actes Sud, la Collection Lambert expose à Arles. Peintre et sculpteur, Cy Twombly est moins connu pour ses photographies qui seront présentées pour la première fois en France. À 85 ans, il a proposé d'être le commissaire d'une exposition associant ses propres œuvres à celles de maîtres anciens, Degas, Vuillard, Lartigue, Brancusi ou de ses contemporains, Sol Lewitt, Ed Ruscha, Sally Mann... Pour Arles, deux grands artistes ont été choisis : Douglas Gordon et Miquel Barceló. Gordon a été à l'honneur avec le livre *Point Omega* de Don Delillo où l'auteur américain prenait comme point de départ l'hypnotique installation vidéo *24 Hours Psycho*, dans laquelle le temps du film est étiré par l'artiste sur toute une journée. Cette installation est présentée, accompagnée de photographies de stars brûlées comme autant d'icônes qui se consomment devant nous, notre propre visage apparaissant à travers le reflet des miroirs au dos de ces images détruites par le feu. Barceló n'est pas photographe et, pourtant, sa toute nouvelle série de peintures sera associée à cette exposition déroutante. Comme il l'avait esquissé en 2010 pour la grande exposition *Terramare*, son invention picturale consistant à peindre des portraits d'Africains albinos à l'eau de Javel prend une dimension nouvelle. En alchimiste virtuose, Barceló peint à l'aveugle, sans voir le résultat final, des portraits sur de la toile de lin noire qui réagit chimiquement à la Javel, laissant apparaître des visages connus ou non (Deneuve, Modiano...), comme passés par le feu dans un étrange bain révélateur. Tout l'art de Rembrandt, Goya, Eugène Carrière est là, dans une noirceur rappelant les flammes et les cendres des portraits énigmatiques de Douglas Gordon. Ces deux artistes seront associés au catalogue commun aux deux institutions.

Éric Mézil

Exposition présentée à la chapelle Saint-Martin du Méjan.

TENDANCE FLOUE

Tendance Floue est un collectif de quatorze photographes. Sa création, en 1991, est née d'une volonté farouche de conserver une certaine forme d'indépendance, garante de la liberté de chacun. Explorer le monde à contre-courant d'une image globalisée,

regarder dans l'ombre des sujets exposés, saisir des instants à part. La force d'attraction du collectif permet aux photographes de se risquer sur des terrains méconnus, et d'en rapporter la matière d'une recherche photographique partagée. Presse, édition, expositions, projections, vente de tirages, communication d'entreprise et institutionnelle : le collectif ouvre toutes les portes, aborde tous les supports de la photographie contemporaine, sans interdit. Depuis vingt ans, une indéfinissable alchimie d'idées et d'énergies a permis de créer un langage photographique singulier, de questionner les modes de représentation et de tenter de renouveler le terrain de la narration. Tendance Floue est un laboratoire d'un nouveau genre. Bâti sur une amitié généreuse et folle.

PASSAGE À L'ACTE

Le collectif de photographes Tendance Floue propose par son dynamisme, sa capacité d'innovation et l'originalité de son fonctionnement, une alternative nouvelle à la notion d'agence photographique. La dimension collective de l'aventure, dans laquelle le « nous » perceptif résulte de la somme des « je » sensibles, s'exprime notamment dans les fameux *Mad in*, formes de reportages inédits, nerveux et incisifs, où les compétences et sensibilités de chaque membre s'expriment dans une grande liberté formelle et conceptuelle. Utopique, transgressive, l'agence Tendance Floue oppose à la standardisation croissante des pratiques de diffusion et de médiatisation du photoreportage une forme de résistance généreuse et invente, au fil de ses défis, une nouvelle manière de « vivre la photographie ». Les 20 ans du collectif deviennent aujourd'hui l'occasion d'une appréhension de l'esprit qui l'anime. Au Magasin Électrique, le croisement des modes de représentation offre un parcours dans le corps même de Tendance Floue, en multipliant les installations. Le champ d'expériences s'ouvre sur des lieux d'expositions et des temps forts de projections. Deux espaces seront ainsi habités pour permettre au public de saisir le point d'équilibre fragile mais intense entre, d'une part, les aventures collectives et, d'autre part, les univers individuels. Pour dire encore cette fiévreuse liberté par un nouveau passage à l'acte. Photographies de Pascal Aimar, Thierry Ardouin, Denis Bourges, Gilles Coulon, Olivier Culmann, Bieke Depoorter, Mat Jacob, Caty Jan, Philippe Lopparelli, Bertrand Meunier, Meyer, Flore-Aël Surun, Patrick Tournebœuf, Alain Willaume.

Création sonore spatialisée : Dominique Besson.

Exposition réalisée avec le soutien d'Olympus France, partenaire historique de Tendance Floue.

Exposition présentée au Magasin Électrique, Parc des Ateliers.

LA GALERIE VU' PRÉSENTE JOSÉ RAMÓN BAS

Né à Madrid en 1964. Vit et travaille à Madrid.

José Ramon Bas s'initie en 1979 en autodidacte à la photographie et rencontre le photographe Florencio García Méndez qui guide ses premiers pas. En 1985, il étudie la photographie et la vidéo à la Escuela de la Imagen y el Diseño de Barcelone (IDEP). Son intérêt se concentre vite sur les nouvelles formes d'expression et sur la mémoire du voyage. En 1989, il s'installe définitivement à Barcelone et en 1997, reçoit de la Fondation La Caixa la bourse Fotopres destinée aux jeunes créateurs. Il commence à collaborer avec le Galerie Berini de Barcelone. En 1998, il installe son studio au Centro de Arte Contemporáneo Piramidón. C'est en 2001 qu'il rejoint la Galerie VU'. En 2003, il reçoit le prix Federico Vender (Italie) et en 2004, le prix de la Fondation Arena. En 2005, il devient enseignant à l'école EFTI de Madrid. Il a exposé en Hollande, à Boston, à Lisbonne notamment.

JOSÉ RAMÓN BAS, DE L'IMAGINAIRE À L'OBJET

Dans le prolongement de l'exposition Ndar présentée à la Galerie VU' du 13 mai au 3 septembre, l'exposition José Ramón Bas, de l'imaginaire à l'objet propose un parcours transversal à travers l'œuvre d'un artiste inclassable. Bas invente des objets qui conservent les souvenirs de ses expériences, de ses émotions. Voyageur infatigable, le plus souvent en Afrique ou en Amérique latine, il photographie les gens et les paysages qu'il rencontre. De retour dans son atelier en Espagne, l'imaginaire rejoint la mémoire, lorsque Bas commence à transformer ses images en objets. La photographie, multiple par nature, devient unique par les différentes interventions de l'artiste selon son inspiration : sur le tirage, il dessine des barques et des personnages, il colle des papiers argentés, il griffe à même l'image. Cette nouvelle photographie, parfaite restitution du souvenir et de son émotion, sera enfin figée dans une inclusion de résine. Comme des morceaux de mémoire encapsulés dans des blocs de résine, les objets de José Ramón Bas encouragent le rêve, invitant chacun à rassembler ses souvenirs. Les souvenirs de moments qui ne sont plus mais que les pièces créées par l'artiste continuent de faire exister indéfiniment dans notre imaginaire.

L'ENTRE-DEUX DE L'IMAGE

Pour l'édition 2011 des Rencontres d'Arles nous proposons une programmation de films, courts et longs, autour et par des artistes de la Galerie VU' (auxquels se joignent quelques compagnons de route) qui s'intéressent tous à cette mince frontière entre cinéma et photographie. Des films qui nous rapprochent finalement de nos artistes, de leurs regards, de leurs sensibilités et des fictions qu'ils nous inventent. L'entre-deux de l'image, c'est aussi une réflexion sur le mouvement, le temps et le désir. Autour de l'idée d'un avant et d'un après l'image, lorsque la photographie mise en mouvement par le cinéma se métamorphose ; autour de la notion de regard ou de filiation aussi, lorsqu'un auteur, réalisateur ou photographe, choisit de prendre la caméra pour dresser

le portrait d'un autre, à la recherche de l'image, cet objet de désir commun... En 2010, le photographe Jean-Christian Bourcart présentait son second long métrage, *En mémoire des jours à venir*. Élodie Bouchez y joue le rôle de Maya, une artiste prometteuse installée à New York. Bourcart explore là un nouveau niveau de conscience découlant de la capacité des êtres à rêver ensemble, jusqu'à s'interroger sur l'existence en réalité d'un seul et même état, celui du rêve éveillé. Lorsqu'on regarde sa vidéo *Bardo*, les photographies de sa série *Traffic*, ou encore ses images et ses textes de *Sinon la mort te gagnait*, on comprend la cohérence de ce nouveau film au cœur de l'œuvre de l'artiste. Une œuvre qui va au-delà de l'image, une sorte d'entre-deux de l'image. À l'image de ce film de Jean-Christian Bourcart, la programmation proposera sur grand écran une série d'expériences et de dialogues différents. La Galerie VU' profite ainsi d'une année de transition pour questionner, autrement qu'en l'affirmant sur le mur, cette relation à la fois exaltante et toujours mystérieuse que nous entretenons avec l'image.

Exposition présentée au cinéma du Méjan.

AMNESTY INTERNATIONAL, DROITS DE REGARDS

1961-2011 : AMNESTY INTERNATIONAL ET LES PHOTOGRAPHES

Depuis cinquante ans, *Amnesty International* témoigne de la violence du monde. Ses rapports et ses prises de parole dénoncent les violations des droits humains commises chaque jour dans le monde. La force de ses écrits a entraîné des prises de conscience et des mobilisations de citoyens du monde entier. Des chefs d'États, des gouvernements, des décideurs se sont ainsi régulièrement vus mis face à leur responsabilité. Mobilisés pour la défense des droits humains, ceux qui s'impliquent au sein d'*Amnesty International* portent en eux cette capacité d'indignation qui a animé les premiers combats de l'organisation créée par Peter Benenson. Interpellé par la condamnation de deux étudiants portugais (qui avaient osé porter un toast à la liberté en pleine dictature Salazar), cet avocat londonien publie le 28 mai 1961, dans *The Observer*, un premier appel à la mobilisation pour six prisonniers d'opinion. Informer, faire connaître, ne pas laisser sombrer dans l'oubli, établir les faits de la manière la plus objective possible... motive toujours l'ensemble du travail d'un mouvement qui a vite acquis une dimension internationale. Si *Amnesty International* a choisi de s'associer à des grands noms du photojournalisme, ce n'est pas tant pour « célébrer » sa création que pour mesurer ce qu'un demi-siècle de combats et de mobilisations recouvre, pour prendre du recul sur ses engagements passés et à venir et en exposer les enjeux. Le propos n'est donc pas d'illustrer les actions et le travail d'*Amnesty International*, mais d'exposer et explorer la complémentarité, la correspondance et la convergence des écritures, pour donner à voir les dérives d'un monde complexe qu'*Amnesty International* dénonce et dont les photographes témoignent. Certaines images pourront choquer. L'indignation constitue souvent le premier pas d'un engagement qui, de personnel et isolé, peut se conjuguer au pluriel pour que des combats « perdus d'avance » deviennent des victoires. C'est la conviction d'*Amnesty International* qui, cinquante ans après sa création, rassemble aujourd'hui plus de 3 millions d'hommes et de femmes unis par la conviction que la défense des droits humains est l'affaire de tous et requiert la mobilisation de chacun.

www.amnesty.fr

Présentation de Pauline David et Pierre Huault (Amnesty International).

Textes et commentaires de Michel Christolhomme.

Exposition présentée au Magasin Électrique, Parc des Ateliers.

L'ÉTÉ ARLÉSIEN

SPECTACLES ET FESTIVALS À ARLES

3 juillet

FÊTE DU COSTUME

Chaque année, le premier dimanche de juillet, 500 participants défilent avec leurs costumes dans les rues d'Arles avant de se réunir pour un spectacle au Théâtre Antique.

De la place de la République au Théâtre Antique.

4 juillet

COCARDE D'OR

Grande épreuve de course camarguaise qui a lieu chaque année à Arles.

Aux Arènes.

4 – 9 juillet

FESTIVAL VOIES OFF

Le Festival Voies Off soutient la création contemporaine en proposant au public de découvrir gratuitement les travaux photographiques de jeunes auteurs.

Cour de l'Archevêché, place de la République.

11 – 17 juillet

LES SUDS

Festival des Musiques du Monde – 16e édition

Chaque été, Arles devient le coeur battant d'une grande fête musicale à l'accent de tous les Suds. Artistes confirmés et nouveaux talents animent nuit et jour les quartiers de la ville et ses hauts lieux patrimoniaux.

Théâtre Antique, Cour de l'Archevêché et autres.

19 – 22 juillet

LES ESCALES DU CARGO

Créé avec la volonté de soutenir et de développer les musiques actuelles, le festival du Cargo présente sur la scène du Théâtre Antique des découvertes musicales ainsi que des têtes d'affiches.

Théâtre Antique

28 juillet – 11 août

LES ENVIES RHÔNEMENTS

Manifestation gratuite et nomade, elle trouve sa singularité en croisant art et science, nature et culture.

21 – 28 août

ARELATE, JOURNÉES ROMAINES D'ARLES

Axé sur la romanité, le festival Arelate puise son inspiration dans le passé romain de cette cité classée au patrimoine mondial de l'UNESCO. Projections au Théâtre Antique, reconstitutions historiques, visites théâtralisées, expositions et activités pour les familles font un programme riche et diversifié.

22-26 août

FESTIVAL DU FILM PEPLUM AU THÉÂTRE ANTIQUE

Une bonne occasion de revoir ces films oubliés.

9 – 11 septembre

FERIA DU RIZ

Enracinée dans la tradition taurine d'Arles, la Feria du Riz c'est aussi la fête partout dans les rues du centre ville.

17 – 18 septembre

JOURNÉES EUROPÉENNES DU PATRIMOINE

Expositions, concerts, visites guidées, il y en a pour tous les goûts.

EXPOSITIONS À ARLES

4 juin – 18 septembre

WANG ZHIPING

Cette exposition sera consacrée au travail de l'artiste sur l'après Tiananmen et comportera une centaine d'oeuvres.

5 rue Vernon.

1 – 31 juillet

HARIS DIAMANTIDIS

L'association Thalassinos, l'expression de la culture de tous horizons, présente *Errance* avec Haris Diamantidis, premier prix de la photographie de voyage des Rencontres Internationales de la Photographie en 1981.
20 rue de l'Hôtel de Ville, 2 et 34 rue de la République <www.harisdiamandis.com>

1 juillet – 18 Septembre

IAN ABELA « ESPRIT HAUTE COUTURE »

Photographe professionnel depuis plus de dix ans, Ian Abela s'est spécialisé dans la photographie de mode et de beauté. Il a fait campagne dans le monde entier et le voici qui présente son travail sur la Haute Couture à Arles.

Barreme, 3 rue Barreme.

1 juillet – 18 septembre

CHARLOTTE CHARBONNEL

Aux frontières de la science et de l'art, un dispositif inédit présentant des installations qui mêlent vidéo, sculpture et son et qui utilisent la mécanique, l'électronique et l'informatique tout autant que l'esthétique. (fermé les lundis).

Musée Réattu.

2 juillet – 24 juillet

SERGE ASSIER

Serge Assier présente cette année un travail sur la ville de Marseille une préfiguration de la ville Capitale Européenne de la Culture 2013. Cette exposition est un travail de commande pour la Régie des Transports de Marseille.

Maison de la vie Associative d'Arles, 2 boulevard des Lices.

3 – 24 juillet

ATELIER ARCHIPEL EN ARLES

Cette exposition présente les travaux de Laura Jonneskindt, son projet *Espace vital* et de Marc Limousin, notamment ses installations photographiques présentées dans *Ondes de rives*.

8 rue des douaniers.

2 juillet – 18 septembre

PORTRAIT

Cinq artistes proposent une vision de l'Homme et de la ville à partir de techniques différentes : Matthias Olmeta Ambrotypes, Guillaume Chamahian Film-photographique, Reeve Schumacher Dessins / Polaroids / Tableaux, M Lafille Vidéo, Lucy Luce Bijoux.

Galerie L'HOSTE art contemporain, 7 rue de l'Hoste.

2 juillet – 2 octobre

LES COMPTOIRS ARLESIENS DE LA JEUNE PHOTOGRAPHIE

Une exposition et une projection. Sabine Delcour et Sophie Zénon accompagnent sept jeunes photographes, Audrey Armand, Marie Maurel de Maillé, Julie Pradier, Emilie Reynaud, Marie Sommer, Stéphanie Tétu, Emilie Vialet, dans un nouveau projet parrainé par Jane-Evelyn Atwood, Michael Kenna, Bernard Plossu, John Davies...

2 rue Jouvène, place Honoré Clair <www.atraverslepaysage.com>

4 – 10 juillet

NICOLAS LEBLANC « ETRE NE QUELQUE PART »

Les photographies du jeune artiste Nicolas Leblanc participent d'un engagement social contre les exclusions ou les migrations par défaut, et s'intéressent à la vie des gens qui survivent d'activités modestes...

Maison-Galerie L'atelier du midi, 1 rue du Sauvage.

4 – 10 juillet

FULGURANCES ARLÉSIENNES

Fulgurances conçoit six « Dîners Mystère » au coeur d'un lieu tenu secret. Les convives auront rendez-vous à 20h00 au Magasin de Jouets, avant d'être guidés pour découvrir leur soirée...

Musée Réattu.

4 – 13 juillet

SOROPTIMIST « L'ENFANT DE ZERO A DIX ANS »

Cette exposition se situe dans le cadre de l'action mondiale en faveur de l'enfance et fera l'objet d'un concours dont les prix seront remis en présence d'un jury composé de photographes professionnels et de personnalités.

Association des Femmes Arlésiennes, place du Sauvage.

4 juillet – 31 juillet

ASPHODELE « ARLES / VUES »

L'association Asphodèle, dans son projet *L'Espace pour l'art* présente de grands artistes passés à Arles durant ces dernières années (Antoni Muntadas, Joan Fontcuberta, Bernard Plossu, Philippe Durand, Manuel Alvarez Bravo et bien d'autres...).

5 rue Réattu.

4 juillet – 18 septembre

GALERIE À CIEL OUVERT

Ces photographies réalisées par Emmanuel Bénard et des habitants, dans le cadre des ateliers CUCS proposés par le Service Culturel de la ville d'Arles en partenariat avec la SEMPA traduisent une multiplicité de regards.

Murs de la cité de Griffeuille.

4 juillet – 18 septembre

MICHAEL ROBERTS « SHOT IN SICILY » ET « GALERIE HUIT OPEN SALON »

Shot in Sicily nous présente la vision complexe de Michael Roberts sur la Sicile vue à travers le prisme de son oeil de photographe et d'homme de mode. Réalisé sur une période de 20 ans, le travail présenté dans cette exposition retrace l'évolution de son regard.

Galerie Huit, 8 rue de la Calade.

5 juillet – 18 septembre

ERIK NUSSBICKER

Dans l'abbaye désacralisée de Montmajour, Erik Nussbicker exhume par sa création la sacralité latente du lieu. Un sablier géant confectionné dans de la soie, dressé sur toute la hauteur du bâtiment, abrite à terme des milliers de mouches qui volent et remontent le cours du temps...

Abbaye de Montmajour, Route de Fontvieille.

5 – 8 juillet

VENTE AUX ENCHÈRES

Vente aux enchères de photographies au profit de la Cinémathèque de Tanger. Vernissage le 8 juillet à 18h30.

Garage du Grand Hotel Nord-Pinus, rue du Docteur Fanton.

5 juillet – 16 septembre

JORDI CUXART « HOMMAGE A GAUDI ET JUJOL »

Jordi Cuxart, précédemment exposé en 2009, présente cette année son travail sur l'architecture de Gaudi et de Jujol à Barcelone. Ces deux architectes, nés à la fin du 19e siècle, ont bouleversé la vision de l'architecture.

Galerie Circa, 2 Rue de la Roquette.

5 juillet – 17 septembre

ENTREVUES

L'association Fetart et Gens d'Images présentent le duo lauréat de la seconde édition du concours photographique européen « Entrevues » : Maia Flore et Adrian Woods. Vernissage mercredi 6 juillet à 18h...

Magasin de jouets, 19 Rue Jouvène <www.fetart.org>

4 juillet – 18 septembre

GALERIE HUIT

La galerie présente les quatre expositions suivantes : Photography Open Salon 2011: Transience, Bordello de Vee Spears, Solitary de Vanja Karas, L'été Dangereux de Jean-Claude Sauer.

Galerie Huit, 8 rue de la Calade.

7 juillet

ARTCOURTVIDÉO / LABO,

ArtcourtVidéo, festival du Court à Arles proposent une sélection de courts en collaboration avec le festival Sauve qui peut le court de Clermont-Ferrand, dans le cadre de La Nuit de la Roquette de 22h à 2h. Festival du 17 au 23 octobre 2011.

Quartier de la Roquette, Arles <www.artcourtvideo.com>

7 juillet – 17 août

FESTIVAL APART - FESTIVAL D'ART CONTEMPORAIN

Le festival se joue cette année en six semaines de rencontres avec plus de cinquante artistes, des œuvres in situ, des performances, des résidences, des ateliers, des débats.

Les Alpilles <<http://www.festival-apart.com>>

ÉVÉNEMENTS DANS LA RÉGION

12 juin - 2 octobre

CY TWOMBLY

PHOTOGRAPHER, FRIENDS AND OTHERS

Essentiellement connu pour son œuvre picturale et ses sculptures, Cy Twombly surprend par son activité de photographe qu'il poursuit pourtant depuis 60 ans. C'est la première fois que cette part importante de sa création est présentée dans un musée français.

Collection Lambert en Avignon et Chapelle du Méjan, Arles.

8 avril – 18 septembre

DEGAS, BONNARD, VUILLARD

Dès 1895, les trois peintres utilisent des appareils photographiques pour composer des images, saisir leur entourage et tirer parti de ce qui n'est aux yeux de leurs contemporains qu'une technique. Loin de voir une concurrence à leur métier, ils photographient pour apprivoiser la lumière et nous révéler, comme dans leur peinture, une véritable émotion artistique.

Musée Angladon en Avignon.

25 juin – 14 novembre

FASTUEUSE ÉGYPTE

À l'occasion du bicentenaire de la création du Musée Calvet, la Ville d'Avignon y présente l'exposition *Fastueuse Égypte*. Cette manifestation met l'accent sur les richesses des collections du musée constituées à l'origine par Esprit Calvet (1728-1810), médecin et érudit avignonnais de l'époque des Lumières, et constamment enrichies depuis. L'exposition s'appuie, comme le projet scientifique du musée, sur la volonté d'ouverture aux cultures du monde, exprimée dès l'origine par Esprit Calvet.

Musée Angladon en Avignon.

4 décembre 2010 – 25 septembre 2011

PONTS

Pour la toute première fois Avignon rend un véritable hommage au Pont de la chanson et choisit pour le faire d'ouvrir les portes de ses plus célèbres monuments à tous les ponts du monde, aux hommes qui les ont bâtis, rêvés, à ceux qui s'en sont inspirés.

Palais des Papes en Avignon.

INFORMATIONS PRATIQUES

EXPOSITIONS ET VISITES GUIDÉES

Expositions du 4 juillet au 18 septembre (certains lieux du centre-ville ferment le 20 août, 2 et 4 septembre).

Heures d'ouverture : 10h - 19h (tous les jours sans exception).

Les Rencontres d'Arles sont entièrement bilingues (français / anglais).

Le catalogue des expositions sera disponible en juillet (coédition des Rencontres d'Arles et des Éditions Actes Sud, version anglaise et française)

Visites d'exposition

Durant la semaine d'ouverture, les photographes exposés présentent leurs œuvres aux festivaliers. Du 12 juillet au 18 septembre, une équipe de photographes-médiateurs propose quotidiennement des parcours de visites d'une heure et demie à travers les différents sites d'exposition. Une approche sensible, technique et interactive du festival.

Visite guidée gratuite pour les détenteurs d'un forfait et les personnes bénéficiant d'une gratuité (Arlésiens, jeunes de moins de 18 ans, bénéficiaires du RSA/ASS/AAH ou personnes à mobilité réduite).

Deux parcours de visite : 15h centre ville (départ billetterie Place de la République) et 17h Parc des ateliers (départ billetterie – Atelier de Maintenance) (à partir du 5 septembre un seul parcours de visite sur le site du Parc des Ateliers).

Renseignement et réservation en billetterie.

Service groupe

Les Rencontres d'Arles proposent des réductions tarifaires pour les groupes d'au moins dix personnes.

Le festival propose également un service de visite guidée sur mesure avec des médiateurs-photographes.

Visite disponible en français et en anglais (autre langue nous consulter).

Renseignements et demande de devis merci de nous contacter: Sandrine Imbert / sandrine.imbert@rencontres-arles.com / + 33 (0)4 90 96 63 39

SEMAINE D'OUVERTURE

4 au 10 juillet

Soirées 5, 6, 7 et 9 juillet au Théâtre Antique à 22h15.

Nuit de l'Année le 8 juillet dans les Arènes.

Prix des Rencontres d'Arles remis le 9 juillet au soir au Théâtre Antique.

Des conférences et débats sont organisés rue Fanton, invitant les photographes participants et les professionnels présents à s'exprimer sur leur travail ou sur les questions soulevées par les images exposées. Des séances de signatures de livres en présence de la plupart des photographes participant aux Rencontres s'y déroulent également.

Village des Rencontres d'Arles au Parc des Ateliers du 4 au 10 juillet.

Colloque du 6 au 8 juillet au Théâtre d'Arles.

Séminaire du 10 au 12 juillet au Théâtre d'Arles.

Photo Folio Review du 4 au 10 juillet

INFORMATIONS

Le programme des Rencontres d'Arles est consultable en avril sur www.rencontres-arles.com

Billetterie / Boutique / Librairie du festival : Place de la République, Parc des Ateliers, Espace Van Gogh

Parking et restauration au Parc des Ateliers

ARLES, COMMENT S'Y RENDRE ?

Par la route

En venant de Paris : autoroute A7 / A9 / A54 Sortie Arles centre.

En venant d'Italie : autoroute A7 puis A54 Sortie Arles centre.

En venant d'Espagne : autoroute A9 puis A54 Sortie Arles centre.

Par le train

www.voyages-sncf.com

Tél. : (+ 33) 36 35

TGV Paris-Arles : 4 heures.

TGV Paris-Avignon et correspondance pour Arles : 2h40 + 40 min.

Par bus

Liaisons régulières avec Marseille, Nîmes, Avignon.

Par voie aérienne

Aéroport de Nîmes à 25 km.

Aéroport de Marseille-Provence à 65 km.

Aéroport d'Avignon à 35 km.

BUREAU D'ACCUEIL DES RENCONTRES D'ARLES

Le bureau d'accueil permet à la presse, aux exposants et aux invités de s'informer et de se faire accréditer.

Il est situé au 34 rue du Docteur Fanton à Arles, à quelques mètres de la Place du Forum.

SERVICE DE PRESSE

Claudine Colin Communication

Contact : Constance Gounod

Situé au bureau d'accueil, le service de presse est ouvert du 4 au 10 juillet de 10h à 19h.

Claudine Colin Communication

Constance Gounod

28 rue de Sévigné – 75004 Paris

Tel : + 33 (0)1 42 72 60 01 – Fax : + 33 (0)1 42 72 50 23

e-mail : rencontresarles@claudinecolin.com

Pour toute demande, merci de vous adresser au bureau de presse Claudine Colin Communication.

Tous ces éléments de communication sont également disponibles sur www.rencontres-arles.com.

PARTENAIRES PRIVÉS



SFR, PARTENAIRE DES RENCONTRES D'ARLES

SFR réaffirme son soutien à la création photographique contemporaine, et particulièrement aux photographes émergents, en exposant dans sa galerie SFR Jeunes Talents à Arles, pour la 7^e année consécutive, six artistes sélectionnés par des jurys de professionnels.

Créé en 2006, SFR Jeunes Talents propose un programme pluridisciplinaire d'accompagnement à trois communautés : les artistes, les sportifs et les entrepreneurs.

Le programme SFR Jeunes Talents constitue un tremplin pour chacun d'entre eux. Il vise à faire valoir une idée, un projet, une vocation pour les aider à franchir les étapes clef de leur parcours. SFR conseille les Jeunes Talents, leur permet d'accéder à un réseau de professionnels et d'experts dans chaque domaine. Il leur donne également accès aux plus grandes scènes, expositions et compétitions.

Plusieurs concours photo sont ainsi organisés tout au long de l'année en partenariat avec les institutions artistiques les plus emblématiques (Paris Photo, Les Rencontres d'Arles, MAP, lille3000, Galerie Polka...) et avec la complicité de parrains de renom comme Reza, Isabel Muñoz, Patrick Tournebœuf.

GALERIE SFR JEUNES TALENTS AU COUVENT SAINT-CÉSAIRE, ARLES.

La galerie expose les œuvres de six photographes issus du programme SFR Jeunes Talents :

- Le prix SFR Jeunes Talents Photo 2011.
- Les lauréats du concours SFR Jeunes Talents Photo / Rencontres d'Arles 2011.

Ouverture : tous les jours, du 4 juillet au 28 août, de 10h à 19h. Entrée libre.

UN PARRAIN DE RENOM : PATRICK TOURNEBŒUF

Le photographe Patrick Tournebœuf est le parrain du prix SFR Jeunes Talents Photo 2011.

À cette occasion, Patrick Tournebœuf expose cinq photos retraçant son parcours artistique à la Galerie SFR Jeunes Talents à Arles.

PRIX SFR JEUNES TALENTS PHOTO 2011

Le prix SFR Jeunes Talents Photo 2011 est décerné au meilleur lauréat des concours de l'année. Il a pour but de sélectionner un projet artistique que SFR soutient tout au long de l'année via des expositions phares, des dotations sous forme de bourses, d'achat d'art et la publication d'un portfolio monographique au sein de la collection SFR Jeunes Talents.

Le jury, composé du photographe Patrick Tournebœuf (président du jury), de Marloes Krijnen (directrice du musée de la Photographie d'Amsterdam), de Michel Puech (pour la lettre de la photographie.com), d'Alain Mingam (commissaire d'exposition) et de l'équipe SFR Jeunes Talents, a sélectionné le lauréat : Marin Hock.

CONCOURS SFR JEUNES TALENTS PHOTO – RENCONTRES D'ARLES 2011

Ce Concours SFR Jeunes Talents Photo – Rencontres d'Arles 2011 a été lancé sur le site sfrjeunestalents.fr sur le thème « Au sud du regard ». Sous le parrainage de Patrick Tournebœuf, le jury était présidé par François Hébel (directeur des Rencontres d'Arles) composé d'Alain Mingam (commissaire d'exposition) et de Clément Chéroux (conservateur pour la photographie, Centre Pompidou – Musée national d'art moderne). Ils ont sélectionné cinq lauréats : Françoise Beauguion, Aurélie Durand, Claire Delfino, Jean-Pierre Dastugue, Léo Delafontaine (prix du public).

Faites-vous connaître, inscrivez-vous à SFR Jeunes Talents sur www.sfrjeunestalents.fr

FONDATION LUMA

LA FONDATION LUMA PARTENAIRE EXCLUSIF DES RENCONTRES D'ARLES

Le prix Découverte 2011

Depuis dix ans consécutifs, la Fondation LUMA soutient Les Rencontres d'Arles à travers le prix Découverte qui récompense un photographe ou un artiste utilisant la photographie et dont le travail a été récemment découvert ou mérite de l'être sur le plan international. Chaque photographe présente son travail grâce à une exposition personnelle dans le Parc des Ateliers et la sélection s'effectue par un scrutin public pendant les journées professionnelles. Le prix est doté de 25.000 euros. La Fondation LUMA encourage également l'édition avec le prix du Livre historique et le prix du Livre d'auteur tous deux destinés à des livres d'artistes ou historiques, dotés chacun de 8.000 euros.

LUMA Arles – Programme d'été

En juillet, la Fondation LUMA poursuit le programme de préfiguration de LUMA Arles et du Parc des Ateliers, en collaboration avec Les Rencontres d'Arles, à travers une série d'expositions et d'événements : Trisha Donnelly : Installation dans l'église Saint-Honorat-des-Alyscamps, commissaires Hans-Ulrich Obrist et Beatrix Ruf. Exposition ouverte jusqu'au 29 août 2011.

Le prix LUMA

Créé en 2010 et décerné lors de sa première année par Fischli/Weiss, le prix LUMA est remis chaque année à un artiste par un ou des artistes de renommée internationale. Ce prix est doté de 25.000 euros. Lauréate de l'édition 2010, Trisha Donnelly présentera à Arles le prix LUMA 2011 choisi parmi une présélection de dix artistes nominés par le Core Group de la Fondation LUMA, Tom Eccles, Liam Gillick, Hans Ulrich Obrist, Philippe Parreno et Beatrix Ruf. Ces artistes seront présentés au sein d'un livre disponible gratuitement pendant la durée du colloque, la semaine d'ouverture et toute la durée des Rencontres.

La Fondation LUMA

Fondation à but non lucratif, LUMA soutient des artistes indépendants et pionniers, les aidant à créer ou à mener à bien des projets dans le domaine de l'art, de l'image, de l'édition, des documentaires et du multimédia. Elle approfondit et développe son expertise dans des projets intégrant l'environnement, l'éducation et la culture, dans ce qu'elle a de plus large et de plus innovant, créant ainsi des conditions favorables à un dialogue fructueux entre des domaines qui ne se rencontrent pas toujours aisément.

Dans le cadre de sa mission, la Fondation LUMA soutient par ailleurs des institutions engagées dans l'art contemporain en Suisse et dans le monde comme la Kunsthalle de Zürich et le New Museum of Contemporary Art à New York. Depuis 2005, elle a également financé des initiatives et des expositions organisées par la Kunsthalle à Bâle, le Kunstwerke à Berlin, le Fotomuseum à Winthertur, le Palais de Tokyo à Paris, la Biennale de Venise ainsi que Artangel et la Serpentine Gallery à Londres. De plus, la Fondation LUMA aide à la production d'œuvres d'artistes reconnus comme Doug Aitken, Douglas Gordon, Philippe Parreno, Wolfgang Tillmans ou Olafur Eliasson et s'engage dans des recherches philanthropiques et écologiques, y compris celles de Human Rights Watch à New York. À Arles qui est une des capitales de la photographie, la Fondation projette la construction et la réhabilitation de plusieurs bâtiments d'un site culturel situé dans l'enceinte d'un parc ouvert au public et dédié, notamment, à l'image et à l'image en mouvement. Ce vaste projet est dessiné par Frank Gehry, qui intervient tant sur le plan directeur que dans la conception des bâtiments de la Fondation. Le projet bénéficie par ailleurs du soutien de la Mairie, de la Région PACA et du ministère de la Culture et de la Communication, ainsi que d'un nombre croissant d'initiatives.



UN COMBAT PERMANENT POUR LA PHOTOGRAPHIE

Voici le rendez-vous des Rencontres d'Arles 2011.

Le succès, année après année, de cet événement majeur pour la photographie ne doit pas faire oublier les difficultés qu'affrontent organisateurs et partenaires pour qu'il existe. Comme pour qu'existent toutes les manifestations qui font vivre la photographie.

Depuis deux ans et cette année encore davantage, les obstacles se multiplient. Face aux événements politiques, économiques, aux tensions, aux objectifs contradictoires, seule une volonté farouche doublée d'une entente de tous les acteurs permet de ne pas s'enfermer dans les chausse-trapes.

Chaque année, je vois et je partage les difficultés, les doutes des équipes des Rencontres pour mettre sur pied le programme, pour boucler le budget. Et ce, jusqu'à la dernière minute. Néanmoins, depuis dix ans, avec le retour de François Hébel, de son équipe et aujourd'hui avec le soutien total de son président, Jean Noël Jeanneney, le succès est toujours au rendez-vous. Mais au prix de quels efforts !

Chaque année, du côté des partenaires publics comme privés les questions se posent : Va-t-on pouvoir dégager les budgets ?

Sont-ils compatibles avec les objectifs, les missions et les contraintes de nos entreprises ou organisations ? Quels événements privilégier ? Les Rencontres d'Arles, bien sûr ! Mais les autres ? Comment, malgré tout et en parallèle, continuer à soutenir les photographes sans qui rien n'existerait ? Voilà toutes les questions auxquelles nous nous efforçons de répondre. Cette année encore, nous avons su trouver les moyens pour être présents au côté des photographes pour soutenir les Rencontres.

En 2011, la magie d'Arles opère à nouveau.
La foi en Arles soulève les montagnes.

Nous vous retrouvons à nouveau cette année, avec bonheur, pour les nouvelles Rencontres « Olympus » dans le cadre familial et chaleureux du jardin de l'Arlatan pour vous faire découvrir nos dernières innovations et vous convier à nos rendez-vous photographiques.

Didier Quilain, président d'OLYMPUS France, directeur d'OLYMPUS Région France/Belgique-Luxembourg.

Olympus soutient les institutions et les photographes :

Les Rencontres d'Arles, Galerie Nationale du Jeu de Paume, la Fondation Henri Cartier-Bresson, le Musée Nicéphore Niépce, l'École Nationale Supérieure de la Photographie, Photo Phnom Pen, Jean-Christian Bourcart, Sarah Caron, Françoise Huguier, Laurence Leblanc, Richard Pak, Denis Rouvre, le collectif Tendance Floue, Paolo Woods, Kimiko Yoshida.



LA FNAC SOUTIENT LES JEUNES CRÉATEURS

Entre la photographie et la Fnac, c'est une longue histoire d'amitié, qui remonte aux origines mêmes de l'enseigne, en 1954, et à son Photo-Ciné-Club... Partenaire des Rencontres d'Arles depuis leur création en 1969, la Fnac prolonge sa passion de la photographie chaque été durant cette manifestation incontournable, innovant sans cesse pour proposer aux jeunes artistes un tremplin à la mesure de leur talent. La Fnac est partenaire du Photo Folio Review & Gallery pour la 3^e année consécutive, offrant l'opportunité à de jeunes créateurs de se confronter aux regards d'experts internationaux de la photo (éditeurs, commissaires d'expositions, directeurs d'agences, galeristes, collectionneurs, critiques...) et de bénéficier de leurs conseils.

Les experts, avec les Rencontres d'Arles et la Fnac, sélectionneront cinq « coups de cœur » parmi les jeunes photographes participant au Photo Folio Review & Gallery.

La Fnac expose leur travail dans ses galeries photo à l'issue des Rencontres d'Arles, le lauréat est lui exposé aux Rencontres d'Arles, comme Augustin Rebetez cette année (lauréat 2010).

Avec ce nouveau rendez-vous, la Fnac réaffirme son soutien à la nouvelle génération de photographes et renouvelle son amitié aux Rencontres d'Arles.



BMW PARTENAIRE DE TOUTES LES PHOTOGRAPHIES

BMW a l'honneur de soutenir cette année, pour la deuxième année consécutive, les mythiques Rencontres d'Arles. La photographie et l'automobile sont liées par une histoire commune exceptionnellement riche. Au cours du ^{xx}e siècle, la photographie et l'automobile ont connu l'industrialisation avec la création de marques mondiales et une démocratisation des usages à partir des années 1950. Les bouleversements du début du ^{xxi}e siècle ont marqué la prise de conscience de la diminution des réserves de pétrole et obligé les constructeurs à réfléchir à des alternatives au moteur à explosion. BMW se positionne à la pointe de la technologie avec le développement de moteurs à hydrogène et électriques. La photo a vu quant à elle le numérique chambouler cent cinquante ans d'histoire argentique. Ancrées dans l'histoire et tournées vers l'avenir, l'automobile et la photographie ont toutes deux de grands défis à relever pour poursuivre leurs routes, sources de joie et d'émotion.

BMW France a décidé naturellement de s'engager dans la photographie. Un accompagnement dans la durée qui a débuté en 2003 aux côtés de Paris Photo.

Créé en 2004, le prix BMW-Paris Photo est depuis sept ans une référence incontournable.

L'édition 2010 a vu le succès du Hongrois Gábor Ösz représenté par la galerie Loevenbruck à Paris. Son œuvre, *Permanent Daylight* (2004), a conquis le jury, où siégeait notamment l'historien Michel Frizot : « L'originalité de la pratique de Gábor Ösz, en rupture avec certains standards actuels, alliée à une mise en œuvre lente et sans emphase, est apparue en pleine adéquation avec la thématique de Vision électrique. »

2011 : LES GARES DU SUD AU RYTHME DES RENCONTRES D'ARLES

Les gares de Paris Lyon, Avignon TGV, Montpellier, Nîmes, Marseille Saint-Charles et Arles s'animent tout au long des Rencontres de la Photographie à Arles, du 4 juillet au 18 septembre prochain.

Pour la deuxième année consécutive, les voyageurs découvrent des images signées par des photographes de renom et des animations inédites, riches et variées autour de la photographie. Avec en prime cette année, un concours photo lancé pour tous les voyageurs et passants des gares du Sud. Le but du jeu : prendre la meilleure photo de la mascotte, le fameux zébu, ayant pris ses quartiers en gare.

2010 : UN RÉEL SUCCÈS DANS LES GARES

Pour la 42^e édition des Rencontres de la Photographie à Arles, les voyageurs ont été émus, amusés ou surpris par les œuvres présentées. Ils ont pu en prendre toute la mesure dans des volumes souvent caractérisés par leur grande richesse architecturale. Par nature espace de voyage, la gare donne prétexte, peut-être mieux que n'importe quel autre lieu public, à l'évasion, à la rencontre de la lumière, au temps photographique.

« La gare devient un morceau de ville dans la ville qui a vocation à promouvoir la culture le plus largement possible », Sophie Boissard, directrice générale de Gares & Connexions.



ARTE PHOTOGRAPHIE LA MODE

La chaîne culturelle confirme son engagement en matière de photographie. Sur son antenne chaque dimanche, la série l'Art et la Manière nous entraîne dans l'univers et l'œuvre d'artistes contemporains souvent photographes. Des documentaires sur l'Histoire de la photographie ponctuent tout au long de l'année cette programmation.

Depuis toujours, les Actions culturelles d'ARTE ne sont pas en reste en s'acoquinant avec les talents photographiques.

Cette année, en initiant un concours mode de la rue, les Actions culturelles ont permis de repérer trente jeunes créatifs.

Claudine Doury, Paolo Verzone et Steeve Luncker, photographes de l'agence Vu' ont immortalisé pour la chaîne l'engouement de cette génération de passionnés.

ARTE dévoilera l'ensemble de ces photographies lors de la Nuit de l'Année des Rencontres d'Arles.

Contact presse :
Grégoire Mauban
01 55 00 70 44
g-mauban@artefrance.fr



Société civile dont la mission est de défendre, percevoir et répartir certains droits d'auteurs des arts visuels, la SAIF représente en 2010, plus de **4800 auteurs** en France, dont plus de **3200 photographes**.

Les auteurs membres de la SAIF sont collectivement propriétaires de leur société (une part sociale de 15,24 euros par auteur) et participent démocratiquement à ses décisions lors de l'assemblée générale annuelle (une part = une voix).

L'adhésion à la SAIF permet de bénéficier des droits « collectifs ».

Les droits dits « collectifs » sont des rémunérations légales obligatoirement gérées par une société d'auteurs. Tous les photographes sont concernés s'ils ont des images publiées dans les livres, la presse, l'Internet ou la télévision.

Actuellement, ces droits sont au nombre de quatre : **la copie privée audiovisuelle et numérique** : rémunération des auteurs sur les copies, réalisées par le public pour des usages privés, sur des supports audiovisuels ou numériques ;

25 % de la rémunération pour copie privée sont affectés à des actions culturelles comme par exemple l'aide aux festivals ; **le droit de reprographie** : rémunération pour les photocopies des œuvres publiées dans la presse ou l'édition ; la retransmission par câble : **rémunération au titre de la reprise des émissions** de télévision sur les réseaux câblés ; le droit de prêt public : **rémunération au titre du prêt** des livres en bibliothèques.

La SAIF gère également, depuis 2007, les rémunérations pour les usages pédagogiques des œuvres (accords avec le ministère de l'Éducation nationale).

La SAIF intervient pour vos droits d'auteur :

Auprès des chaînes de télévision, des sites et portails Internet, pour le droit de suite (rémunération sur la revente publique des tirages originaux dans les salles de ventes et les galeries) et, si vous le souhaitez, pour le droit de présentation publique (expositions), pour le droit de reproduction (presse, livres, cartes, posters...).

La SAIF agit pour la défense et l'amélioration de la protection du droit d'auteur

La SAIF est ainsi présente auprès des institutions nationales et internationales et agit pour défendre collectivement les droits des photographes (ministère de la Culture, Parlement, CSPLA, Union européenne...).

Photographes, adhérez à la SAIF pour la défense de vos droits !

SAIF
121, rue Vieille du Temple
75003 Paris
+33 (0)1 44 61 07 82
saif@saif.fr
www.saif.fr



La Chaîne Info c'est...

L'information en temps réel, l'actualité analysée et expliquée par les plus grandes signatures.
Concerts, films, exposition, festivals...

Depuis 17 ans, LCI soutient la culture sous toutes ses formes, à travers une politique de partenariats engagée.

Mettre en lumière, témoigner, questionner...

Autant de missions communes à l'information et à la photographie.

C'est donc tout naturellement que la chaîne info est fière de s'associer à cette 42^e édition des Rencontres d'Arles.

Un rendez-vous culturel majeur à suivre tout au long de l'été sur LCI et sur TF1News.fr



FRANCE INTER EN DIRECT D'ARLES

Chaque été, France Inter parcourt les festivals. C'est en direct que les auditeurs vivent la diversité, l'actualité et la richesse de ces manifestations estivales. Depuis 2006, France Inter marque son attachement et son intérêt pour les Rencontres Photographiques d'Arles, festival dont elle est partenaire depuis 2009. Expositions, rencontres, débats : de la photographie traditionnelle à la publicité, du reportage au portrait... Les Rencontres d'Arles explorent toutes les formes et les enjeux de la photographie d'aujourd'hui. Dès 18h, tous les soirs de la semaine, France Inter prend ses quartiers d'été avec un magazine culturel dans lequel Laurence Peuron donne la parole aux artistes et à tous ceux qui font l'actualité culturelle de l'été.

France Inter à Arles sur 91.3

Retrouvez le 6 et 7 juillet à partir de 18h, en direct et en public de la cour Fanton, *Le magazine culturel* de France Inter présenté par Laurence Peuron.

Contact presse / Marion Glémet : 01 56 40 26 47 / marion.glemet@radiofrance.com



FRANCE CULTURE ET LES RENCONTRES D'ARLES 2011

La création sous toutes ses formes est sur France Culture et la photographie y trouve tout naturellement sa place, avec plusieurs émissions qui en abordent régulièrement les contours, en explorent toutes les facettes... Nourrie par le monde des idées et celui de la culture, France Culture utilise toutes les formes radiophoniques existantes, de la fiction au documentaire de création, du magazine élaboré à l'émission de plateau.

Tout savoir, tout écouter www.franceculture.com

Comme chaque année, France Culture s'installera à Arles avec une émission en direct et en public :

Jeudi 7 juillet, en direct et en public, 12h/13h30 *La Grande table* par Caroline Broué et Hervé Gardette. Du lundi au vendredi, de 12h à 13h30, rendez-vous est pris avec la création artistique sous toutes ses formes. Sans exclusive. Tout ce qui fait, et tous ceux qui font, l'actualité culturelle ont vocation à se retrouver autour de *La Grande Table*. *La Grande Table*, une autre manière de regarder le monde, à travers l'œil de la culture.

Contacts

Responsable de la communication / Caroline Cesbron

01 56 40 23 40 et 06 22 17 34 46

Chargé des relations presse / Adrien Landivier

01 56 40 21 40 et 06 11 97 37 85

Chargée des partenariats / Gaëlle Michel

01 56 40 12 45 et 06 01 01 28 51



Convaincues de la nécessité de faire dialoguer le monde de la culture avec le monde économique, les Rencontres d'Arles ont créé en 2009 leur Cercle des mécènes, dont l'objectif principal est de faire des dirigeants d'entreprises les « ambassadeurs » du festival. Il a ainsi pour vocation de rassembler des entreprises locales sensibles à la photographie et fortement impliquées dans le développement et la promotion de leur territoire, afin de :

- Promouvoir le tissu industriel du pays d'Arles et de Provence et développer des synergies régionales, nationales et internationales.
- Tisser des liens efficaces entre les entreprises membres du Cercle.
- Proposer aux entreprises d'associer l'image des Rencontres d'Arles à leurs actions promotionnelles et commerciales. Les Rencontres d'Arles véhiculent des valeurs de créativité, d'excellence, d'audace et de renouvellement, valeurs qui sont aussi partagées par les entreprises.
- Faire participer l'ensemble des collaborateurs de l'entreprise à cette ouverture culturelle : créer du lien en interne et mobiliser ses salariés à travers des actions de sensibilisation autour de la photographie, discipline en constante évolution et qui témoigne d'un très fort engouement populaire.

Les Rencontres d'Arles sont très heureuses d'annoncer les entreprises membres du Cercle des mécènes :

ACTES SUD

Fondées en 1978, Actes Sud se distingue non seulement par son implantation régionale, l'identité graphique des ouvrages qu'elle publie (format, papier, couvertures illustrées...), mais aussi par une ouverture de son catalogue aux littératures étrangères. Installées depuis 1983 à Arles, les éditions Actes Sud poursuivent leur développement dans une volonté d'indépendance et un esprit de découverte et de partage. Si son catalogue, depuis l'origine, réserve une place essentielle à la littérature, Actes Sud accueille aussi des auteurs venus des divers champs de la connaissance ou des multiples disciplines artistiques : photographie, art, nature, théâtre, poésie, musique, philosophie... Il comprend aujourd'hui plus de 6 000 titres. En 2004, Actes Sud relance la collection Photo Poche, collection de référence dans l'histoire du livre de photographie. Dans un format de poche, elle propose des ouvrages soigneusement imprimés, maniables par leur format, accessibles par leur prix, à tous ceux que passionne un moyen d'expression dont on reconnaît aujourd'hui l'importance. Ses différentes déclinaisons (histoire, société...) couvrent tous les champs de la photographie et constituent une iconographie d'une exceptionnelle richesse et diversité. Gouvernées par deux mots-clés, plaisir et nécessité, les éditions Actes Sud ont à cœur de soutenir et d'encourager la créativité de tous ceux qui participent à leur aventure éditoriale et de favoriser l'émergence et la reconnaissance de nouveaux talents, comme c'est le cas avec le prix des Éditeurs Européens pour la Photographie.

Listel

Listel a souhaité formaliser son soutien aux Rencontres d'Arles, en devenant membre du Cercle des mécènes.



Le mécénat est un engagement qui date des origines de la société Ricard. Son fondateur, Paul Ricard, a été un mécène précurseur dans des domaines aussi divers que l'environnement et la culture. Aujourd'hui, Ricard est une entreprise citoyenne qui s'engage dans la durée : mécénat scientifique à travers l'Institut Océanographique Paul Ricard, actions en faveur de l'environnement et des traditions régionales avec le domaine Paul Ricard de Méjanes en Camargue, Les Clubs Taurins Paul Ricard et enfin, mécénat culturel via la Fondation d'Entreprise Ricard et le Ricard SA Live Music. Partenaire de nombreux événements culturels, la société Ricard poursuit son action en faveur de la création artistique. L'engagement aux côtés des Rencontres d'Arles s'inscrit dans cette volonté de promouvoir la création, et de soutenir les acteurs de la scène culturelle, avec une attention particulière portée aux événements ayant lieu dans la région d'origine de la société, le sud de la France.

Dominique Perron



Créée en septembre 2007, la FERIA du Pain, boulangerie pâtisserie, sandwicherie, traiteur est une entreprise typiquement artisanale. À proximité du Parc des Ateliers, nous avons souhaité créer dans ce quartier en pleine expansion un commerce de proximité proposant outre des produits traditionnels, une gamme de spécialités allant du pain au saucisson de toro, aux sablés ou encore aux nougatine à la fleur de sel de Camargue. Compte tenu de notre emplacement et de l'image que véhiculent les Rencontres à travers le monde, nous avons souhaité devenir membre du Cercle des mécènes des Rencontres d'Arles pour soutenir et aider à notre niveau (cocktails, sandwicherie...) une association reconnue et également permettre à notre entourage de bénéficier de cette ouverture culturelle que proposent les Rencontres d'Arles.
Claire et Serge Gilly



Cabinet d'ingénierie culturelle, SB Conseil intervient principalement dans la définition de stratégies de partenariat, la recherche de financement privé et la création de cercles de partenaires autour de « grands événements » et auprès d'institutions culturelles (Festival d'Avignon, les Biennales de Lyon, le musée des Arts décoratifs de Paris, les Rencontres Internationales de la Photographie d'Arles, Château de Versailles Spectacles). L'objectif de SB Conseil est de valoriser les projets et expériences qui renforcent sur les territoires les partenariats locaux. L'engagement de SB Conseil auprès des Rencontres d'Arles est motivé d'une part par la très grande qualité de la programmation du festival et par le fait d'être accompagné par les responsables des Rencontres dans la découverte des artistes. Il est également lié au mélange des profils des entreprises et de leurs dirigeants qui composent le Cercle avec, pour tous, un fort attachement à Arles et au festival qui constitue un extraordinaire vecteur de communication pour le Pays d'Arles. C'est enfin la possibilité de nous retrouver plusieurs fois dans l'année dans un esprit de grande convivialité.
Stéphane Barré



Le Crédit Coopératif est partenaire des Rencontres d'Arles.
Depuis de nombreuses années, il est fortement engagé auprès des entreprises et associations culturelles : nombre d'entre elles le choisissent comme partenaire bancaire, dans tous les segments du secteur : spectacle vivant, théâtre, musique, danse, arts de la rue, cirque – ou d'autres disciplines –, arts plastiques, musées, édition... Pour répondre à leurs besoins, il développe, outre des services bancaires classiques, des solutions adaptées au financement de leur exploitation, de leurs investissements ainsi que des produits de placement. Pour en savoir plus sur le Crédit Coopératif : www.credit-cooperatif.coop



En s'associant à des projets dans les domaines humanitaires, culturels et sportifs, la Compagnie Air France contribue à leur développement en France et dans le monde.
Air France privilégie les projets culturels et sportifs innovants, symbolisant la francité, dont les valeurs sont en cohérence avec son image de marque. Elle favorise aussi les partenariats dont les contreparties permettent d'inviter le plus grand nombre de ses actionnaires, clients, partenaires privilégiés (dont les agents de voyages) et collaborateurs (événements internes). Dans un environnement hautement concurrentiel, ces actions de relations publiques menées tout au long de l'année constituent pour Air France un outil indispensable d'animation et de fidélisation pour entretenir un lien direct avec ses meilleurs clients et stimuler ses forces de vente.



Nés il y a plus de 30 ans au cœur de la Provence, les sirops Moulin de Valdonne puisent leur caractère et leur incomparable qualité dans un terroir authentique et généreux. Riches et savoureux grâce au bon goût de fruits qui les composent, répondant à cette recherche de produits empreints de naturalité, les produits Moulin de Valdonne sont une alliance de tradition et de modernité. Moulin de Valdonne et le Festival des Rencontres d'Arles partagent de nombreuses valeurs. En effet, une origine provençale les unit, ainsi que le souci et l'entretien d'un patrimoine pour affirmer sa richesse et son actualité, tout en continuant à innover dans leurs productions. Déjà engagé dans le soutien de différentes manifestations culturelles, Moulin de Valdonne rejoint le Cercle des mécènes des Rencontres d'Arles pour contribuer à la promotion de ce festival unique et exceptionnel de créativité et de plaisir.

LE CONSEIL D'ADMINISTRATION DES RENCONTRES D'ARLES

BUREAU

Jean-Noël Jeanneney /Président
Hervé Schiavetti /Vice-président
Jean-François Dubos /Vice-président
Maja Hoffmann /Trésorière
Françoise Nyssen /Secrétaire

MEMBRES FONDATEURS

Lucien Clergue, Jean-Maurice Rouquette

MEMBRES DE DROIT

Ville d'Arles

Hervé Schiavetti /Maire d'Arles, Vice-président du Conseil Général des Bouches-du-Rhône

Région Provence-Alpes-Côte d'Azur

Michel Vauzelle /Président de la Région Provence-Alpes-Côte d'Azur, Député

Conseil Général des Bouches-du-Rhône

Jean-Noël Guérini /Président du Conseil Général des Bouches-du-Rhône, Sénateur

Ministère de la Culture et de la Communication

Jean-Pierre Simon /Directeur adjoint, chargé des arts plastiques, Direction Générale de la Création Artistique

François Brouat /Directeur Régional des Affaires Culturelles Provence-Alpes-Côte d'Azur

Institut français

Sylviane Tarsot-Gillery /Directrice

École Nationale Supérieure de la Photographie

Rémy Fenzy /Directeur

Centre des Monuments Nationaux

Isabelle Lemesle /Président

PERSONNALITÉS QUALIFIÉES MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

Maryse Cordesse, Patrick de Carolis, Catherine Lamour, Michèle Moutashar, Jean-Pierre Rhem.